Universitätsbibliothek Mannheim

Relation ou voyage de l'isle de Ceylan dans les Indes orientales

contenant une description exacte de cette isle ... ; avec un récit de la captivité de l'auteur & de divers autres anglois, & de sa délivrance après vingt années d'esclavage ; traduit de l'anglois ...

Knox, Robert

Lyon ; Paris, 1693

urn:nbn:de:bsz:180-digad-7195

Visual Library

C. B.

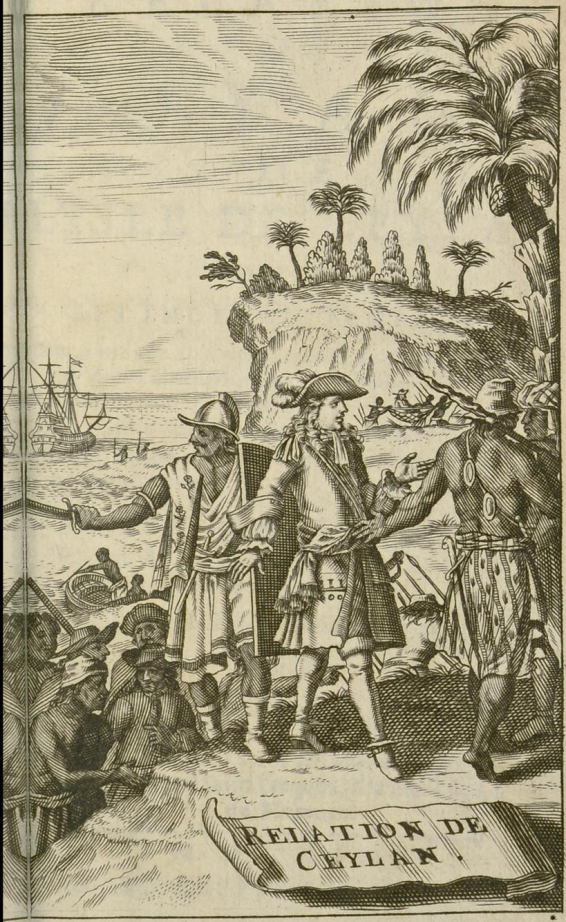
BIBLIOTHEK
DESBILLONS
MANNHEIM

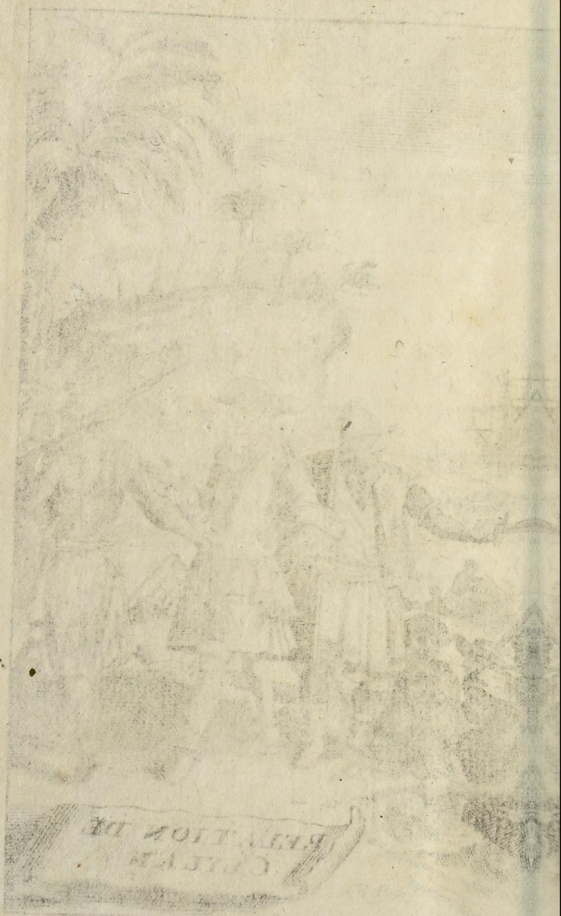
Sy 54
270

H 255 D 39

[8] Bl., [1] gef.
Bl. Hl., Kt.

Mit Vortitelill.


RELATION DE
CEYLAN.



RELATION
OU
VOYAGE
DE
L'ISLE DE CEYLAN
DANS
LES INDES ORIENTALES:

Contenant une Description exacte de cette Isle, la forme de son Gouvernement, le Commerce, les Mœurs, les Coûtumes, & la Religion de ses Habitans: Avec un récit de la Captivité de l'Auteur & de divers autres Anglois, & de sa délivrance aprés vingt années d'esclavage.

Par ROBERT KNOX.

Traduit de l'Anglois, & enrichi de Figures, avec la Carte de l'Isle.

TOME PREMIER.

A Lyon, & se vend

A PARIS,

Chez JEAN ANISSON Directeur de l'Imprimerie Royale, ruë Saint Jacques, à la Fleur de Lis de Florence.

M. DC. XCIII.

AVEC PRIVILEGE DU ROY.

UB Mannheim DFG

BIBLIOTHEK
DESBILLONS
MANNHEIM

PREFACE.

SI l'on compare avec ce que les Anciens on dit des Parties du monde, ce que nous en ont appris les Modernes ; on reconnoîtra sans doute que nous sommes extrémement redevables aux nouvelles découvertes. Il pourroit bien pourtant être arrivé que dans les premiers siécles on eût écrit, ou laissé à la posterité plusieurs Histoires considerables, qui se soient ensuite perduës, sur tout si ces Histoires avoient été rapportées de vive voix avant qu'on sçût l'art décrire, ou avoient été mises par écrit lors que cét art n'étoit connu & pratiqué que de peu de personnes. D'ailleurs il est certain qu'en général les Ecrits des Anciens demeuroient renfermez dans

leurs Cabinets, n'étoient vûs dans les Bibliothéques que de peu de gens, & venoient par ce moyen à se perdre & à périr, quand il arrivoit quelque changement considérable aux lieux dans lesquels ils étoient contenus; que les Auteurs & les Possesseurs tomboient dans quelque disgrace, ou qu'ils venoient à mourir. Cela est assez évident par la perte de tant de livres dont Pline fait mention, & de plusieurs autres Ecrits des Anciens. La perte seroit bien plus grande encore à nôtre égard, si l'art d'imprimer, qui a été inventé, il y a environ deux cens quarante ans, ne nous en avoit conservé un grand nombre, qui sont parvenus jusques à nous. Depuis cette admirable invention, même, la perte qu'on avoit faite auparavant, a été heureusement reparée par une infinité de nouveaux Ouvrages, qui outre la satisfaction qu'ils ont donnée aux curieux, & les belles connoissances qu'ils ont procurées, ont excité

UB Mannheim DFG

bien des gens à servir le public par la même voye, à faire des découvertes, & à les mettre en lumiere. Je n'ignore pas pourtant qu'encore que par-là un tres-grand nombre de belles decouvertes ayent été conservées, il y en a eû beaucoup qui n'ont pas laissé de périr, au grand préjudice du public. Il seroit à souhaiter sans doute qu'on connût les causes de ces sortes de malheurs, afin qu'on pût y apporter les remédes nécessaires, & qu'à l'avenir l'on ne fût pas exposé à de semblables pertes.

Je conçois que les principales causes de ces sortes des pertes sont celles-cy. I. On ne donne pas aux Voyageurs des instructions assez amples & assez exactes, & des instructions qui leur apprennent ce qu'il est à propos de remarquer dans leurs Voyages, & de quelle maniére ils doivent faire leurs observations & les coucher par écrit. II. Ceux qui pourroient donner de trés bonnes instructions sont ne-

gligez, & l'on ne fait nul cas des services qu'ils sont capables de rendre au Public. III. Il se trouve peu de gens qui soient propres à faire valoir, à dispenser, à communiquer ces sortes d'instructions à ceux qui peuvent entreprendre des voyages & qui ont coutume de marquer dans des Journaux ce qu'ils jugent nécessaire. Il y a peu de gens aussi qui soient capables de se servir comme il faut de ces Mémoires pour en composer des histoires exactes, en interrogeant les Auteurs des Memoires sur certains articles qui peuvent n'être pas couchés assez nettement & assez au long, en distinguant ce qui merite d'être marqué d'avec ce qui ne le merite pas, & rejettant tout ce que l'on sentiroit avoir été raporté par passion, par préjugé, par interêt. IV. Il n'y a pas de moyen facile & fixe pour imprimer les Relations curieuses. Cependant, il faudroit qu'on ne manquât point de les imprimer pre-

mierement chacune à part, & ensuite plusieurs ensemble : car l'experience ne nous a que trop appris qu'un grand nombre de petits Traitez se sont perdus peu de temps aprés avoir vû le jour, & n'ont plus paru, comme s'ils n'avoient jamais été imprimez. De sorte qu'on ne sçauroit assez reconnoître les obligations que le public a à Mr. Haclute & à Mr. Purchas, de ce qu'ils ont inseré dans leurs œuvres quantité de Pieces volantes & de petits Ouvrages considérables. V. On n'a pas soin de recueillir toutes les Relations des Voyages & des Païs eloignez écrites en des Langues étrangeres, & de les traduire en Anglois, ou plûtôt en Latin, la Langue Latine étant d'un plus grand usage, qu'aucune autre, & devant être regardée comme la Langue maternelle des Sçavans de l'Europe.

Il n'est pas aussi mal-aisé qu'on pourroit croire de remedier à tout ce que je viens de marquer en peu

de mots. La chose ne seroit pas même au dessus des forces des particuliers, si des personnes publiques & puissantes vouloient employer leur autorité pour appuyer un si beau dessein, & sur tout si elles promettoient des recompenses à ceux qui s'y appliqueroient.

La Societé Royale de Londres, qui travaille avec tant d'ardeur à perfectionner les connoissances naturelles, n'a pas manqué de preparer & de disperser de ces sortes d'instructions que j'ay dit être trés-nécessaires; & elle sera toûjours prête à employer tous ses soins & toutes ses lumiéres à cet égard, si le Public seconde ses bonnes intentions, & accorde des récompenses à ceux qui entreprendront de le servir. J'espére qu'un desir ardent de voir entreprendre comme il faut ce grand Oeuvre, & la facilité qu'il y a d'y réüssir, fourniront en peu de temps assez d'expediens pour l'amener à sa perfection. Cependant il faut

tâcher, par toutes sortes de moyens raisonnables, d'obtenir de la generosité de ceux qui ont voyagé dans les Païs étrangers & éloignez, & qui les connoissent bien, tous les Mémoires & toutes les Relations qu'ils peuvent communiquer.

Il y a des gens qui sçavent des choses trés-curieuses, mais qui croyent pourtant qu'elles ne meritent pas d'être communiquées; se figurant que comme elles leur sont parfaitement connuës, les autres en sont aussi bien instruits qu'ils le sont. Cela a été d'un grand prejudice au regard de la matiére dont il s'agit icy, aussi bien qu'au regard de plusieurs autres; tellement qu'on ne sçauroit prendre trop de soin d'y apporter du remede. Il y a d'autres personnes qui sont persuadées qu'elles sçavent des choses dignes d'être publiées; mais faute d'avoir le talent de bien écrire & l'usage de la composition, soit manque

de temps & de loisir, ou bien par des sentimens de modestie, qui leur font apprehender que leurs Ouvrages n'ayent pas un bon succés, soit parce qu'ils croyent ne sçavoir pas assez de particularitez pour composer un Volume raisonnable, ou parce qu'ils ne sont pas sollicitez d'en faire part au public, ils negligent une occupation si utile & si importante. Quelques-uns aussi different tant de communiquer ce qu'ils sçavent, qu'enfin ils viennent eux-mêmes à oublier ce qu'ils avoient vû & appris de curieux. Il faudroit donc que des gens d'esprit tâchassent d'arracher à toutes ces personnes ce qu'elles ne communiquent point; qu'ils s'entretinssent souvent avec elles; qu'ils leur fissent demandes sur demandes; qu'ils recueillissent avec soin toutes leurs réponses & tout ce qu'elles auroient dit de considerable dans la conversation, & en composassent des Rélations, ou des Histoires. C'est par cette

voye que depuis peu le Dr. Fogelius de Hambourgh a composé en Allemand & a donné au public l'Histoire de Groënlande, après s'être exactement informé de toutes choses, par les conversations qu'il a euës avec Frederic Martin, qui a fait divers Voyages en ce Païs-là, & qui y avoit pratiqué les instructions que la Societé Royale luy avoit données.

Il est surprenant qu'on n'ait vû jusques icy aucune bonne Histoire ou Relation de la plûpart de nos Colonies des Indes Occidentales. A la verité Ligon en a donné une des Barbades, & quelque autre en a écrit une de la Virginie & de quelques autres Isles semblables; mais il s'en faut beaucoup que ces Relations instruisent suffisamment des choses principales qui concernent les Isles Occidentales. Ainsi, pour suppléer aux defauts des Relations dont nous parlons, il faudroit

consulter plusieurs de ceux qui ont été sur les lieux, qui connoissent bien l'état de nos Colonies, & qui resident maintenant à Londres. Il seroit encore à souhaiter que les gens d'esprit qui se trouvent aujourd'huy dans les Isles Occidentales couchassent par écrit tout ce qui merité d'être sçû de ce Païs là; & que pour les engager à l'entreprendre, on promît de récompenser leurs soins & leurs peines

Quoy qu'il en soit, j'espére que le bon accueil que le Public fera à l'Ouvrage qu'on luy donne aujourd'huy, excitera plusieurs autres personnes à suivre le généreux exemple du Capitaine Knox, *qui sans s'être proposé aucun gain considerable, a eu soin de ranger dans sa mémoire tout ce qui pouvoit donner une parfaite connoissance du Royaume de Cande-Uda, de coucher ensuite tout par écrit, de le publier, & d'en faire un present gratuit à sa Pa-*

UB Mannheim DFG

trie. J'avouë que ce n'a été qu'avec peine qu'il s'est determiné à publier cette Histoire, & aprés en avoir été fortement sollicité par moy & par ses autres amis: mais ce n'est pas manque de generosité ni de hardiesse à rapporter les choses avec liberté & sans flatterie, qu'il s'est rendu si difficilement; c'est par un effet de cette modestie qui en ces rencontres est souvent si préjudiciable au public; car il se defioit de ses propres lumiéres, & ne se croyoit pas assez habile pour produire quelque Ouvrage qui fût digne de voir le jour. Certainement, si dans la composition de celuy-cy il avoit eû plus de loisir qu'il n'en a eû, il auroit pû produire un Volume beaucoup plus grand, rempli d'observations tres-importantes, trés-utiles, & trés curieuses. Il l'auroit enrichi de descriptions plus particuliéres & mieux circonstanciées. Il se seroit étendu sur la nature

des plantes, des fruits, des oiseaux des poissons, des insectes, des mineraux, des pierres curieuses du Païs, sur la maniere dont les peuples qui l'habitent exercent la Medecine, sur leurs medicamens, sur tout ce qu'ils ont coûtume de pratiquer à l'égard du negoce & des Manufactures. Il auroit pû y ajoûter un Dictionnaire complet de la Langue de ces peuples; car il l'entend & la parle aussi bien que sa Langue maternelle. Mais il n'a pas eû le temps de faire autre chose que ce qu'il a fait dans cet Ouvrage. Au reste j'espére que les liaisons étroites qu'il a contractées avec ses compatriotes l'engageront à leur faire part des belles découvertes qu'il fera à l'avenir dans ses Voyages, & de tout ce qu'il remarquera de curieux dans les Païs étrangers.

Les Lecteurs peuvent juger, par cette Histoire, du bon goût

de l'Auteur & de la solidité de son jugement. I'ose assurer qu'elle plaira à toutes sortes de personnes, & que chacun y trouvera de quoy se satisfaire. Hommes d'Etat, Theologiens, Philosophes, Medecins, Iurisconsultes, Historiens, Marchands, gens qui entendent la mechanique, ou qui se plaisent à l'agriculture, tout le monde y trouvera de quoy contenter son goût particulier, principalement les Philosophes & les Historiens. Ie suis du moins persuadé que tous ceux qui aiment la verité & la bonne foy seront fort satisfaits. Outre que la sincerité se fait sentir dans l'Ouvrage par tout, j'ay remarqué dans les conversations que j'ay euës avec l'Auteur, qu'il n'étoit nullement prevenu de préjugez, ni poussé par l'interêt, par l'affection, par la haine, par la crainte, par l'esperance, par la vaine gloire, par l'envie de dire des choses extraordinaires, à assu-

rer avec ſerment des choſes qui ſont de purs faits. Quant aux moyens qu'il a eû de s'inſtruire bien de tout, on ne ſçauroit qu'être content ſur ce ſujet, ſi l'on conſidere qu'il a demeuré prés de vingt ans dans le Païs qu'il décrit. Le ſoin qu'il a eû d'apprendre parfaitement la Langue & les coûtumes de ce païs là, la nature de ſon employ, qui l'a obligé de voyager & de negocier dans tous les lieux du Royaume, ſon éducation juſqu'à l'âge de dix-neuf ans ſous ſon Pere qui étoit Capitaine & au ſervice de la Compagnie des Indes Orientales, ſes qualitez naturelles & aquiſes, ſa grande reputation; tout cela répond de ſa capacité, de ſon habileté, & de ſa bonne foy, auſſi bien que le glorieux employ que cette illuſtre Compagnie dont je viens de parler, luy a donné depuis peu, l'ayant créé Commandant du Tarquin Marchand, & luy ayant conferé l'au-

UB Mannheim DFG

torité & le pouvoir néceſſaires pour faire un voyage à Tarquin. Qu'on liſe ſon Livre, & je m'aſſure qu'on demeurera d'accord que je n'ay rien exageré en parlant de l'Auteur.

Aprés avoir donné une idée générale des Côtes de la Mer du Païs, il conduit ſes Lecteurs peu à peu dans le Païs même, les fait paſſer à travers des ſentiers épineux, les fait monter ſur de hautes montagnes qui environnent tout le Royaume & forment comme des fortifications naturelles, & les mêne au ſommet de Hommalet, *ou de la* Pointe d'Adam. *Il fait enſuite deſcendre d'un lieu ſi élevé, & montre les principales villes, & les principaux lieux, en conduiſant de Province en Province, & diſcourant de l'Agriculture du Païs. Puis, il parle des fruits, des fleurs, des herbes, des racines, des plantes, des arbres, & met à couvert du Soleil, & de la pluye, par le*

moyen d'une espece d'écran fait de feuille trés-curieuses. Aprés, il montre les bêtes, les oiseaux, les poissons, les serpens, les insectes, & tout ce qu'il y a de commode. Ensuite, il mene à la Cour, fait voir le Roy dans les differens états de sa vie, discourt de sa maniére de gouverner, de ses revenus, de ses tresors de ses Officiers de ses Gouverneurs, de ses forces, de ses guerres, & prend de là occasion de rapporter ce qui concerne la derniére rebellion suscitée contre ce Souverain. Aprés quoy, il fait discourir les habitans mêmes, afin que l'on puisse mieux connoître leurs humeurs, leurs rangs, & leurs qualitez differentes. Puis l'on peut contempler les Temples de ces peuples, voir la sottise des opinions & des pratiques de leurs Prêtres au sujet de la Religion, tant dans le service ordinaire, que dans les jours de Fête; ensuite entrer dans les maisons particulieres, converser

UB Mannheim DFG

avec ceux qui y logent, voir leur menage, leurs meubles, leurs ornemens, apprendre de leur bouche, comment ils élevent leurs enfans, de quelle maniére ils en uſent envers eux lorſqu'ils les marient, & en quelle ſorte de recreations ils paſſent le temps. On peut, ſi l'on veut, s'inſtruire de leur Langue, de leur Doctrine, de leur ſçavoir, de leurs loix, & même de leur Magie, & de leurs tours de paſſe-paſſe. Enfin, l'on peut connoître leurs indiſpoſitions, leurs maladies, la maniére dont ils meurent, & ce qui ſe pratique à leurs funerailles.

L'Auteur rapporte auſſi aſſez au long les raiſons qui l'obligerent d'entreprendre ce Voyage; ſon empriſonnement dans l'Iſle de Ceylan & dans le Royaume de Candde-Uda; les états differens dans leſquels il ſe trouva, & les accidens qui leur arriverent parmy les peuples de ce Païs là durant dix-neuf ans & demy, les & mo-

moyen d'une espece d'écran fait de feuille trés-curieuses. Aprés, il montre les bêtes, les oiseaux, les poissons, les serpens, les insectes, & tout ce qu'il y a de commode. Ensuite, il mene à la Cour, fait voir le Roy dans les differens états de sa vie, discourt de sa maniére de gouverner, de ses revenus, de ses tresors de ses Officiers de ses Gouverneurs, de ses forces, de ses guerres, & prend de là occasion de rapporter ce qui concerne la derniére rebellion suscitée contre ce Souverain. Aprés quoy, il fait discourir les habitans mêmes, afin que l'on puisse mieux connoître leurs humeurs, leurs rangs, & leurs qualitez differentes. Puis l'on peut contempler les Temples de ces peuples, voir la sottise des opinions & des pratiques de leurs Prêtres au sujet de la Religion, tant dans le service ordinaire, que dans les jours de Fête; ensuite entrer dans les maisons particulieres, converser

avec ceux qui y logent, voir leur menage, leurs meubles, leurs ornemens, apprendre de leur bouche, comment ils élevent leurs enfans, de quelle maniére ils en uſent envers eux lorſqu'ils les marient, & en quelle ſorte de recreations ils paſſent le temps. On peut, ſi l'on veut, s'inſtruire de leur Langue, de leur Doctrine, de leur ſçavoir, de leurs loix, & même de leur Magie, & de leurs tours de paſſe-paſſe. Enfin, l'on peut connoître leurs indiſpoſitions, leurs maladies, la maniére dont ils meurent, & ce qui ſe pratique à leurs funerailles.

L'Auteur rapporte auſſi aſſez au long les raiſons qui l'obligerent d'entreprendre ce Voyage; ſon empriſonnement dans l'Iſle de Ceylan & dans le Royaume de Candy-Uda; les états differens dans leſquels ils ſe trouva, & les accidens qui leur arriverent parmy les peuples de ce Païs là durant dix-neuf ans & demy, les & mo-

gens par lesquels il échapa enfin & retourna en Angleterre, où il arriva au mois de Septembre dernier, mil six cens quatre vingts.

Le 1. d'Août 1681.

ROBERT HOOKE.

A la Cour des Committez de la Compagnie des Indes Orientales, le 10. Août, 1681.

Nous tenons le Capitaine *Knox* pour homme de foy & d'integrité, & regardons sa Relation de l'Isle de Ceylan, que quelques-uns de nous avons lûë d'un bout à l'autre en manuscrit, comme un Ouvrage digne de creance & trés-utile: c'est pourquoy il nous fera plaisir de le rendre public.

ROBERT BLACBOURNE,
Secretaire.

Par Ordre de ladite Cour.

Le 8. Août, 1681.

MR. CHISVVELL.

J'ay lû la Description que le Capitaine *Knox* a faite de l'Isle de Ceylan. Elle me paroît être

écrite avec beaucoup de bonne foy & d'integrité. Le sujet étant d'ailleurs nouveau, & l'Auteur parlant d'un Peuple & d'un Païs qui nous sont peu connus, je croy que cet Ouvrage peut donner bien de la satisfaction aux curieux, & mérite de voir le jour.

CHR. WREN.

TABLE

TABLE

Des Chapitres contenus dans la Premiere & Seconde Partie de cette Relation.

CHAP. I. *Contenant une Description generale de cette Isle.* 1

CHAP. II. *Des Villes & des Bourgs de l'Isle de Ceylan.* 17

CHAP. III. *De leurs grains & de leur agriculture.* 30

CHAP. IV. *De leurs Fruits & de leurs Arbres.* 52

CHAP. V. *Des Racines, des Plantes, & des Fleurs.* 80

CHAP. VI. *De leurs Animaux, soit Domestiques, soit Sauvages, & de leurs Insectes.* 89

CHAP. VII. *De leurs Oiseaux, de leurs Serpens, de leurs Poisons, & de quelques autres choses dont ils trafiquent.* 118

TABLE

SECONDE PARTIE.

CHAP. I. *Occasion du voyage de l'Auteur en l'Isle de Ceylan, & leur emprisonnement en ce Païs-là.* 139

CHAP. II. *Comme ils furent menez & dispersez à la campagne & y tomberent presque tous malades. Mort du Capitaine.* 153

CHAP. III. *Comme l'Auteur vécut depuis la mort de son Pere. Etat du reste des Anglois, ce qui leur arriva & leur entrevûë.* 169

CHAP. IV. *De certains autres Anglois prisonniers dans le même Païs.* 188

CHAP. V. *Des voyes employées pour leur delivrance, d'une rebellion dans l'Isle, & comme ils s'établirent à la campagne.* 203

CHAP. VI. *Suite de ce que fit l'Auteur apres la rebellion & comme il acheta une terre.* 216

CHAP. VII. *Où il est parlé des autres Anglois & de diverses choses qui regardent l'Auteur.* 233

UB Mannheim DFG

CHAP. VIII. *On propose à l'Auteur d'entrer au service du Roy. Il trouve les moyens des'en excuser. Il entreprend de s'enfuïr mais il en est empêché.* 246

CHAP. IX. *Comme l'Auteur s'échappa pour la derniere fois & fit cent milles de chemin dans le Païs.* 264

CHAP. X. *L'Auteur s'enfuit d'Anarogdburro dans les bois, par où il se rend dans le Païs des Malabares.* 284

CHAP. XI. *Ils entrent dans les terres des Malabares. Ils y rencontrent deux hommes. Leur entretien avec eux. Ils arrivent heureusement au Fort des Hollandois. Ils y sont reçûs & aussi dans l'Isle de Manaar. Ils s'embarquent pour Columbo.* 299

CHAP. XII. *Arrivée de l'Auteur à Columbo, & la reception qui luy fut faite. Il part de là & s'en va à Batavia, & de Batavia à Bantam, où il s'embarque pour retourner en Angleterre.* 309

CHAP. XIII. *Où il est traité des autres Nations, & particulierement des Européens qui sont dans le Ro-*

TABLE DES CHAPITRES.
yaume de Ceylan, des Portugais, & des Hollandois. 323
CHAP. XIV. *Où il est parlé des François & des raisons pour lesquelles le Roy retient les hommes blancs dans ses Etats. Et de l'exercice de la Religion Chrétienne, entre les Chrétiens.* 351

Fin de la Table des Chapitres.

RELATION

Nouvelle
CARTE
du
ROYAUME
de
CANDYUDA
dans l'ISLE de
CEYLAN

Orient

Occident

Septentrion

COYLOT

CONTREY

JAFNAPATAU

WANEE'S

PANOVA REGNUM

PAUNOA

BATTACALOW REGNUM

COTIARUM REGNUM

TAMMANQUAD

BINTANA

MAUTALY

NOURECALAVA

HOT COURLY

MAUGOL COURLY

HOTTERA COURLE

TUN COURLY

OUVAH

JAELE PROVINCIA

MATU ou la Chasse des Elephants

COTE MUL

HABARAON

LEWARA

PRIN COMITAT

GALLE CIPAT COMITATUS

CHAMPS DE BAYE

Trinkimaly

Batticalow

Calpentyn

Putelan

Negombo

Columbo

Mabame

Pittigal corle

Quatre Corla

Milles de France et Angloises

Milles d'Espagne.

Milles d'Allemagne.

Tout le Pais renfermé entre la Grande ligne jusqu'à cette Sorte..... est de la Jurisdiction du Roy de Candy Uda.

Tout ce qui est dehors de cette ligne excepte le Pais de Ceylon donné en septentrion de cette Carte, en sont les Malabares appartenant aux Hollandois.

Linea ou ily a des Gardes.

La Route que prit l'Autheur de Sauvage.

UB Mannheim
DFG

RELATION OU VOYAGE DE L'ISLE DE CEYLAN.

PREMIE'RE PARTIE.

CHAPITRE I.

Contenant une deſcription générale de cette Iſle.

DAns le deſſein, où je ſuis de donner une nouvelle Relation de l'Iſle de Zeilan, ou Ceilan, je ne crois pas qu'il ſoit neceſſaire de marquer

des choſes que l'on peut voir ailleurs, telle qu'elle eſt ſa ſituation à l'égard des Etats voiſins : on la peut voir dans les Cartes ordinaires de ce païs-là. Je parleray même tres-peu des terres qui ſont ſur la côte, que poſſedent preſentement les Hollandois : mon but n'étant que de rapporter ce qui n'eſt pas encore venu à la connoiſſance des peuples de l'Europe.

C'eſt donc principalement du dedans de l'Iſle que je fais la deſcription, c'eſt à dire d'un Royaume juſqu'ici inconnu, même aux Hollandois qui en habitent les parties les plus proches de la Mer. I'ay veu entre leurs mains une grande Carte de ce païs-là : mais bien qu'elle ſoit beaucoup meilleure que toutes celles qui ont encore eſté faites, elle eſt néanmoins fort defectueuſe : j'en ay dreſſé une nouvelle, auſſi juſte & auſſi exacte qu'il m'a eſté poſſible, & je ne

crois pas que l'on doive mépriſer icy le rapport & le jugement d'un homme qui a voyagé dans cette Iſle pendant vingt ans, & qui en a preſque viſité tous les recoins, principalement dans les lieux dont la connoiſsance eſt plus néceſsaire.

Je commenceray par les Côtes : elles ſont toutes en la puiſſance des Hollandois : les Places conſiderables ſont diſpoſées diverſement.

Au Nord, *Janiſpatan* & l'Iſle de Manaur ; à l'Eſt, *Trinkimalay* & *Batticalon* ; au Sud, la Ville de Point de Galle ; & à l'Oüeſt Columboo, Place ainſi dite du nom d'un arbre que ceux du païs appellent *Ambo*, & qui fournit le fruit qu'on nomme *Mango*, lequel croît en ce lieu-là. Mais l'arbre *Ambo* n'a jamais de fruit & ne porte que des feuilles qui en leur langue ſont dites *Cola*, d'où l'arbre tire le nom de Columbo ;

mais les Chrêtiens pour honorer Christophle Colomb ont changé ce nom en celuy de Columbo. C'est la Capitale du païs des Côtes, lequel regne le long de la Mer, s'étendant fort loin & appartenant aux Hollandois. C'est aussi là que le Gouverneur fait sa residence du même côté. L'on voit encore deux bonnes villes, *Negumbo* & *Colpentine*. Toutes celles dont je viens de parler, sont des Places bien fortifiées, outre lesquelles il y a aussi plusieurs Forts.

Division générale de l'Isle

Le dedans de l'Isle est presentement au Roy de Cande : il est divisé en grandes & en petites parties. Celles-là répondent à nos Provinces & celle-cy à des Bailliages. La Province de *Noureca-lava* divisée en cinq Bailliages, & la Province de *Hotcourly*, à cause de ses sept Bailliages sont au Nord. La Province de *Mautaly* & celle d'*Ouvah* qui ont chacune trois Bailliages sont situées à

l'Eſt, de même que quatre Bailliages particuliers qui n'ont point été réduits en Provinces, leſquels ſont *Tammanquod*, *Bintana*, *Vellas*, *Paunoa*. Trentedeux Capitaines qui dépendent entierement du Roy ſont logez avec leurs Compagnies dans la Province d'*Ouvah*. Les Bailliages qui ſuivent ſont renfermez dans le cœur du même païs : le Bailliage de *VVallaponahoy*, ce mot ſignifie cinquante trous ou vallées & exprime la nature du terrain qui eſt fort coupé de montagnes & de vallées. Le Bailliage de *Poncipot* ou des cinq cens ſoldats. Celuy de *Goddaponahoy* ou de cinquante pieces de terre ſeche ; celuy de *Hevoihattay* ou de ſoixante ſoldats ; celuy de *Cote-Mul*, *Horſepot*, ou de quatre cens ſoldats, celuy de *Tunponahoy*, ou de trois cinquantaines ; celuy d'*Oudanour* qui ſignifie la plus haute ville, & eſt le dernier lieu où j'ay demeuré & dans lequel je poſſedois

quelques terres : celuy de *Tattanour* ou ville Basse, dans lequel est située la ville Royale de Cande Capitale de l'Isle. Ces deux derniers Bailliages sont meilleurs, beaucoup plus peuplez & plus fertiles que le reste; aussi leurs Habitans sont les principaux de l'Isle. C'est pour cette cause, que l'on dit ordinairement en ce païs-là; *que si toute la famille Royale venoit à manquer, on pourroit prendre quelque homme que ce fust de ces deux Bailliages, le tirer de la charruë & le nettoyer, & qu'alors il ne manqueroit ni de naissance ni de qualité pour être Roy.* Un de leurs grands privileges est, qu'ils ne peuvent avoir de Gouverneur qui ne soit né dans le Baillage même. Pour continuer nostre description Géographique, les autres Provinces que voici, sont situées à l'Ouest; *Oudipollat, Dolusbaug, Horteraocurly, Portaloon, Tuncourly, Cuttiar :* les trois premieres ont

chacune quatre Bailliages ; les deux ſuivantes en ont chacune trois : la Province de *Cuttiar* fut priſe par les Hollandois durant mon ſéjour en ce païs-là. La Province de *Bateicalavv* & une partie de *Timcourly* paſſerent auſſi en leur puiſſance. Il y a encore ſur la Côte dix ou douze Province que je ne nomme point, qui ſont de la conqueſte des Hollandois. La plûpart des Provinces & des Bailliages dont j'ay parlé ne ſont que de fertiles côteaux & de belles montagnes: on y a l'eau en grande abondance: c'eſt auſſi pour cette raiſon, qu'on les appelle en un mot Conde-Uda, qui ſignifie *ſur le haut des montagnes*. De là vient, que le Roy porte le tître de Roy de Cande Uda Trois Provinces & trois Bailliages ſeulement ont une autre ſituation, à ſçavoir *Nourecalava*, *Hotcourly*, *Hotteracourly*, *Tammaquod*, *Vellas* & *Paunoa*. Tous les Bail-

Chaque Bailliage divisé par de grands bois.

liages sont séparez les uns des autres par de grand bois, que personne ne peut vendre, parce qu'ils sont destinez aux Fortifications. En temps de trouble ou de guerre, on fait garde continuellement dans tous ces Bailliages, au lieu que durant la paix, il n'y en a que quelques-uns, où l'on en use de la sorte.

Le païs est montagneux, mais abondant en belles rivieres.

Le païs est montagneux, mais arrosé de belles Rivieres, lesquelles tombant des montagnes, font beaucoup de bien aux terres pour le ris qui est la principale subsistance des Habitans. La plûpart de ces Rivieres ne sont pas navigeables à cause des rochers dont elles sont pleines; en recompense on y a beaucoup de poissons & d'autant plus que ces peuples ne sont pas adroits à la pêche. La principale Riviere est appellée *Mavelagongue*, qui prend sa source sur la montagne que les Chrétiens du païs nomment pointe d'Adam, dont je

La Mavelagõgue grande riviere de Ceylan.

parleray cy-aprés, qui de là traverse toute l'Isle ayant son cours vers le Nord & ensuite se jette dans la Mer à *Trinkimalay* : elle est large de la portée d'un trait d'Arbaleste, & ce seroit une tres-belle riviere, si les rochers qui la coupent & les grandes chutes d'eau qui s'y rencontrent n'empêchoient pas qu'elle ne fust navigeable. Elle fournit vers son embouchure quantité d'*Alligators*, bien qu'elle n'en ait point du tout sur les montagnes. Joignez à cela, une bonne profondeur qu'elle a par tout, hormis vers sa source, tellement qu'on ne la sçauroit passer à guay si ce n'est durant une extrême secheresse pour la traverser. On se sert de petits canots, car elle n'a point de ponts, tant à cause de sa largeur, qu'à cause de la rapidité avec laquelle on la voit couler durant les pluyes qui sont fort grandes en ce païs-là. Et quand même l'on pour-

roit la couvrir de quelques ponts, ce qui néanmoins seroit difficile, le Roy s'y opposeroit, ne voulant point qu'il soit facile de voyager en son païs, & aimant mieux que les chemins en soient fort embarassez. Cette riviere passe à environ un quart de lieue de la ville de Cande; elle est pleine de rochers en quelques endroits; en d'autres elle coule l'espace d'une lieuë & davantage, sans que son lit soit ainsi coupé.

Une autre riviere assez belle & assez large mouille la ville de *Cotemul*, & se jette dans la *Mavelagongue*. Il y en a plusieurs autres, dont nous ne parlerons point à present, elles sont belles, mais de peu d'usage, pour le transport des denrées, nous en avons dit la raison.

Le païs est fort couvert.

Toute l'Isle est trés-couverte de bois, horsmis dans la Province d'*Onvah* & dans le Bailliage d'*Oudipolat* & de *Do-*

lupbaug, qui en manquent d'ordinaire.

Elle est bien peuplée vers le milieu, mais elle l'est moins vers les côtes. Je ne sçais pas si les terres des Hollandois le sont beaucoup ou ne le sont gueres. Les parties Septentrionales ne sont pas saines, à cause de la temperature de l'air, mais tout le reste ailleurs est trés-sain. Enquel les parties il est peuplé & sain.

Les vallées que renferment les montagnes sont d'ordinaire marécageuses & remplies pour la plûpart de fort belles sources; cette espece de vallées est estimée le meilleur terroir, parce que leurs grains demandent beaucoup d'humidité, ainsi que nous le dirons en son lieu. Nature du terroir.

Il y a au Sud de Cande-Uda une montagne quel'on croit estre la plus haute de toute l'Isle, & que l'on appelle en Chingulay *Hamalel* Les Portugais & les autres Nations Européennes la nomment Pointe d'Adam, Pointe d'Adam

à cause de sa figure pyramydale ; & en effet, elle ressemble à un pain de sucre. On trouve au sommet de cette montagne une pierre platte, sur laquelle est l'empreinte d'un pied humain, quoy que plus gros qu'un pied ordinaire, & deux fois plus long. Les habitans des environs croyent que c'est une œuvre meritoire que d'aller adorer ce pied; aussi le premier jour de l'année, qui en ce païs-là est au mois de Mars, on voit aller en procession sur cette montagne, hommes, femmes & enfans : mais je parleray de cette partie de leurs devotions, lorsque mon sujet m'engagera à traiter de leur Religion. Il sort de la Pointe d'Adam de belles rivieres qui prennent leurs cours, les unes du côté du Sud & la principale du côté du Nord : c'est la *Mavelagongue* de laquelle nous avons déja parlé.

Que ce Le Royaume de Conde-Uda-

est fort naturellement. Du moment qu'on y entre, on va presque toûjours en montant, & l'on ne trouve que de hautes & de grandes montagnes, dont l'accés n'est pas aisé. Les chemins même bien qu'en grande quantité, y sont si étroits, qu'un voyageur les prendroit plûtost pour des défilez que pour des routes publiques: une personne seulement y passe de front. Davantage, ces montagnes sont toutes couvertes ou coupées de grands rochers; tellement qu'il est difficile d'en gagner le sommet, & l'accés est ouvert seulement par de fort petits sentiers, à l'entrée & à la sortie desquels il y a des barrieres d'épines defenduës chacune par deux ou trois gardes qui examinent tous ceux qui vont & qui viennent, & voyent ce qu'ils portent, afin qu'ils ne fassent point entrer de lettres, & que les prisonniers ou les esclaves ne puissent pren-

pais est naturellement fort.

dre la fuite. Ces gardes doivent en cas qu'on leur resiste envoyer querir de l'assistance dans les villages voisins, qui sont obligez de les secourir. Ils n'ont la plûpart du temps aucunes armes, & ce ne sont que des Habitans des lieux circonvoisins. La seule arme avec laquelle ils se sçavent faire obéïr est le nom du Roy: car si un homme refusoit de se soûmettre à un garde qui luy commanderoit quelque chose de la part du Roy, il seroit puni avec tant de severité, que cet exemple épouvanteroit quiconque auroit une semblable dispositiõn à la désobéïssance. Ces gardes ne sont pourtant, à la rigueur, que des sentinelles qui donnent avis de ce qui se passe, mais en temps de guerre, & lors que l'on craint quelque surprise, le Roy envoye des Officiers & des soldats occuper ces postes. Nous en dirons davantage sur ce sujet, quand nous

ferons voir en quoy consiste le Gouvernement & la force de ce Royaume.

L'air & le terroir ne sont pas également bons par toute l'Isle. Quand les vents d'Oüest soufflent, les parties Occidentales du Royaume ont de la pluye ; & c'est là le temps de remuer la terre & de labourer. Cependant cette partie de la même Isle qui est exposée à l'Est, joüit d'un temps beau & sec ; & c'est alors que l'on y fait la moisson. Au contraire, quand le vent d'Orient regne, on laboure les parties Orientales de l'Isle, & on recueille les grains dans la partie exposée à l'Occident. La moisson & le labourage occupent donc toute l'année dans l'Isle de Ceylan, quoy que durant des saisons opposées. Les pluyes d'un côté & la secheresse de l'autre, se partagent d'ordinaire au milieu de l'Isle ; & il m'est arrivé souvent d'avoir de la pluye

Différence des saisons dans le païs.

à un côté de la montagne *Cauragahing*, tandis qu'il faisoit & tres-secs & tres-chaud de l'autre côté de cette même montagne. Encore la difference n'étoit-elle pas legere, puis que passant d'un lieu tout mouillé, j'avois à marcher sur un terrain qui me brûloit les pieds, car on n'y marche point chaussé.

En-droits les plus sujets aux pluyes.

Il pleut beaucoup davantage sur les terres hautes de Conde-Uda, que sur celles qui sont au dessous des montagnes. La partie Septentrionale de l'Isle n'est pas sujette à la même humidité, j'y ay veu durant trois ou quatre années entieres, une si grande secheresse, que l'on ne pouvoit ni labourer ni semer faute d'eau. Car il n'y a dans tout cet espace de terre que trois sources d'eau, & on ne compte pour le reste que sur les pluyes. Il étoit même difficile d'y faire des puits assez profonds, pour en tirer de l'eau bonne à boire; & avec

cela, elle gardoit encore une acrimonie considerable. Ce qu'il y eut de particulier, c'est qu'au même temps on avoit assez de pluyes en d'autres Provinces, où le peuple des premiers étoit contraint de se pourvoir de vivres.

Ce que nous venons de dire suffira pour ce qui regarde la description Geographique de l'Isle, la nature de son air & la qualité de son terroir. Passons maintenant à la description des lieux habitez de cette même Isle.

CHAPITRE II.

Des Villes & des Bourgs de l'Isle de Ceylan.

ON montre dans l'Isle de Ceylan plusieurs endroits, où le peuple du païs prétend, qu'il y avoit autrefois des villes: Cinq villes principales.

ils assurent même, que les noms que portent présentement ces lieux-là, sont les anciens noms des villes qui y étoient. Mais pour en dire la verité, il y reste à peine quelques vestiges de bâtimens, nous n'avons donc à parler que de cinq principales dans lesquelles le Roy a des Palais meublez, mais qui tombent tous en ruine, hormis celuy dans lequel il fait sa residence.

Candy. La premiere ville est communement appellée Candy, mot dérivé apparemment de celuy de Conde qui en Chingulay signifie montagnes: & en effet, elle est située entre des montagnes. Les originaires du païs la nomment *Hingodagul-Neure*, ou la ville du peuple de Chingulay. *Moneur* signifie ville principale ou Royale. Aussi est-ce la capitale. Elle est dans le cœur de l'Isle au païs de *Yattanour*. Son assiette est avantageuse;

toutes choſes y peuvent aborder également, & on n'y manque aucunement d'eau. Elle eſt en triangle, & à l'une des pointes, c'eſt celle de l'Eſt, eſt bâti ſelon la coûtume du païs le Palais du Roy. Au reſte, il n'y a ici aucunes Fortifications, ſi ce n'eſt du côté du Sud: car comme de ce côté-là, les avenuës étoient beaucoup plus aiſées & plus ouvertes qu'ailleurs, ils y ont fait depuis aſſez long-temps une eſpece de rempart de terre, lequel traverſe la vallée d'une montagne à l'autre, & qui neanmoins n'eſt ni aſſez haut, ni aſſez rude, pour empêcher qu'on ne paſſe par deſſus en quelque endroit que ce ſoit; il a environ vingt pieds de haut. Les avenuës de cette ville ſont toutes fermées à deux ou trois milles de diſtance, par des barrieres d'épines, leſquelles ſont deffenduës par des gardes placées-là, pour examiner ceux qui

vont & ceux qui viennent. La grande riviere qui descend de la Pointe d'Adam, est à environ un quart de lieuë de cette Place vers le Sud, que les Portugais ont brûlé à diverses fois, du temps qu'ils faisoient de frequentes irruptions dans l'Isle; de sorte que le Palais & les Temples ayant tous été reduits en cendres, le Roy fut contraint de payer aux Portugais un tribut de trois Elephans par an. Il y a environ vingt ans que ce Prince a abandonné cette ville, sans y jamais revenir, ce qui fait qu'elle est presque tout à fait ruinée.

Nellemby. Une autre ville est *Nellemby-Neur*, dans la Province d'*Oudipallar* ou Sud de Conde & à douze milles de distance. C'est-là, que le Roy fit d'abord sa residence lorsqu'il quitta Conde.

Allout-Neur. *Allout-Neur*, a sa situation au Nord-est de Conde. Le Roy

qui regne aujourd'huy y eſt né; & il y tient de grands magazins de bled & de ſel qu'il reſerve pour des temps de guerre & de trouble. Cette ville eſt ſituée au païs de *Bintan*, où je n'ay jamais été, mais je l'ay veu du ſommet d'une montagne; & à mon avis, c'eſt un païs tout uni & peu embarraſſé de montagnes. La grande riviere le traverſe : on y voit de grandes foreſts qui fourniſſent quantité de Daims, mais auſſi l'air en eſt ſec & mal ſain. Les bois dont il eſt couvert, ſont la demeure d'une eſpece de Sauvages dont nous parlerons cy-aprés. Deſcription du païs de Bintan.

Badoula quatriéme ville de l'Iſle eſt à deux journées de Cande vers l'Eſt de la Province d'*Ouvah*. Cette Place fut brûlée juſques aux fondemens par les Portugais durant la guerre. Le Palais en eſt tout ruïné, & il n'y a que les Pa- Badoula.

godes qui soient assez bien entrenus.

Province d'Ouvah.

Le païs d'*Ouvah* est bien arrosé, & quoy qu'il soit rabotteux, il n'a point de montagnes fort élevées. Le bois y est rare, & on n'en trouve que tres-peu, si ce n'est autour des maisons; mais il y a grande quantité de bestiaux, parce que le terroir est bon pour les pâturages; & il faut que ces pâturages ayent quelque chose de particulier, car le bétail qu'ils nourrissent étant transporté ailleurs ne sçauroit vivre longtemps: on n'en sçait point la raison; mais on conjecture que cela vient d'un arbrisseau que l'on trouve dans toutes les autres Provinces & qui ne croît point en *Ouvah*; on s'imagine que bien que cet arbrisseau ne fasse aucun mal aux bestiaux des lieux où il croît, neanmoins le bétail d'*Ouvah* ne peut le sentir ou le toucher, sans en être em-

poisonné. A la verité cet arbrisseau a une certaine odeur médicale qui n'est pas fort agreable, mais aucune sorte de bêtes n'en mange. C'est dans la même Province que l'on trouve le meilleur tabac de l'Isle; & le ris y est en plus grande abondance qu'aucune autre chose.

Digligy résidence ordinaire du Prince.

La cinquiéme ville est *Digligy-Neur*, située aussi à l'Est de Conde, au païs de *Hevahatt*. C'est en cette ville que le Roy a tenu sa Cour, depuis sa déroute en 1664. lors que ses sujets révoltez le chasserent de *Nellemby*. Le païs des environs est plein de montagnes & de rochers, le terroir en est fort sterile, & c'est le plus méchant Canton de toute l'Isle. Cependant le Roy l'a choisie pour le lieu de sa résidence, tant afin d'être dans le cœur de ses Etats, que pour n'avoir rien à craindre, si ses sujets se revoltoient.

En effet, il a une fort bonne retraite derriere son Palais. C'est la haute montagne de *Gauluda*, où l'on peut recueillir assez de bled, pour entretenir les garnisons de trois Forts qui y son bâtis. Elle est escarpée de tous côtez: des rochers, des bois & des précipices la deffendent si bien, qu'une poignée de gens est capable de resister à une grande Armée.

Monta. gne de Galuda.

Il y a outre les villes que nous venons de nommer plusieurs autres Places ruinées, qui conservent jusques à present le nom de villes, & dans lesquelles des Rois ont regné; toutefois il en reste peu de traces. Telle est la ville d'*Anurodgburro* dans les parties Septentrionales du Royaume. On asseure, que quatre vingt-dix Rois y ont regné, & le peuple croît que les esprits de ces Rois sont autant de Saints élevez en gloire, à cause qu'ils ont érigé plusieurs

Villes ruinées

Anuro dgbur. ro.

plusieurs Pagodes & qu'ils ont tous élevé à leurs Dieux des monumens & des images. On trouve encore aujourd'huy plusieurs de ces Idoles ausquelles le peuple rend un culte superstitieux dans la pensée que c'est le plus court chemin pour aller au Ciel. Prés de cette ville est une riviere que nous suivîmes dans nôtre fuite, sur les bords de laquelle on voit quantité de pierres toutes taillées, dont les unes sont longues & propres à faire des Colomnes, & les autres quarrées; ces dernieres sont destinées pour paver. Il y a eu trois ponts de pierres appuyez au lieu de pilotis, sur des piliers de pierre, mais aujourd'huy ils sont tombez. Le païs en est tout desert. On fait garde à cette ville d'*Anurodgburro*, parce que c'est de ce côté-là une Place frontiere. Elle est à plus de trente lieuës de Conde, au côté du Nord. Il n'y a point

de montagnes dans ces parties Septentrionales du Royaume, & on n'y trouve que deux ou trois sources d'eau ; de sorte que les grains n'y meurissent que par l'aide de la pluye.

Port de Portaloon qui fournit du sel.

La Province de *Portaloon* située au couchant de l'Isle a un port de Mer d'où une partie du Royaume tire du sel & du poisson. C'est de là, qu'ils entretiennent quelque commerce avec les Hollandois qui ont un Fort à la pointe de terre, pour empêcher les batteaux d'approcher. Les parties Orientales du Royaume qui ne pourroient tirer du sel de ce port, tant à cause de l'éloignement, qu'à cause de la difficulté qu'il y a de conduire du bétail au travers de tant de montagnes, sont soulagées d'une autre maniere, dans laquelle ont peut remarquer un effet de la providence divine. Quand le vent d'Est regne, il fait entrer l'eau

de la Mer dans le port de *Leavvava*. Et en ſuite, lors que le vent d'Oüeſt amene le beau temps, cette eau ſe congéle & fournit aux habitans du païs plus de ſel qu'il ne leur en faut. Ce qu'il y a encore de remarquable, c'eſt que la ville de *Leavvava* eſt ſituée de telle maniere que les Portugais ni les Hollandois n'ont jamais pû ôter aux Chingulais ce ſel-là, dont ils font un ſi grand cas, qu'ils le mettent entre les principales proviſions que l'on doit faire pour les temps de troubles; auſſi la plûpart de ceux-cy en ont de petits magazins. Cette place eſt entourée de montagnes du côté de la terre; & du côté de la Mer, il n'eſt pas ſeur pour les vaiſſeaux de s'y mettre à l'ancre. Au reſte, le païs eſt mal ſain: ce qu'ils attribuent à la puiſſance d'un grand Dieu, qui ſe tient ſur le grand chemin d'un village des

Leavva. va produit quantité de ſel.

Deſcription de Leavvava.

environs appellé *Coteragom* : tous ceux qui vont se pourvoir de ce sel, grands & petits, sont obligez de faire quelque offrande à ce Dieu : sa puissance & même son nom jettent la terreur dans l'esprit de ces Idolatres ; jusques-là, que ceux du païs qui ont trahi leur propre Prince & ont servi les Portugais & les Hollandois contre luy n'ont jamais voulu se joindre aux uns & aux autres, pour faire une irruption du côté où ce Dieu se tient.

Comment leurs Bourgs sont bâtis.

Ce sont là les grandes villes du Royaume ; il reste que nous parlions de leurs Bourgs ou de leurs villages. Les meilleurs sont ceux qu'ils ont consacré à leurs Idoles, dans lesquels ils leur ont dédié des *Devvals* ou des Temples. Ils ne songent point à tirer des ruës au cordeau, ni à bâtir leurs maisons les unes auprés des autres, ou avec quelques regularité.

Chaque famille vit en son particulier dans une maison, autour de laquelle il y a le plus souvent une haye & un fossé, à cause de leurs bestiaux. Jamais ils ne bâtissent sur le grand chemin, & ils ne veulent point avoir de villages trop passans, ne se souciant de voir que ceux avec qui ils peuvent avoir quelque affaire. Leurs villages ne sont pas fort grands : dans les uns il n'y aura que quarante maisons, quelquefois cinquante, dans les autres on en verra jusques à cent, & d'autres n'en ont que huit ou dix.

On peut dire de leurs Bourgs, ce qui a déja été dit, de leurs grandes villes, qu'il y en a plusieurs de ruinez, à cause que d'ordinaire ils les abandonnent quand ils y voyent des maladies un peu frequentes & que deux ou trois personnes meurent en peu de temps ; car alors ils se persuadent que le Diable

Il y en a une bonne partie qui tombent en ruine.

les attaque, & pour éviter sa fureur, ils vont peupler en un autre village, laissant là & leurs maisons & leurs terres. Quelque temps aprés, lorsqu'ils s'imaginent que le Demon s'est retiré, ils reprennent possession de ce qu'ils avoient abandonné, ce qui néanmoins n'arrive qu'à ceux qui sont moins scrupuleux ou plus interessez que les autres, & ils reprennent les maisons & les terres qu'ils avoient laissées.

CHAPITRE III.

De leurs Grains & de leur Agriculture.

Productions du païs.

AYant ainsi jusqu'icy parlé du païs, l'ordre que nous nous sommes proposé, veut que nous parlions de ce qu'il produit, de ses fruits, de ses plantes, de ses animaux,

de ses oiseaux, de ses mineraux, & de plusieurs autres choses de cette nature. Et à cet égard, je déclare une fois pour toutes, que l'on ne doit point attendre de moy une Histoire exacte ou parfaite, le peu de temps que j'ay à donner, ne me permettant que d'écrire une Relation de ce qu'il y a de plus remarquable dans tout cela. Je commenceray par leurs grains qui sont comme le soûtien du païs.

Grains de diverses sortes. Ris.

Ils en ont de diverses sortes, toutes differentes des nôtres; le ris est la principale, & il y en a plusieurs especes, qu'ils nomment differemment, selon le temps qu'il leur faut pour meurir, bien qu'il n'y ait pas beaucoup de difference pour le goût. C'est pour cela, qu'ils appellent *Mauvi* celuy qui meurit en sept mois; *Hauteal* celuy qui est bon à manger au bout de six; *Honorovval* ce-

qui vient en cinq : *Henit* celuy qui est en maturité en quatre ; & *Aulfancol* celuy qui meurit en trois. Le prix de toutes ces especes de ris est le même ; celuy qui est plûtôt meur a meilleur goût, mais il ne rapporte pas tant : sur cela on peut demander pourquoy donc ils en sement d'autre que celuy qui est le plus long-temps à meurir, puis qu'il rapporte plus de profit ? Je répons, qu'il faut remarquer icy, que l'eau est absolument necessaire, pour faire croître toutes ces sortes de ris, & qu'ils veulent en être toûjours couverts, de sorte que les habitans prennent des peines incroyables, pour garder l'eau, & pour la faire venir sur leurs terres, par le moyen de leurs reservoirs & de leur canaux. Ils la tirent des rivieres & des étangs avec beaucoup d'industrie, & applanissent avec la même adresse les terres où

Il croît dans l'eau.

croiſſent leurs graines, auſſi unies qu'un jeu de boules, afin que l'eau les couvre entierement. Il n'y a pas juſqu'au terroir rabotteux & couppé de Colines qu'ils ne ſçachent mettre ſous l'eau; & voicy comment ils s'y prennent.

Ils applaniſſent ces Colines en façon d'Amphitéatre, dont les ſieges ont trois pieds de large le moins, & huit au plus: de ſorte qu'ils ſont les uns plus bas que les autres, à proportion que la Coline eſt plus ou moins roide: on les unit & on les fait un peu creux; & c'eſt comme une eſpece d'eſcalier par lequel on peut aller au haut de la Coline ou de la montagne. Les reſervoirs d'eau ſont tout en haut; delà on fait tomber l'eau ſur les premiers rangs qui en recevant ce qu'il leur en faut, la laiſſent couler par dégrez aux autres rangs. De cette maniere tout eſt arroſé;

d'abord les morceaux de terre les plus élevez, & ensuite ceux qui sont vers le pied de la montagne. La provision d'eau dure quelquefois plus, quelquefois moins, deux, trois, quatre ou cinq mois; & c'est là dessus qu'ils se reglent pour l'espéce de ris qu'ils semeront; car le temps que le ris doit être à meurir doit répondre au temps que l'eau demeurera sur le terroir; autrement le ris seroit gâté si la terre se trouvoit seche avant qu'il fût tout à fait meur. Sur ce fondement lors qu'ils prévoyent que leur eau durera long-temps, il sement le meilleur ris, c'est à dire, celuy qui meurit le plus lentement. Au contraire, s'ils n'ont que peu d'eau, ils se contentent de semer le moindre ris, c'est à dire, celuy qui meurit le plus promptement. Outre cela ils sont souvent obligez de mettre en terre ce dernier ris, pour évi-

ter une perte plus considerable. Car leurs terres sont d'ordinaire en commun ; & aussitôt qu'ils les ont ensemencées, ils les enferment de hayes ; & quand la premiere sorte de grains est meure, celuy à qui elle appartient fait moisson, & ensuite il luy est permis de rompre la haye & d'engraisser son bétail dans ce champ-là, ce qui causeroit un grand dommage à un autre, dont les grains demanderoient d'être un mois ou deux plus long-temps en terre. C'est pourquoy lors que par necessité, ou par paresse, ou pour d'autres raisons, quelques-uns sont obligez de semer plus tard que les autres, ils sement la moindre sorte de ris, qui doit être meur aussitôt que le premier semé. De cette maniere ils moissonnent tous ensemble, & leur grain ne sçauroit être mangé ou foulé par les bestiaux, la diffe-

rence dans la semaille n'emportant point une difference pour le temps de la recolte, ce qui néanmoins n'a pas de lieu pour quelques personnes qui ont des terres en propre, lesquelles sont entourées de hayes.

Ils sement en divers temps & recueillent tous en semble.

Les lieux où il n'y a point de rivieres ni de sources, comme dans les parties Septentrionales du Royaume, qui n'ont en tout que deux ou trois fontaines, ces lieux là, dis-je, ont recours à l'eau de la pluye, qu'ils arrêtent & qu'ils conservent par le moyen de certains reservoirs coupez dans la terre d'où ils peuvent la distribuer sur leurs terres. Ces sortes de reservoirs ont la figure d'un croissant : chaque village en a un, & lorsqu'ils sont bien pleins d'eau, on compte que le grain est presque déja dans la grange. Ce n'a pas été un petit ouvrage que de faire ces reservoirs & il

Leurs reservoirs d'eau.

y en a un tres-grand nombre ; leur grandeur est differente. Ils ont jusqu'à deux & trois brasses de profondeur, & un quart de lieuë, & même une demie lieuë de long. A présent qu'ils sont tout ombragez d'arbres, on les prendroit pour de veritables côteaux. Lorsqu'ils veulent se servir de l'eau qu'ils ont ainsi conservée, ils font une ouverture à l'un des bouts du reservoir & en tirent l'eau peu à peu. Ces sortes d'étangs sont tout à fait à sec dans les temps de secheresse, & l'on n'oseroit faire les reservoirs plus profonds, parce qu'encore que l'on pust y avoir beaucoup plus d'eau, ils ne seroient pas si commodes, & ne se déchargeroient pas si bien dans les champs. On trouve dans ces étangs des *Alligators* qui lorsqu'ils commencent à manquer d'eau se retirent dans les bois, & de là dans les rivieres, & ensuite la pluye les ramene à

ces reservoirs. Ils sont petits & ne font point de mal aux hommes qui ne laissent pas de les craindre. Dans ces parties Septentrionales on seme la moindre sorte de ris, parce que l'on apprehende toûjours une trop grande secheresse. A mesure que l'eau sort des reservoirs & qu'ils se dessèchent, on en tire un autre usage. On en fait fouler la bourbe par des Bufles, & aprés cela, on y seme du ris que l'on arrose souvent.

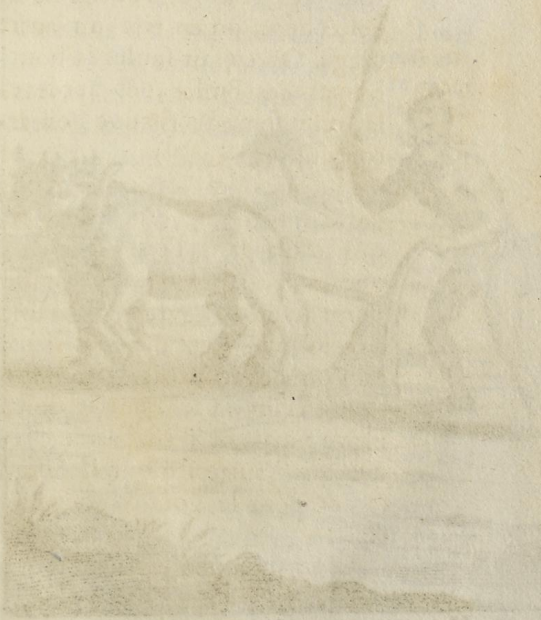
Ils sement du ris dans de la bourbe.

Jusques ici, nous n'avons parlé que d'une espece de ris qui croît dans l'eau : il y en a une autre sorte qui ne laisse point de meurir, quoi qu'il soit à sec. On le seme dans les lieux où l'on ne sçauroit faire venir l'eau ; celuy-là se nourrit de la pluye, mais il n'est pas si estimé que l'autre, dont il differe, & pour le goût & pour l'odeur.

Ris qui croit hors de l'eau.

Saisons

Le temps que l'on seme d'or-



MANIERE DE LABOVRER

dinaire en ce païs là, eſt durant les mois de Juillet & d'Aouſt, la moiſſon ſe fait communement en Fevrier, ou à peu prés. Mais ils n'obſervent aucun temps pour les terres qui ſont bien arroſées. Ils les enſemencent toute l'année, ſoit qu'il faille labourer, ou bien faire la recolte. Toute une ville ou tout un village travaille conjointement; ils s'aident les uns les autres à la pareille, chacun étant obligé de travailler pour ſon voiſin autant de jours que ſon voiſin aura travaillé pour luy; ce qu'ils ne manquent jamais d'executer à point nommé.

pour les ſemailles & pour la moiſſon.

Leur maniere de travailler à la terre.

Leur maniere de labourer ayant quelque choſe de peu commun, il ne ſera pas inutile d'en parler ici. Pour commencer il faut parler des inſtrumens dont ils ſe ſervent pour cet uſage. Leur charuë eſt d'un morceau de bois fait en coude & gros environ comme le bras. Elle a deux ex-

deſcription de leurs charuës & autres inſtrumés

tremitez comme l'on void ; l'une est toûjours en la main du laboureur, & l'autre remuë la terre quoi qu'avec beaucoup d'inégalité. Vers cette partie qui forme le coude est un autre morceau de bois qui a trois ou quatre pouces d'épaisseur, & joint les deux de laquelle est une plaque côtez de la charuë, au bout de fer, pour empécher que le bois ne s'use. Il y a aussi au bout que tient le laboureur, un timon où l'on attelle des bufles qui doivent labourer. Ces sortes de charuës sont propres pour le païs, à cause de leur legereté, qui fait qu'on les tourne aisément ; car les champs sont si petits, qu'on auroit assez de peine à les tourner avec de longues charuës : & si elles étoient plus pesantes, elles enfonceroient dans la bourbe & ne pourroient être facilement

Commodité de ses charuës

gouvernées. Elles n'enterrent point l'herbe comme les nôtres & cela n'eſt pas néceſſaires ; ils n'ont deſſein que de remuër la terre, & aprés ils la couvrent d'eau, ce qui arrache les herbes. On ne ſeme point ici, que l'on n'ait labouré deux fois ; & avant que de commencer à labourer, on arroſe le champ, pour faciliter ce travail. Quand le premier labourage eſt achevé, on fait les reſervoirs d'eau, autrement la terre ne ſeroit plus aſſez dure pour ſervir à cet uſage. Et ces reſervoirs ſont neceſſaires, en premier lieu, parce qu'ils ſont fermez de bonnes digues qui ſervent de ſentiers, ſans leſquels on s'enfonceroit dans la bourbe juſqu'au genouil: en ſecond lieu, pour garder les eaux, dont ils doivent enſuite arroſer leurs terres. Les bords de ces reſervoirs n'ont d'ordinaire qu'un pied de

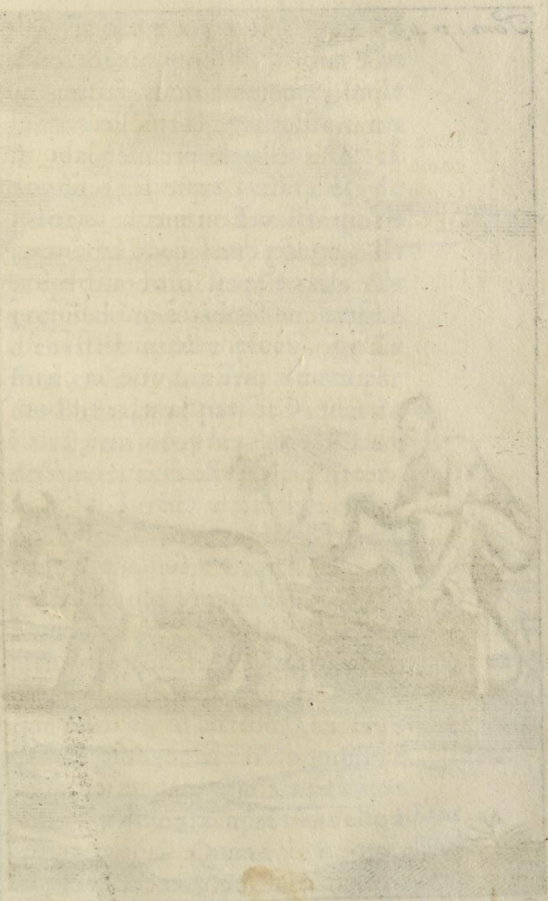
Leur premier labourage.

de large, ils sont unis, & on les polit, comme nous faisons nos murailles avec la truelle.

Leur second labourage.

Dés que le premier labourage est fait & que les reservoirs sont achevez on met la terre sous l'eau jusqu'au second labourage, & alors elle est fort bourbeuse; de sorte que les bêtes qui labourent luy font autant de bien en la foulant aux pieds, que la charuë même. Car plus la terre est bourbeuse, & plus on en est content. Quelquefois même on n'employe point la charuë pour ce second labourage; il suffit que les bestiaux en foulant la terre, la rendent encore plus bourbeuse. Quand cela est fait, il faut la couvrir d'eau une autre fois, afin que pendant qu'ils préparent les grains, l'herbe se pourisse. Le grain qu'on seme doit tremper en l'eau toute une nuit, aprés quoi on le met en un monceau qu'on couvre de feuilles vertes, & on le laisse en cet état, cinq ou

Comme ils preparent le grain qu'ils veulent semer, & la terre, aprés qu'elle a été labourée.



Tom. 1. p. 43.

Comme ils rendent leurs Champs Vnis.

ſix jours, afin qu'il pouſſe. On le remet enſuite tremper, on le raſſemble en un monceau, on le recouvre de feuilles, & il pouſſe de petites barbes & de petites racines. Tandis qu'ils apprêtent ainſi leurs grains, ils préparent auſſi leurs terres. Ils prennent une planche longue d'environ quatre pieds, qu'ils font traîner ſur leurs terres par des Buffles, non pas ſur le plat de l'ais, mais ſur le côté, & leur deſſein en cela eſt de mêler la terre & les herbes enſemble, afin de faire un fond uni, que l'eau couvre par tout également: & s'il reſte quelque brin d'herbe hors de l'eau, ce qui ſe peut facilement voir, ils le rompent avec cette planche. On voit de là, que leur terre eſt toûjours ſous l'eau, pendant qu'ils apprêtent la ſemence laquelle ils peuvent jetter huit jours aprés qu'elle a eſté trempée. Quand il eſt queſtion de ſemer, on fait écouler toute l'eau, & on unit encore la

Leur maniere de ſemer.

terre avec des planches longues d'un pied & demi, que l'on attache à de longues perches, avec lesquelles on trace de petits sillons d'espace en espace, pour écouler la pluye, car le grain pourriroit s'il avoit trop d'eau. On séme ce grain avec grand soin, & on l'unit avec la main, à peu prés comme nous faisons lors que nous salons de la viande.

La semence demeure ainsi à sec, jusqu'à ce qu'elle pousse hors de la terre, environ quatre ou cinq doigts. Aprés cela, il est temps qu'elle soit couverte d'eau, non seulement afin qu'elle se nourrisse par ce moyen, mais aussi afin que les mauvaises herbes meurent par trop d'humidité, car ils arrachent de leurs champs ces mauvaises herbes, avec autant de soin que nous les arrachons de nos jardins. Et lors que le grain est à la hauteur d'un demi-pied ou da-

vantage, les païsannes le vont sarcler; elles l'arrachent aux endroits où il est trop épais, & le replantent dans ceux où il est plus clair semé; & l'eau dont il avoit toûjours été couvert, jusqu'à sa maturité, étant enfin écoulée, on le laisse sécher avant que de le couper. Ils ne se servent jamais de fumier, car leur maniere de labourer & de noyer la terre tient lieu de tout.

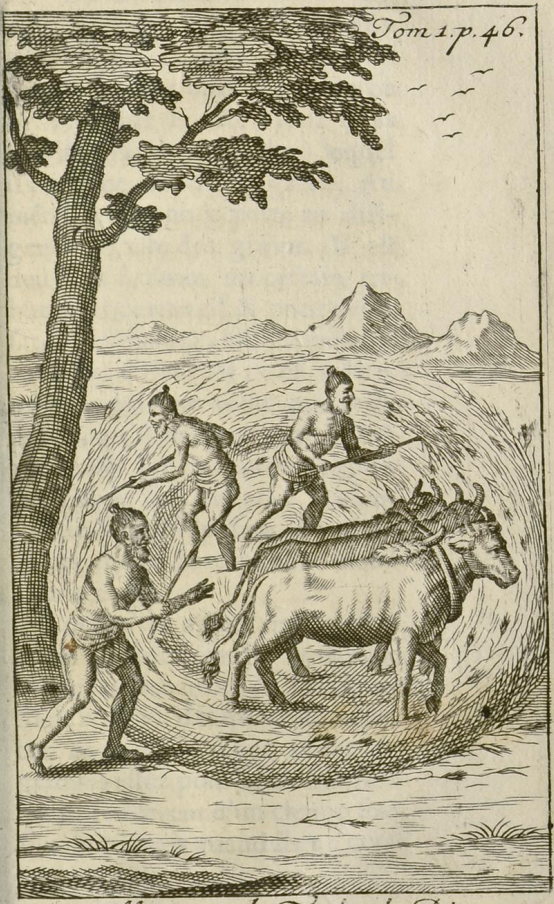
Ils moissonnent de même que les Anglois. Et comme j'ay dit cy-dessus, que les villes entieres se joignent ensemble pour labourer, aussi font-elles la même chose, lors que l'on va à la recolte. Ils travaillent à faucher un seul champ, ensuite ils passent à un autre, jusqu'à ce que le grain de tous les habitans soit coupé. Aussi la coûtume est établie parmi eux, que celuy pour qui on fait la moisson nourrisse cette foule de moissonneurs. L'ouvrage des femmes est

de ramasser le grain qu'on vient de couper ; & elles le portent dans le lieu où l'on doit le séparer d'avec la paille.

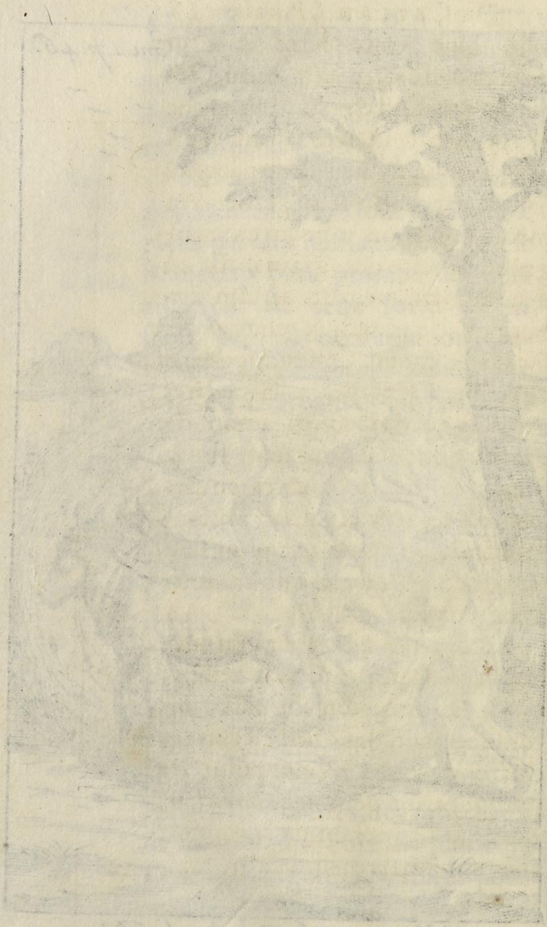
Leur maniere de fouler le bled.

Ils ne battent point leurs grains, mais ils les font fouler aux pieds par des bestiaux, ce qui est beaucoup plus prompt & plus aisé : car de cette sorte on en fait, jusqu'à quarante ou cinquante boisseaux par jour. Pour cela, ils prennent auprés du champ un lieu commode de vingt ou vingt-cinq pieds en quarré : ils en coupent le gazon, & ne commencent à travailler que quand la cérémonie suivante les y a préparez. Premierement, on seme le lieu de cendres, sur lesquelles on trace des fleurs & des branches renfermées dans autant de ronds. Ils mettent ensuite au milieu de cet espace de terre plusieurs coquilles extraordinaires, des morceaux de fer, & du bois de plusieurs sorte qu'ils gardent exprés pour

Cérémonie qu'ils pratiquent en cette rencontre.



Manieres de Fouler le Ris.



cela. Une grosse pierre est enfin mise là dessus, aprés quoi, les femmes ayant chacune sa gerbe de bled sur la tête, font trois fois le tour du lieu, dans lequel ils jettent enfin leur gerbe. Au même temps on y porte en diligence le reste des grains. Il est deu aux femmes un certain tribut pour ce travail & pour avoir sarclé le champ, elles appellent ce tribut *VVarapol*, c'est à dire, qu'elles doivent avoir autant de grain, qu'il en peut tenir sur la pierre & sur les autres choses dont ils se servent pour la cérémonie & qu'ils posent au milieu de cet espace de terre dont nous avons parlé.

Lorsqu'il y a lieu de craindre la pluye, soit à cause du temps, ou de la situation du païs, on foule le grain dés qu'il est coupé, car comme ils n'ont point de granges assez pour cela, ils faut qu'ils se servent d'un champ fort souvent: mais quand ils ne crai-

gnent point la pluye, ils amaſſent ſouvent leurs grains en un monceau, & les laiſſent expoſez à l'air durant pluſieurs mois.

Quelquefois le ris perd ſa peau lors qu'on le pelle dans un mortier, ou qu'on le bat pluſieurs fois ſur la terre : mais il y en a qu'il faut premierement faire boüillir, autrement il ſe reduiroit en poudre en le battant. Le dernier ris eſt eſtimé le meilleur, & j'ay experimenté que c'eſt le plus ſain de tous. On le bat encore une fois, pour en ôter une pellicule qui ſe réduiroit en ſon, aprés quoi il devient blanc.

Autres ſortes de grains.

Le païs outre le ris fournit pluſieurs autres ſortes de grains, mais qui n'en approchent pas en bonté, & c'eſt ce que les pauvres gens mangent quand le ris leur manque ; ce qui arrive ordinairement au bout de ſix mois.

Le *Coracan*.

Ils ont, par exemple, le *Coracan*, petite graine ſemblable à la graine

graine de moutarde : elle leur fournit de la farine, soit qu'ils la battent dans un mortier, ou bien qu'ils la fassent moudre, comme du bled. Et cette farine leur sert à faire des gâteaux qu'ils cuisent sur de la braise, ou à quelqu'autre usage : mais pour peu que l'on n'y soit pas accoûtumé il donne des trenchées. Pour le moudre, on prend deux pierres rondes, qu'on tourne avec la main, par le moyen d'un bâton. Il y a plusieurs especes de ce grain-là, dont l'une meurit en trois mois & l'autre en quatre, & le reste à proportion. Le *Coracan* rapporte beaucoup, lorsqu'il est semé en bonne terre, & il croît sur les montagnes de même que dans les plaines.

Il y a encore une autre sorte de grain, qu'ils nomment *Tanna*, dont ils se servent beaucoup vers le Nord de l'Isle, mais on n'en seme que trés rarément à *Tanna.*

Cande-Uda. Cette graine est aussi petite que l'autre, mais elle profite encore beaucoup davantage, un seul grain portant d'ordinaire, deux, trois, quatre & jusques à cinq tiges, selon la terre où on la seme; & sur chaque tige est un épic qui porte jusqu'à mille grains. Je ne crois pas qu'il y ait aucune sorte de graine qui rapporte davantage. Chaque païsan n'en seme pas plus de deux litrons à chaque saison. Ce *Tanna* sort deux pieds on deux pieds & demi hors de terre: & lorsqu'il est meur ils le recueillent de cette maniere. Les femmes vont arracher les épics & les apportent à la maison dans des paniers. On coupe de même façon les épics du *Coracan*, si ce n'est que comme ils sont fort durs, on est contraint de se servir de coûteaux. Ils font secher cette graine dans une poëlle, aprés quoi ils la battent dans un mortier pour l'égrainer. Il

peut être boüilli comme le ris, mais il s'enfle beaucoup davantage & est estimé fort sain, quoi qu'il laisse de la sécheresse dans la bouche. Il est plat & jaune, fort agréable à la veuë, & croit en quatre mois, quelquefois en trois. On en trouve diverses sortes, dont quelques-unes viennient bien dans des terres séches, comme les autres, & tel est le *Moung*, graine semblable à celle des Vesses, qui croît dans une cosse. Tel est aussi l'*Omb*, autre petite graine qu'on fait boüillir & qu'on mange comme le ris. Cette derniere graine produit quelquefois un effet assez étrange, c'est que si on vient à la manger lorsqu'elle est encore nouvelle, elle rend semblable à un homme yre & excite des maux de cœur & des vomissemens, ce qui n'arrive néanmoins que quand on la prend en certaine terre, car toutes sortes de terroirs ne luy donnent pas cette mau-

Moung.

l'Omb.

vaise qualité. Du reste, personne n'en veut lorsqu'elle est vieille. *Minere*, *Boumas* & *Tolla*, sont encore de petites graines. La seconde est appellée *Caravances*. Le *Tolla* leur donne de l'huile de laquelle ils ont accoûtumé de s'oindre le corps. Quelquefois même, ils le font secher, & le mangent avec du *Jaggory* ou avec de la Cassonade noire.

CHAPITRE IV.

De leurs Fruits, & de leurs Arbres.

Ils ont une grande diversité de fruits delicats.

IL y a dans cette Isle une grande quantité de fruits de plusieurs sortes : & il y en auroit beaucoup davantage, s'ils les estimoient, ou qu'ils les vouluſſent faire croître. Il ne se soucient point des fruits dont le goût est agréable & ne recherchent que

ceux qui les peuvent nourrir & appaiſer leur faim, lorſqu'ils commencent à manquer de grain, ou lorſqu'ils ſongent à ménager ce qui leur en reſte. Ils ne plantent donc que les arbres qui rapportent ces fruits raſſaſians ; & ceux dont le fruit eſt plus délicat, viennent d'eux-mêmes : parce que le fruit meur tombant, ſa ſemence reprend dans la terre & produit naturellement un autre arbre. Ils ont de toutes ſortes de fruits qui croiſſent aux Indes. Ils cueillent la plûpart des fruits delicats avant qu'ils ſoient meurs, & il les mettent bouillir. C'eſt de cette ſorte qu'ils font le *Carrée*, comme l'appellent les Portugais, c'eſt à dire, une eſpece de haut goût pour leur ris. Il faut remarquer que par tout où il ſe rencontre quelques fruits plus délicats qu'à l'ordinaire, les *Ponadecars* ou Officiers du païs attachent une feuille autour de l'arbre au

Les meilleurs fruits appartiennent au Roy.

nom du Roy, & font trois nœuds au bout de la feuille. Dés ce temps-là, qui que ce soit, non pas même le maître de l'arbre n'ose y toucher; autrement il s'exposeroit à un sévére châtiment, qui va quelquefois jusqu'à la mort. Lors que le fruit de cet arbre ainsi lié est meur, on le met dans un linge blanc, & on le porte au Gouverneur de la Province dans laquelle il croit. Que si ce fruit est parfait sans aucune tache, il le remet dans un autre linge blanc & l'envoye au Roy, & il ne revient jamais rien au propriétaire pour un si beau fruit. Il est même fort heureux si on ne l'oblige pas à l'aller porter au Monarque, quelque éloignée que soit la Cour. Voilà ce qui fait que le peuple ne plante des arbres fruitiers que ce qu'il en faut pour aider à le nourrir.

Leurs Noix. Entre les fruits dont ils font le plus de cas, est celuy qu'ils

nomment Noix de Bétel, qui ne croissent que dans les parties Méridionales & Occidentales de l'Isle. Ces sortes de Noix ne viennent point dans les champs, mais seulement dans les villages, où les Noyers sont comme un bois sans aucun enclos, pour distinguer les arbres de l'un d'avec les arbres de l'autre. Mais ils ont de certaines marques, ou aux arbres mêmes, ou auprés des arbres, ausquelles ils reconnoissent ce qui appartient à chacun. Ils ne plantent point ces arbres, mais lors que la noix est meure elle tombe sur l'herbe & y prend bien-tôt racine. Ces arbres sont hauts & droits, mais il y en a peu qui soient plus gros que le gras de la jambe. Les noix croissent au haut de l'arbre par pelotons: & étant meures, elles sont d'une couleur rougeâtre & fort agréables à la veuë. D'abord qu'elles sont cueillies on les met par monceaux, jusqu'a ce que la coquille

Les Arbres.

soit un peu pourrie, aprés quoi ils les font secher au soleil, & puis ils en raclent la coquille avec une espece de coûteau de bois, les accommodant toutes de cette maniere l'une aprés l'autre. Ces arbres portent quelquefois cinq cens noix, quelquefois mille, & quelquefois jusqu'à quinze cents, mais il y en a d'autres aussi qui n'en portent que trois ou quatre cents. D'ordinaire ils n'ont du fruit qu'une fois l'an; mais aussi le peuple peut avoir des noix vertes pour toute l'année. La feuille de ce Noyer ressemble en quelque façon à celle de l'arbre qui porte le Coco. Elle est longue de cinq ou six pieds, & à chaque côté sont d'autres petites feuilles qui produisent quelque chose de semblable aux barbes d'une plume. Les Chingulays appellent les grandes feuilles branches, & pour les petites ils les nomment fueilles. Elles tombent

Feuilles de Noyer.

tous les ans, aussi bien qu'une espece de pellicule à quoi elles tiennent & laquelle est étenduë sur le corps de l'arbre comme une écorce. Ils battent de tous côtez le bouton qui porte ensuite la noix, & à mesure qu'il grossit, la pellicule dont je parle, s'ouvre, & tombe enfin tout à fait avec la grande feuille. Cette pellicule est forte & ressemble à du cuir, & les païsans s'en servent beaucoup. Ils en font des vaisseaux dans lesquels ils mangent & où ils enveloppent leurs provisions quand ils voyagent: car ils peuvent mettre dans ces fueilles toutes sortes de choses liquides, comme de l'huile & de l'eau, les pliant par le milieu, & en roulant les deux côtez de telle sorte, qu'elles font une maniere de bource. Pour ce qui est de leur grandeur, elle dépend presque de la grosseur de l'arbre, mais d'ordinaire elles ont deux pieds de long sur un pied & demy de large. Il n'y a point

Sa pellicule.

A quoi elles sert.

d'Hostelleries en ce païs là pour les voyageurs, c'est pourquoi ils ont coûtume d'envelopper dans ces feuilles leurs provisions toutes apprestées. L'Arbre est fort moëlleux dans le cœur, quelquefois il s'éclattera d'un bout à l'autre. Le bois en est pourtant dur & fort : ils s'en servent à latter leurs maisons, & ils en font des palissades pour leurs champs. Ces hayes ou ces palissades sont doubles, étant traversés par plusieurs barres du même bois. Il n'y a pas beaucoup d'argent dans le païs, mais on s'y fournit de tout ce qui est necessaire par le moyen de ces noix-là. C'est une fort bonne denrée, qu'ils peuvent porter aux Côtes de *Coromandel*. Le prix ordinaire de ces noix, lorsqu'on en faisoit encore trafic, au temps que j'arrivay dans cette Isle, étoit un écu pour vingt milliers: mais à present on en fait si peu d'état,

Le Bois

qu'on les laisse tomber & pourrir à terre sous les arbres, ou quelquefois aussi elles rejettent. Il se trouve une espece de ces noix qu'on ne peut manger vertes sans s'exposer à des étourdissemens & à un flux de ventre.

Entre les divers fruits dont le païs abonde il y a le *Jacks*, que les habitans de l'Isle appellent *Polos*, lorsqu'il ne fait que pousser, *Cose* quand il est tout vert, & *VVaracha*, ou *Vellas* quand il est meur: mais il y a cette difference que les *Varachas* sont durs, & les *Vellas* sont comme de la boüillie. A les voir on ne les distingueroit pas, bien qu'ils viennent de deux arbres differens. Ce fruit est d'un grand secours au peuple, dont il fait une partie de la nourriture. Il croît sur un fort grand arbre, il est aussi gros qu'un pain de dix-huit livres, il a la couleur verdâtre & est tout hérissé de pointes. Sa graine que ceux du *Jacks.*

païs appellent des œufs, est toute éparse dans ce fruit, comme les pepins d'une citroüille. Pour le cueillir, on n'attend pas qu'il soit meur; on souhaite seulement que la graine le soit assez, ce que l'on sent par un petit trou qu'ils font au fruit. Aprés cela ils le coupent par morceaux qu'ils font boüillir & qu'ils mangent pour épargner leurs ris, aussi bien que pour se remplir. On mange ce fruit comme nous mangeons de navets ou des choux; aussi a-t'il à peu prés le goût des derniers. Il ne faut qu'un de ces derniers pour rassasier six ou sept personnes. Lors qu'ils sont meurs ils sont doux, & alors on les peut manger cruds. Les pepins de ce fruit ressemblent à des Chataignes, soit en couleur, soit en goust, & sont presque aussi bons. Les pauvres les font boüillir, ou cuire dans les cendres & en

ont toûjours un morceau au coin de leur feu ; & lors qu'ils vont voyager ils en portent dans un sac pour leur provision. Un de ces fruits aura quelquefois trois chopines ou deux pintes de ces graines. Il en sort lors qu'on les coupe une substance blanche & épaisse comme du Goudron, qui s'attache comme de la glu. Ils l'appellent *Cola*, ou sang de *Cos*. Quelques-uns mêlent cette substance avec de la fleur de ris, & en font comme un plat d'œufs.

Il y a encore une autre sorte de fruit qu'ils appellent *Jombo*, & que je n'ay jamais veu en aucun autre endroit des Indes. Il a le goût d'une pomme, & est plein de jus, fort agreable au palais, & aussi tres-sain : c'est un des plus beaux fruits que l'on voye, car il est d'un blanc mêlé de rouge, comme s'il avoit été peint. *Iombo.*

Ils y a plusieurs autres sortes Autres

Fruits qui croissent dans les bois.

de fruits sauvages qui viennent dans les bois, comme des *Muvros* qui sont ronds, de la grosseur d'une cerise & qui sont doux & agréables; des *Dongs* qui ressemblent à une cerise noire: des *Ambellos* qui sont comme des groseilles. Il y a enfin des *Carollas*, des *Cabellas*, des *Cabela*, des *Pookes* & des *Pollas*, qui sont tous comme de petites prunes & ont fort bon goût. Outre cela, on y voit des *Paragiddes*, qui ressemblent à nos poires; & plusieurs autres fruits de cette nature.

Fruits communs avec les autres parties des Indes.

Ils ont aussi dans cette Isle quelques-uns des fruits qu'on a ailleurs aux Indes, comme *des Noix de Coco*, des Plantains, des *Bananas* de plusieurs sortes, que l'on distingue par le goût, aussi bien que par leurs differens noms. Ils ont aussi de tres-bonnes Oranges douces & aigres, de petits Limons, point de gros. Ils ont des *Pautarings* qui ont

tout à fait le goût du Citron & qui sont plus gros que les deux poings. On y trouve de veritable Citrons, & de petites Oranges douces. Il y a plusieurs autres sortes de Limons & d'Oranges, des *Mangos* de plusieurs especes, dont les uns sont fort doux & bons à manger. Le Roy aime passionnement ces fruits, & il s'en fait apporter de tous les endroits de l'Isle. Les Pins y croissent aussi, les canes de sucre, les Melons d'eau, les pommes de Grenade, le raisin noir & blanc, les Mirabolans, les *Codjeux* & plusieurs autres.

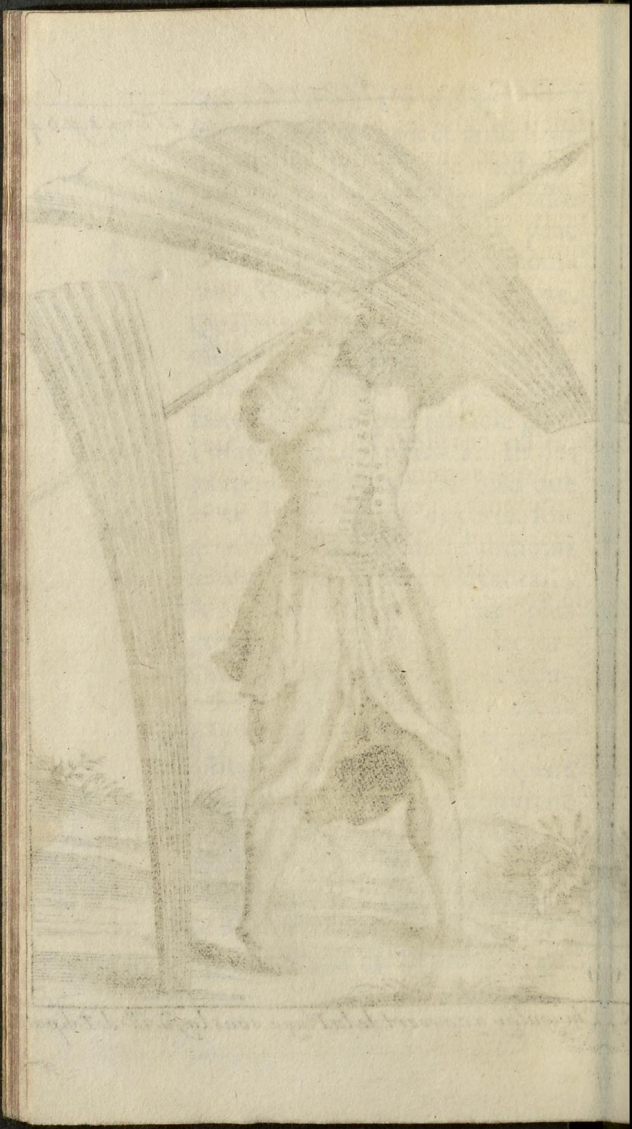
On y voit trois autres arbres qu'il ne faut pas passer sous silence. A la verité, ils n'ont point de fruits propres à manger, néanmoins les feüilles de l'un, le jus de l'autre, & l'écorce du troisiéme sont fort recommandables pour leur utilité.

Le premier se nomme le *Tal-* Le *Tal-*

lipot. L'Admirable usage de sa feüille.

lipot. Il est fort droit & aussi haut & gros qu'un mât de vaisseau. Ses feüilles sont d'une telle grandeur, qu'une seule peut couvrir quinze ou vingt hommes, & les défendre de la pluye. Quand on a seché ces feüilles elles sont fortes, mais maniables. On diroit qu'elles sont faites presque par miracle pour l'usage de ce païs-là. Ils les portent avec eux : car bien que cette feüille étant ouverte soit grande, elle se peut néanmoins resserrer, comme un évantail, & alors elle n'est pas plus grosse que le bras, & est extraordinairement legere. Ils la coupent par morceaux & la portent à la main. Elle est ronde naturellement, mais ils la coupent en triangle. Ils s'en couvrent en voyageant, & mettent le bout pointu par devant, ce qui leur sert pour s'ouvrir le passage à travers des buissons. Cela les garentit de la pluye & du

Chingulay à couvert de la Pluye sous la fueille de Tolipat



soleil. Tous les Soldats en portent avec eux, non seulement pour ses usages, mais encore pour en faire des Tentes, ce qui est d'un grand secours à ce peuple qui marche nud, & qui se trouve dans un païs sujet à la pluye. J'ay apporté en Angleterre une de ces feüilles & en voicy la figure. Toutes ces feüilles croissent au sommet de l'arbre, comme celle du Coco. Il ne porte point de fruit que l'année qu'il meurt, & alors il est au haut de l'arbre qui pousse de grandes branches, toutes chargées de fleurs jaunes tres-belles & tres-agreables, mais dont l'odeur est trop forte. Cette fleur se tourne aprés en un fruit rond & dur de la grosseur de nos plus belles cerises, mais qui n'est bon que pour semer. Le *Tallipot* ne porte donc qu'une seule fois, mais en recompense il est si chargé de fruit & de graine, qu'un seul arbre en a

assez pour toute une Province. D'autre part, l'odeur de ce fruit est insupportable, & on ne manque jamais d'abattre ces sortes d'arbres qui sont auprés des maisons, d'abord qu'ils ont des boutons: car on prefere la commodité à l'usage qu'on pourroit tirer de cette semence. Si on coupe l'arbre avant qu'il porte du fruit, on y trouvera une moëlle bonne à manger. On bat cette moëlle dans un mortier, & aprés l'avoir reduite en fleur, on en fait des gâteaux qui ont le goût du pain blanc & qui nourrissent les habitans, un peu avant la moisson.

Sa moëlle bonne à manger.

Le Ketule rend un jus délicieux.

Le second arbre dont nous avons à parler est le *Ketule*. Il est droit, mais il n'est ni aussi haut, ni aussi gros que l'arbre qui porte la noix de Coco. Il n'a en dedans qu'une moëlle blanche comme le *Tallipot*. Il porte une espece de liqueur qu'ils appellent *Tellegie*, qui est

extrêmement douce, tres-agreable & tres-saine, mais sans aucune force. Ils la ramassent deux fois par jour, & des meilleurs arbres trois fois. Les arbres communs en rendent douze pintes par jour; quelques-uns plus, & d'autres moins. Ils font boüillir cette liqueur, jusqu'à ce qu'elle soit réduite à une certaine consistance, & alors c'est une espece de Cassonade noire, qu'ils appellent *Jaggory* : mais s'ils veulent y prendre un peu plus de peine, ils peuvent la rendre aussi blanche que nôtre sucre ordinaire, auquel il ne cede ni en utilité ni en bonté. Voicy comment ils tirent cette liqueur. Lors que l'arbre est venu à maturité, il pousse vers sa pointe un bouton qui avec le temps se change en un fruit rond, & c'est là sa semence qui n'est bonne que pour semer. On coupe & on apprête ce bouton en y mettant quantité de choses, comme du

sel, du poivre, du Citron, de l'Ail, des feuilles & autres choses semblables : ces ingrediens le conservent verd & l'empêchent de meurir. Ils en coupent tous les jours un petit morceau vers le bout & la liqueur en tombe. Cet arbre porte une feüille semblable à celle de l'arbre de Coco, qui tient à une écorce, comme les feüilles des Noyers de Betel: mais cette écorce est dure comme du bois, & elle est pleine de filets aussi forts que du fil d'Archal, & ils s'en servent pour faire de la corde. Les feüilles de cet arbre tombent pendant tout le temps qu'il croît, mais lors qu'il est arrivé à sa grosseur, elles demeurent plusieurs années sur l'arbre sans tomber, & lors qu'elles tombent il n'en revient point d'autres. A mesure que ce bourgeon qui croît au haut de l'arbre se meurit & se fanne, il en croît d'autre plus bas tous les ans, jusqu'à

Son écorce propre à faire des Cordes.

ce qu'ils gagnent la tête des branches, & alors l'arbre ne porte plus, mais il meurt, aprés avoir subsisté huit ou dix ans en cet état là. Le bois de cet arbre n'a pas plus de trois pouces d'épaisseur. Il est extrêmement dur & difficile à couper, mais fort sujet à se fendre de soy-même, depuis le haut jusques au bas; c'est un bois fort lourd. Ils en font des pilons pour battre leur ris: la couleur en est noire, & ce bois ne paroît pas être naturel & semble composé de plusieurs pieces de rapport. Les Boutons de cet arbre aussi bien que ceux des Noyers de Betel, & de Coco sont bons à manger & ressemblent à nos noix & à nos amandes.

Propriété & usage de ce bois.

Le troisiéme arbre est celuy qui porte la Canelle & qu'ils appellent *Gorunda Gouhah*. Il croît dans les bois, comme les autres arbres, & ils n'en font pas plus de cas. On en trouve da-

L'arbre qui porte la Canelle.

vantage à l'Ovveſt de la grande *Mavela-Gongue*, qu'en aucun autre lieu, & il eſt auſſi commun qui les noiſettiers d'Angleterre. Il y en a beaucoup en de certains païs, en d'autres fort peu, & en d'autres point du tout. Cet arbre n'eſt pas fort haut, mais il eſt d'une grandeur raiſonnable. La Canelle que nous avons eſt l'écorce de cet arbre; elle paroît blanche étant ſur l'arbre; on l'enleve & puis on la fait ſécher au ſoleil; ils ne la prennent que ſur les petits arbres, bien que l'écorce des plus grands ait une odeur auſſi douce, & que le goût en ſoit auſſi fort que des autres. Le bois de cet arbre ne ſent point. Il eſt blanc & n'eſt pas plus dur que le ſapin; ils s'en ſervent à toutes ſortes d'uſages & ne l'épargnent pas plus que tout autre bois. Sa feüille reſſemble fort à celle du Laurier, tant pour la couleur que pour l'épaiſſeur:

Son écorce.

Son bois.

toute la difference qu'il y a, c'est qu'au lieu que le Laurier n'a qu'une côte droite, sur laquelle le verd s'étend des deux côtez, la feüille de Canelle en a trois, par le moyen desquelles elle s'élargit. Quand les feüilles commencent à pousser, elles sont rouges comme de l'écarlate. Si vous les frottez entre vos mains, vous trouverez qu'elles ont plus l'odeur du Cloud de Giroffle que de Canelle. L'arbre porte un fruit qui est ordinairement meur au mois de Septembre, & qui ressemble au gland, mais il est plus petit. Ce fruit n'a pas tant d'odeur ni de goût que l'écorce. Etant boüilli dans l'eau, il jette un huyle qui nage sur l'eau, & quand cette huyle s'est congelée, elle est aussi dure & aussi blanche que du suif, & a une odeur fort agreable; outre qu'on l'applique au Corps dans l'occasion, on la brûle aussi dans les lam-

Son fruit.

pes, mais on n'en fait point des chandelles, si ce n'est pour le Roy.

Il y a dans cette Isle plusieurs sortes d'arbres, tant dans les bois que dans les jardins, qui portent des bayes ou de petits fruits qui ne sont pas bons à manger, & dont on ne se sert que dans les Lampes.

Il y a aussi d'autres arbres qui méritent d'être remarquez, soit pour leur figure étrange, ou pour leur usage, & j'en marqueray quelques-uns.

Le fruit de *l'Orula* est un purgatif, & sert à la teinture.

L'*Orula* est aussi gros qu'un pommier qui porte un petit fruit assez semblable à une Olive, hormis qu'il est plus pointu des deux bouts. La peau en est d'un verd rougeâtre, & couvre un noyau fort dur, dont ils se servent pour se purger & pour teindre en noir; voicy comment. L'ayant pilé ils le mettent infuser dans de l'eau, pendant un jour ou deux, & il la rend

semblable

semblable à la biere. Ils trempent ensuite leur drap, ou ce qu'ils ont dessein de teindre dans cette eau, & puis le font sécher au Soleil. Dés qu'il est sec, ils le plongent dans une bourbe noire & l'y laissent une heure aprés cela, ils le lavent dans de l'eau : alors il est d'un noir un peu enfoncé, & pour achever ils le remettent encore une fois dans la teinture, où il devient absolument noir.

Cette eau a encore une autre usage, elle emporte en une nuit de temps la plus forte roüillure du fer, & prend cependant une telle noirceur, qu'on pourroit s'en servir au lieu d'encre. Ces arbres ne croissent qu'en quelques endroits de l'Isle, & ne sont pas à beaucoup prés si fertiles que l'arbre qui porte la Canelle. Les Droguistes de ces païs-là en vendent les fruits.

Cette eau ôte la roüillure du fer & peut servir d'encre.

Le *Dounekaia.* On y voit encore le *Dounekaia Gauhah*, arbrisseau qui porte des feüilles larges de deux doitgs & longues de sept ou huit pieds, qui ont des épines des deux côtez, & un rang d'épines au milieu. Ils fendent ces feüilles pour en faire des nattes. Cet arbrisseau porte un Bourgeon fort long, & qui a la forme d'un pain de Sucre. Ce Bourgeon est couvert de feüilles qui l'enveloppent, comme les feüilles font un chou. Elles ont une excellente odeur & sont jaunes comme de l'or. Ce bouton s'épanoüit en plusieurs bouquets de fleurs, & s'étend en s'ouvrant comme un bouquet de plumes: toutes les fleurs en sont blanches, mais fort petites. On se sert des racines de cet arbrisseau pour faire des cordes, en les fendant en corroyes, & en les entortillant ensemble.

Le *Capita.* Le *Capita Gauhah*, autre arbrisseau qui n'est pas plus gros

que le bras d'un homme, a un bois, une écorce, & des feüilles qui ont une odeur de medecine: aussi s'en sert-on quelquefois comme d'un remede. La feüille en est d'un beau verd, ronde, mal unie & de la grandeur de la paume de la main. Il n'y a point de bêtes qui en veüillent manger, non pas même les Chévres qui broutent quelquefois du pur poison. On rencontre une grande quantité de ces arbres, & ils croissent par tout, excepté en *Ouvah*. On croît que c'est l'odeur de cet arbre qui fait mourir le bétail *d'Ouvah*, quand on le mene en d'autres Provinces: Aussi quand ils sont incommodez des puces, ils nettoyent leurs maisons avec des balais faits de cet arbre. Il est admirable pour faire du feu, & brûle bien quoy qu'il soit verd. Les Orphévres ne se servent point d'autre char-

bon, que de celuy qui est fait du bois de cet arbre.

Le *Rattan.* Les *Rattans* croissent par tout en abondance dans cette Isle. Ils s'étendent sur la terre, ou le long des arbres, à la hauteur d'environ vingt brassées. Ils sont couverts d'une écorce qui les défend des injures de l'air, tandis qu'ils sont tendres, & ils sont si hérissez d'épines & de pointes, qu'on n'oseroit les toucher. A mesure que l'arbre croît, cette écorce meurit aussi, & tombe ensuite.

Son fruit. Cet arbrisseau porte un fruit fait comme une grappe de raisin & qui est de la même grosseur. La peau est semblable à celle d'une groseille, & est belle, molle, jaunâtre & écaillée comme le corps d'un poisson. Le fruit est de couleur blanchâtre, & a un noyau autour duquel il y a dequoy manger. Les habitans font de ce fruit un

boüillon aigret pour étancher leur soif.

Les Cannes croissent comme les *Ratans* & portent un même fruit. La seule difference qu'il y a, est que les Cannes sont un peu plus grandes. Les Cannes.

L'Arbre qui porte la feüille de Bétel qu'on aime & qu'on mange tant en ce païs-là, croît comme le liere, serpentant autour des arbres ou des bâtons que l'on fiche en terre, pour les faire monter, & à mesure que le Betel croît, ces bâtons croissent aussi. Cette feüille est d'une forme longue, le bout pointu & plus large vers la queuë, d'un verd naissant & unie comme une feüille de Poivrier, dont elle ne différe qu'en couleur, celle-cy étant d'un verd enfoncé. Elle porte une graine semblable au poivre long; mais qui n'est pas propre à semer, car elle tombe & se pourrit sur la terre. Quand ils L'Arbre de Betel.

ont envie d'en faire croître, ils en plantent les rejettons qui prennent racine & croissent.

Le *Bogahah*, ou Arbre Dieu.

Je ne parleray plus que d'un arbre qui est aussi fameux & aussi estimé qu'aucun autre, & même davantage, bien qu'il ne porte point de fruit. L'état qu'ils en font vient de ce qu'ils le croyent sacré. Ils le nomment *Boga-hah*, & nous l'appellons l'Arbre Dieu. Il est fort grand & s'étend extrêmement : ses feüilles tremblent toûjours comme celles du Peuplier. Les habitans de l'Isle ont une grande veneration pour ces arbres & les adorent, fondez sur une tradition, que le *Buddou* avoit accoûtumé de s'asseoir sous cet arbre, lors qu'il vivoit icy bas. Il y a grande quantité de ces arbres, car ils en plantent par tout, & ils en ont plus de soin que d'aucun autre : ils pavent tout autour, & font comme un Quai qu'ils baleyent souvent

pour le tenir net. Ils allument des Lampes & mettent leurs images sous cet arbre ; & sous quelques-uns on voit une table de pierre, où ils posent leurs Sacrifices. Ils en plantent dans les Villes & sur les grands chemins, où ils trouvent des endroits commodes, & les voyageurs s'y peuvent reposer à l'ombre. Ils en plantent quelquefois en memoire des gens décedez, dans les lieux même où leurs corps ont été brûlez. Ils tiennent qu'il y a du mérite à les planter ; & ils disent que celuy qui le fait, meurt peu de temps aprés, & va droit au Ciel. Mais il n'y a que les vieilles gens, qui selon le cours de la nature sont sur le bord de leur fosse, qui en plantent, les jeunes souhaitant toûjours de vivre encore en ce monde, avant que d'aller en l'autre.

CHAPITRE V.

Des Racines, des Plantes, & des Fleurs.

Racines bonnes à manger.

IL y a des Plantes, des racines, des herbes & des fleurs qui sont pour la Medecine. Il y en a d'autres qui servent à la nourriture. Je commenceray par les racines, qui étant en abondance comme les *Iaks* dont nous avons parlé, sont d'un grand secours à la nourriture de ce peuple. Les Chingulais les appellant generalement *Alloes*, les Anglois & les Portugais *Inyames*. Il y en a de differentes sortes, dont les unes sont cultivées & les autres croissent d'elles-mêmes. Celles-cy qui viennent ordinairement dans les bois sont aussi bonnes que les autres, mais on les trouve plus rarement; & comme elles sont plus avant dans la

terre, on a plus de peine à les en tirer. Il est inutile de les nommer toutes, il suffira d'en parler en general. Elles servent tant à manger qu'à faire des sauces, & à rendre leur ris plus delicat. Ils font plusieurs repas de cela seul, afin que leurs ris dure plus long-temps, lors qu'ils craignent qu'il leur manque. Ceux qui veulent prendre la peine de les planter, en ont presque toûjours assez, & on les donne à bon marché à ceux qui les achetent.

Il y a deux sortes de racines. Les unes qu'il faut planter auprés des arbres, ou des échalas, le long desquels elles montent, & d'autres qui n'ont besoin ni de l'un ni de l'autre. Quelques-unes des premiéres montent jusqu'au sommet des arbres & s'étendent extrêmement, formant plusieurs branches, & portant de gros floquets de Bourgeons, mais elles ne servent à rien. Les feüilles meurent tous les ans;

mais les racines ne laissent pas de croître, & quelques-unes deviennent prodigieusement grosses en un an ou deux, jusqu'à être de la grosseur du corps d'un homme : elles sont rondes, raboteuses & mal-faites, de diverses figures, comme un morceau de bois fendu, & d'un fort bon goût.

Il y a aussi plusieurs sortes de celles qui ne montent point le long des arbres, & elles ont une tige haute, & une feüille fort large. Celles-cy sont en quelque façon rondes & croissent comme les doigts d'un homme, & on les appelle *Angul Alloes*, c'est à dire, racines des doigts. Il y en a de blanches & de rouges. Celles qui croissent dans les bois sont plus avant dans la terre, & montent aussi le long des arbres. Quelques-unes portent des boutons comme du Houblon, & sont aussi grosses que le bras d'un homme.

Ils ont aussi d'excellentes herbes pour boüillir & manger avec du beurre. Il y en a qui sont six mois en terre, avant que d'être meures & dont la tige est plus haute qu'aucun homme. Lors que ces herbes sont boüillies leur goût n'est gueres moins bon que celuy des asperges : & de celles-cy les unes ont les feüilles & la tige aussi rouges que du sang ; il y en a qui sont vertes, & d'autres enfin portent la feüille verte & la tige blanche. Herbes à boüillir.

Ils ont plusieurs autres sortes de fruits qu'ils apprêtent & mangent avec leur ris, qui sont excellens & que je ne sçaurois comparer à aucun des fruits que nous avons ; tels que sont les *Carovvelas*, *VVattaculs*, *Morongos*, *Cacorehouns*, & quelques autres. Fruits pour des sauces.

Entre nos plantes & nos herbes ils ont celles-cy ; des choux, des carottes, des raves, du fe- Ils ont des herbes & des

plantes comme en Europe.

noüil, du baume, du ſpermint & de la moutarde. Ces herbes, excepté les deux dernieres croiſſent pas naturellement dans cette Iſle, mais y ſont tranſplantées, ce qui me fait croire que toutes les plantes que nous avons en Europe viendroient bien dans ce païs-là. Ils ont auſſi de la fougere, du bled de Turquie, de pluſieurs ſortes de féves auſſi bonne que les nôtres. Ils ont de bons concombres, des courges & de pluſieurs ſortes de citroüilles. Les Hollandois qui habitent dans l'Iſle ont dans leurs Jardins du Romarin, des laituës, de la ſauge, & pluſieurs autres herbes pour des ſalades que nous avons en ce païs-cy.

Herbes Medecinales.

Il n'ont pas moins d'herbes propres à la Medecine que nous. Les bois ſont leurs boutiques d'Apotiquaires, & c'eſt-là qu'ils compoſent leurs Medecines & leurs emplâtres avec les herbes, les feüilles & l'écor-

ce de bois ; & ils font quelquefois de trés-belles cures avec cela. Je ne m'arrêteray point à décrire ici la vertu de leurs plantes, dont ils ont des centaines ; mais il est juste que j'en touche quelque chose, & que je donne un exemple ou deux de leur industrie en cela. Un Chingulais de mes voisins entreprenoit de guerir une jambe rompuë, ou un bras cassé, en appliquant sur la partie quelques herbes qui croissent dans les bois, & si promptement que l'os rompu se rejoignoit en une heure & demie ou deux heures : & un homme que j'ay connu m'a asseuré, qu'il avoit esté gueri de cette maniere. Ils gueriſſent un abcez dans la gorge avec l'écorce d'un arbre appellé *Amaranga*, ce que j'ay moy-même experimenté. Il faut mâcher cette écorce pendant un jour ou deux, & aprés qu'elle est preparée, en avaler la salive ; je fus gueri de cette maniere-là en

un jour & une nuit, bien que je fusse trés-mal & que je ne pusse rien avaler.

Leurs fleurs.

Ils ont quantité de fleurs, mais sauvages ; car ils n'en plantent point. Il y a des roses rouges & blanches, & qui ont l'odeur des nôtres. On y voit plusieurs sortes de fleurs odoriferantes que les jeunes gens, tant hommes que femmes cueillent & mettent dans leurs cheveux pour les parfumer. Ils lient leurs cheveux tout ensemble par derriere, & y enferment ces fleurs.

Fleur qui sert d'Horloge.

Ils ont une fleur qui mérite bien d'être remarqué pour sa rareté & pour l'usage qu'ils en font. Ils l'appellent *Sindrie-Mal*. Il y en a de rouges & de blanches. Elle s'ouvre sur les quatre heures aprés midy & demeure épanouië & ouverte toute la nuit, & le matin elle se referme & demeure fermée jusqu'à quatre heures qu'elle se rouvre. Quelques-uns d'eux la transpor-

tent des bois dans leurs Jardins, pour leur servir d'horloge lors qu'il fait obscur & qu'ils ne sçauroient voir le soleil.

On trouve en ce païs-là une autre fleur blanche d'une très-bonne odeur qui ressemble au Jasmin, laquelle ils appellent *Picha-Mauls* : on en apporte tous les matins un bouquet au Roy enveloppé dans un linge blanc & qui pend à un bâton porté par des gens qui sont gagez pour cela. Tous ceux qui montrent ces fleurs sçachant que c'est pour le Roy sont obligez de se détourner, afin de les laisser passer ; & il faut faire la même chose à l'égard de tout ce qu'ils voyent porter au Roy & qui est enveloppé dans du linge blanc. Ces Officiers tiennent des terres du Roy pour ce service ; leur charge les oblige aussi de planter ces fleurs, ce qu'ils font ordinairement auprés des rivieres, où elles viennent mieux. Ils

pouvoir de les planter en quelque lieu que ce soit, sans examiner à qui il appartient, & aprés cela ils environnent la place d'une haye ou d'un fossé, afin qu'elle ne serve qu'à la production de leurs fleurs & cette terre où ils les mettent est gardée plusieurs années, jusques à ce que les fleurs n'y puissent plus croître, & alors celuy qui est le maître de cette terre la reprend.

Il y a une fleur, qu'ils appellent *Hop-Mauls*, qui croît sur de grands arbres, lesquels ne portent rien autre chose, mais qui ont une odeur excellente. C'est principalement de cette fleur que les jeunes gens se servent, & c'est celle qu'ils estiment le plus.

CHAPITRE VI.

De leurs Animaux soit Domestiques, soit Sauvages, & de leurs Insectes.

APrés avoir parlé des Arbres & des Plantes de cette Isle, nous dirons quelque choses des créatures vivantes qui y sont, de leurs animaux, de leurs insectes, de leurs oiseaux, de leurs poissons, & de leurs serpens, tant de ceux qui sont utiles que de ceux qui nuisent.

Les divers animaux de ce pais.

Nous commencerons par leurs animaux, ils ont des vaches, des buffles, des cochons, des chévres, des daims, des lievres, des chiens, des *Iacols*, des singes, des tygres, des ours, des élephans & quelques autres bêtes fauves. Ils ont encore des lions, des chevaux & des ânes, mais ils n'on point de brebis. Il y a

dans leurs bois une trés grande quantité de bêtes fauves de plusieurs sortes & de differente grosseur, depuis la grosseur d'une vache ou d'un buffle, jusqu'à celle d'un liévre. Ils ont entre autres un animal qui n'est pas plus gros qu'un liévre qu'on appelle *Memima*, mais qui ressemble parfaitement à un daim. Il est gris & tacheté de blanc; & la chair en est excellénte. Il y a aussi des buffles sauvages & une sorte de bêtes qu'ils appellent *Gauvera*, qui ont une si grande ressemblance avec le taureau, que je crois veritablement que c'en est une espece. Il a le dos élevé & l'échine aiguë, les quatre pieds blancs, & la moitié de la jambe de même couleur. Je n'en ay jamais veu qu'un, qui étoit gardé parmi les animaux du Roy. Il y avoit aussi un tigre noir, qu'on avoit pris dans les bois, & un daim tout blanc. Le Roy estimoit fort ces deux

Daims qui ne sont pas plus gros qu'un lievre.

Autre espece d'animaux.

animaux, ne s'en étant jamais trouvé d'autres en ce païs-là, ni avant, ni depuis ce temps-là.

Comment on prit un daim sanvage.

Voicy de quelle maniere ce daim blanc fut pris. On remarqua qu'il venoit tous les soirs boire avec les autres à un étang. Ceux qui avoient l'ordre de l'attraper firent une haye tout à l'entour de l'étang avec des pieux, & ne laisserent qu'une grande ouverture. Ils se mirent aprés cela en embuscade, chacun ayant un fagot de pieux tout prêts. Les daims étant venus sur le soir pour boire, ils ne furent pas plûtôt entrez dans l'enceinte de l'étang, que les hommes qui étoient couchez travaillerent à boucher l'ouverture par laquelle les daims étoient entrez, ce qui se fit en un moment, car ils n'étoient gueres moins de mille, & ainsi ils prirent le troupeau entier de daims & celuy-là parmy les autres.

Le Roy a aussi un élephant Leurs

élephans. tacheté par tout le corps, qui a été pris depuis ; & bien que ce Prince ait plusieurs élephans & même de fort grands, & qu'il en puisse avoir autant qu'il luy plaît, il ne laisse pas d'estimer celuy-cy plus que tous les autres. Mais puis que nous parlons d'élephans, dont il y a une plus grande quantité en cette Isle que dans tout le reste des Indes, je m'arrêteray un peu plus long-temps sur cette matiere.

Comme on prend les élephans. Il faut premierement dire de quelle maniere on les prend, & parler ensuite de leur sagacité, & de leurs autres qualitez dont je me pourray souvenir. Cet animal quoi que gros & assez fin est pourtant pris facilement. Aprés que le Roy a commandé qu'on prenne des élephans, on cherche ceux qui sont propres ; & ce sont ceux qui ont des dents. Car il faut remarquer que bien qu'il y en ait beaucoup

dans les bois, il n'y en a que peu qui ayent des dents, & ce ſont ſeulement les Mâles. On leur meine des femelles, qu'ils n'ont pas plûtôt apperceües qu'ils les ſuivent par tout. Ces femelles ſont ſi accoûtumées à ce jeu-là, qu'elles font preciſément tout ce que ceux qui les gardent leur diſent ou leur font ſigne de faire; de ſorte qu'elles menent ces élephans à travers les champs & les villes, juſqu'aux portes du Palais du Roy, où ils les prennent quelquefois dans des filets & quelquefois en les pouſſant dans des manieres d'étangs. L'élephant qui n'eſt pas encore pris étant amené en preſence du Roy avec la femelle, le Roy commande qu'on le laiſſe aller, s'il ne luy plaît pas; & s'il luy eſt agreable, il ordonne qu'on le mette en quelque endroit auprés de la ville, où on le conduit avec les femelles, n'étant pas poſſible de le faire

demeurer sans elles; & on le garde, jusques à ce qu'il plaise à sa Majesté de le faire prendre, ce qui ne sera peut-être, que deux, trois ou quatre ans aprés, & pendant tout ce temps-là, il y a des personnes considerables ordonnées pour le garder avec des soldats: & s'il arrive qu'il sorte tant soit peu des limites qui luy ont été prescrites par le Roy, ils le font revenir d'abord, craignant d'encourir l'indignation de sa Majesté, qui n'est pas moins à apprehender que la mort même. Ces élephans peuvent faire là beaucoup de mal au païs, mangeant les grains ou les foulant aux pieds, abattant leurs Noyer de Coco & souvent leurs maisons, & tout cela sans qu'il soit permis de s'opposer, en les repoussant. On croit que le Roy commande ces choses, pour punir ceux qui ont le malheur de luy déplaire. Si on demande ce que deviennent enfin ces éle-

phans, je répons, qu'aprés avoir eu des gardes pendant trois ou quatre ans, & avoir ruiné le païs comme je viens de dire, le Roy envoye quelquefois ordre de les remener dans les bois & de les laisser aller: car il ne les fait pas prendre pour s'en servir, ni pour aucun avantage qu'il en tire, mais seulement pour son plaisir & son divertissement.

Sagacité des elephans.

L'élephant est non seulement le plus grand de tous les animaux, mais aussi le plus intelligent. Il fait tout ce qui luy est commandé par ceux qui le gardent, c'est à dire, tout ce qu'une bête qui n'a point de mains peut faire. Et s'il est vray ce que les Chingulays disent, il n'y a point de créature privée de raison qui aime si fort ses petits que l'élephant. Lorsqu'il y a plusieurs femelles ensemble, les petits de l'une vont tetter l'autre, aussi bien que leurs propres meres. Et

si un petit manque de quelque chose & se met à crier, elles courent toutes ensemble. S'il faut passer une riviere, quelques-unes étant fort larges & fort rapides, toutes les femelles passent les petits avec leurs trompes. Ils se plaisent extrêmement à se coucher dans l'eau & nagent très-bien. Jamais leurs dents ne tombent. On n'élevent point d'élephans privez avec ceux qui le sont, mais pour s'épargner la peine de leur porter à manger, ils lient les pieds de devant des femelles & les mettent dans les bois, où rencontrant les élephans sauvages, elles conçoivent & portent un an.

Le dommage qu'ils causent

Lors que l'élephant veut manger des branches d'arbres, & qu'elles sont trop hautes il les abbat ordinairement à coups de tête. Ceux qui sont sauvages courent beaucoup plus vîte qu'un homme, mais les privez n'ont pas cette adresse. On les craint extrême

craint extrêmement & ils tuent ſouvent du monde. Ils font auſſi beaucoup de dommage dans les champs, car ils viennent la nuit manger les grains & les noyers de Coco, de ſorte qu'on garde les grains toute la nuit dans les villes qui ſont auprés des bois; où il y a quantité d'élephans. On eſt auſſi obligé de faire garder les vergers & les Plantations, car lors que les élephans y ſont une fois entrez, ils mangent & foulent tout aux pieds, & y font enfin un trés-grand dégat, avant qu'on les en puiſſe faire ſortir. Quand il arrive que ni les illuminations des torches, ni les cris du monde ne les peuvent chaſſer, on leur tire des fléches, mais ce n'eſt pas ſans quelque danger, car quelquefois ces animaux courent ſur le monde & font du carnage. Auſſi ne les attaque-t'on pas qu'on ne ſoit à couvert de quelque arbre. Il y a auſſi dans ces bois des ours & des

tygres, mais qui ne sont pas assez furieux pour attaquer les gens: les voyageurs craignent plus les élephans que le reste des autres animaux.

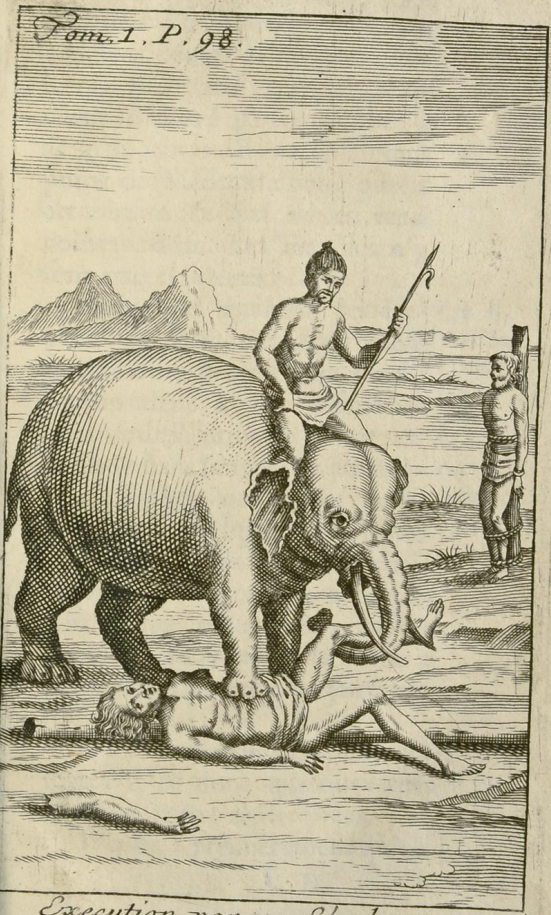
Les élephans executent les malfaiteurs.

Le Roy se sert d'élephans pour executer la justice. Ils percent le corps d'un homme & le déchirent en pieces, & le jettent de côté & d'autre. On couvre leurs dents pour cet effet, d'un fer bien aiguisé & qui a trois trenchans; car tous ceux qui sont apprivoisez ont les dents coupées par le bout, afin qu'elles croissent mieux.

Leurs maladies.

Il y a de temps, mais qui sont incertains, que les élephans mâles ont une infirmité qui les rend enragez, de sorte qu'il n'y a personne qui les puisse gouverner. Il arrive souvent alors qu'ils courent de côté & d'autre avec leurs gardes sur le dos, jusqu'à-ce qu'enfin ils les jettent par terre & les tuent: mais on en est ordinairement averti au-

Tom. 1. P. 98.



Execution par un Elephant

paravant par une sorte d'huyle qui leur coule de la jouë ; & lorsqu'elle paroît, ils les attachent d'abord par les jambes à de gros arbres. Ils ne se servent point de Medecine pour guerir cette infirmité qui ne les rend point malades. Les femelles n'y sont gueres sujettes.

Ceux qui gardent les éléphans du Roy s'en divertissent quelquefois de cette maniere. Ils commandent à cet animal de prendre de l'eau, ce qu'il fait, & la garde dans sa trompe, jusqu'à-ce qu'ils luy ordonnent de la jetter sur quelqu'un, à quoi il obéït aussi-tôt, versant quelquefois un seau entier, & la jettant d'une telle force, qu'un homme a souvent de la peine à le souffrir sans en être jetté par terre. Les divertissemens auxquels ils les appliquent.

Il y a des fourmis de plusieurs sortes, & dont quelques-unes meritent d'être remarquées. Diverses sortes de fourmis.

Il y en a premierement qu'on

appelle *Coumbias*, qui est une espece de fourmi rougeâtre, à peu prés, comme les nôtres ; il y en a d'autres qu'ils nomment *Tale-Coumbias*, aussi petites que les premiéres, mais noirâtres ; celle-ci vivent dans le creux des arbres pourris & sentent extrêmement mauvais.

Il y en a une troisiéme sorte qu'on appelle *Dimbios*, qui sont grandes & rouges; elles font leurs nids sur les branches des grands arbres, ramassant des feuilles ensemble, jusqu'a la grosseur de la tête d'un homme, & là elles mettent leurs œufs & les couvent. Il y a quelquefois plusieurs nids sur un même arbre, de sorte que les Indiens n'oseroient y monter pour cueillir le fruit, de peur d'en être piquez.

Coura-Atch est le nom d'une quatriéme sorte de fourmis grandes & noires qui vivent dans la terre, où elles font de grands trous, à peu prés, comme ceux des

Lapins, si ce n'est qu'ils sont plus petits. D'abord ils sont perpendiculaires & ensuite ils se divisent en plusieurs sentiers soûterrains. La campagne est tellement remplie de ces trous, que le bétail court risque à toute heure de se casser les jambes. Cette sorte de Fourmis ne sent point mauvais.

On en voit une cinquiéme, qu'ils appellent *Coddia*, d'un fort beau noir, & aussi grande qu'aucune des premiéres. Elles sont toûjours dans la terre, & ont accoûtumé de marcher par troupes, mais on ne sçait point ce qu'elles font, ni de quel costé elles vont. On les voit passer & repasser en grand haste, & il semble qu'elles ayent de grandes affaires, comme le monde qui marche dans les ruës: ces Fourmis mordent cruellement & de maniére qu'on paroit avoir été brûlé. Elles ont un naturel noble & généreux, car elles ne commencent jamais, &

l'on peut demeurer auprés d'elles sans crainte d'en être mordu, à moins qu'on ne leur marche sur le corps & qu'on ne les détourne de leur travail. Voici la raison que l'on donne pourquoi leur morsure est si douloureuse. Ils disent qu'autrefois ces Fourmis allérent à une sorte de serpent qui est extrêmement venimeux & grand, appellé *Noya*, pour lui demander une femme en Mariage, & qu'en consideration de cette hardiesse d'avoir souhaité d'être alliées à une créature si noble & si genereuse, on leur donna cette vertu de piquer avec tant de force. On ajoûte, que si le *Noya*, leur avoit donné une femme en mariage, elles auroient eu le privilege de sentir mauvais comme lui. Ce que je viens de dire est une Fable ordinaire des Chingulais qui ne laissent pas de faire un grand cas du sens qu'elle renferme, ainsi que de tous leurs autres contes.

Pourquoi ces Fourmis piquent si cruellement.

Il y a une sixiéme sorte de Fourmis qu'ils appellent *Vaeos*, qui sont en beaucoup plus grand nombre que toutes celles dont nous venons de parler. Toute la terre en fourmille ; elles sont de mediocre grandeur, entre les plus grandes & les plus petites : elles ont le corps blanc & la tête rouge ; elles devorent tout ce qu'elles peuvent attraper ; & outre toutes sortes de provisions, elles mangent le drap, le bois, la paille qui couvre les maisons, & enfin toutes sortes de choses, excepté le fer & la pierre, de sorte qu'on n'ose laisser rien à terre dans les maisons ; à cause de ces Fourmis. Elles montent le long des murailles, & se font avec de la terre, une maniére de voute, qu'elle continuent tout le long de leur chemin, à quelque hauteur qu'elles aillent. Et s'il arrive que cette Arcade rompe en quelque endroit, elles reviennent toutes quelque éloignées qu'elles

Fourmis appellées *Vaeos* qui font de grands dégats.

soyent, pour accommoder ce qui est rompu, aprés quoi, elles continuent leur chemin, en mangeant tout ce qu'elles trouvent. Cette vermine fait beaucoup de tort aux Chingulays, qui prennent grand soin d'empêcher qu'elle ne touche à ce qu'ils ont, si c'est quelque chose dont ils fassent le moindre cas. Ils s'apperçoivent facilement si elles frequentent en quelque endroit, par cette voute ou Arcade de bouë qu'elles bâtissent, car par tout où on en voit, c'est un signe qu'elles y sont.

Dans les endroits où il n'y a point de maison, & où elles ne peuvent rien manger de ce qui appartient aux gens, elles élevent de petites montagnes de terre hautes de quatre, cinq ou six pieds, qui sont si fortes qu'on auroit de la peine à les abattre avec des pieux. Les Chingulays les appellent *Humbosses*; le dedans de ces petites huttes est

plein de voutes ou Arcades, où elles demeurent & engendrent. Leurs nids sont à peu prés, comme les ruches à miel, & sont remplis d'œufs & de jeunes fourmis. Ces *Humbosses* sont bastis d'une terre fort fine & le peuple s'en sert pour faire leurs Dieux de terre, parce que c'est la plus fine & la plus pure terre que l'on puisse trouver. Beauté de leurs petites loges.

Comme cette sorte de Fourmi multiplie extrêmemẽt; aussi meurt elle par pelotons. Car quand elles ont une fois des aîles, elles s'élevent dans l'air vers l'Occident en si grand nombre, qu'on a de la peine à voir le Ciel; & s'élevant à une hauteur qui fait qu'on les perd de veuë, elles ne cessent point de voler qu'elles ne soient épuisées, jusqu'à ce qu'elles tombent mortes par terre d'autre costé, les oiseaux qui se retirant un peu tard, se mêlent parmi ces Fourmis, en font de bons repas; elles servent même de Comment elles meurent.

nourriture à la volaille, à laquelle on ne donne jamais autre chose, & qui en trouvant assez parmi les feuilles ou sur la terre, les aiment mieux que le ris, ou les autres grains qu'on pourroit leur donner. Outre les Fourmis dont nous avons parlé, il y en a encore de diverses autres sortes.

Diverses sortes d'Abeilles.

Nous passerons maintenant à un insecte un peu plus utile, que ceux dont nous avons parlé. Ce sont les Abeilles dont il y a de trois sortes. La premiere sorte est des *Meemasses* qui sont proprement nos mouches à miel, telles que nous les avons en Angleterre. Elles se nichent dans le creux des arbres ou dans des trous que les *Vaeos* ont fait dans la terre. On n'a pour les en chasser qu'à y souffler avec la bouche, & vous les voyez toutes sortir, aprés quoi on met la main dedans, & on en tire le miel & la cire qu'ils emportent dans des pots;

on ne craint point d'être piqué de cesmouches, aussi ne se garnit-on de rien pour s'en défendre.

La seconde sorte d'Abeilles est appellée *Bamburos*, qui sont plus grandes, & d'une couleur plus vive que nos mouches à miel. Leur miel est clair comme de l'eau, elles font leurs niches sur les plus hautes branches des arbres, & ne prennent aucun soin de les cacher. En certain temps de l'année, des villes entiéres, au nombre de quarante ou cinquante à la fois vont dans les bois chercher ce miel; dont elles reviennent chargées.

Abeilles qui font leur miel sur le haut des arbres.

Il y en a une troisiéme sorte qu'ils appellent *Connameya*, qui signifie Abeille aveugle. Celles-ci ne sont pas plus grosses que nos mouches & sont noires. Elles font leur miel dans le creux des Arbres, & comme elles en font en petite quantité, les Chingulays ne s'en soucient pas. Quelquefois les enfans font un trou, par où ils le prennent.

Ils mangent les Abeilles & le miel.

Lors qu'ils trouvent quelque essain d'Abeilles pendu à un arbre, ils allument des flambeaux ou torches, qu'ils mettent dessous pour les faire tomber, & ainsi il les prennent & les emportent chez eux, pour les faire bouillir & les manger ensuite ; ils disent que cette sorte de nouriture est excelente.

Sangsuës qui sont sous l'herbe & qui s'attachent aux jambes des voyageurs

Ils ont une sorte de sangsuë, de la nature des nôtres, excepté qu'elles sont d'une autre couleur & plus grosses. Elles tirent vers le noirâtre, & sont aussi grosses qu'une grosse plume d'Oye, & longue de deux ou trois pouces. Lors qu'elles sont jeunes, elles ne paroissent pas plus grosses qu'un crin de cheval, & il est même difficile de les voir. On n'en voit point en temps de secheresse : mais d'abord qu'il a commencé à pleuvoir, toute la campagne en est couverte. Ces Sangsuës s'attachent aux jambes de ceux qui voyagent : & comme ils

marchent pieds nuds, selon la coûtume du païs, ils en ont une quantité prodigieuse qui pendent à leurs jambes & qui leur succent le sang, jusques à ce qu'elles en ayent leur sou, aprés quoi elles tombent d'elles-mêmes. Elles s'attachent à eux en si grande abondance, qu'on ne les sçauroit faire tomber aussi vîte qu'elles montent. On voit le sang couler des jambes des hommes, à mesure qu'ils marchent; ce qui les incommode extrêmement, particuliérement ceux qui ont quelques ulceres aux jambes, car c'est-là où elles s'attachent. Il y a des gens, qui pour s'en défaire prennent un morceau de linge, dans lequel ils noüent un peu de Citron & de Sel, & mettent cela au bout d'un bâton, duquel ils se frottent les jambes afin de les faire tomber. Il y en a d'autres qui les raclent avec un Rozeau qu'ils coupent comme le trenchant

Remedes contre ces Sangsuës.

d'un couteau : mais cela est tres-incommode, & elles montent aux jambes en si grande abondance, & si promptement, qu'on perd le temps à les en vouloir ôter. C'est pourquoy ils les endurent, & pendant tout le chemin qu'ils ont à faire ils souffrent leurs morsures d'autãt plus patiemment, que cela leur est fort sain. Leur voyage étant fait, ils se frottent les jambes avec de la cendre, pour s'en délivrer tout d'un coup : mais cela n'empêche pas que leurs jambes ne saignent encore pendant fort long-temps. Ils en sont davantage incommodez lors qu'ils vont le soir à leurs necessitez, car comme elles sont petites & de la couleur de leur peau, ils ne les peuvent ni voir ni sentir, pour les ôter. Bien qu'il y ait une tres-grande quantité de ces Sangsuës dans quelques Provinces, il y en a d'autres où il n'y en a point du tout,

SINGE APPELLE WANDERON

& où on n'en a jamais veu : outre celles-là, on en voit aussi qui vivent dans l'eau, de même que les nôtres.

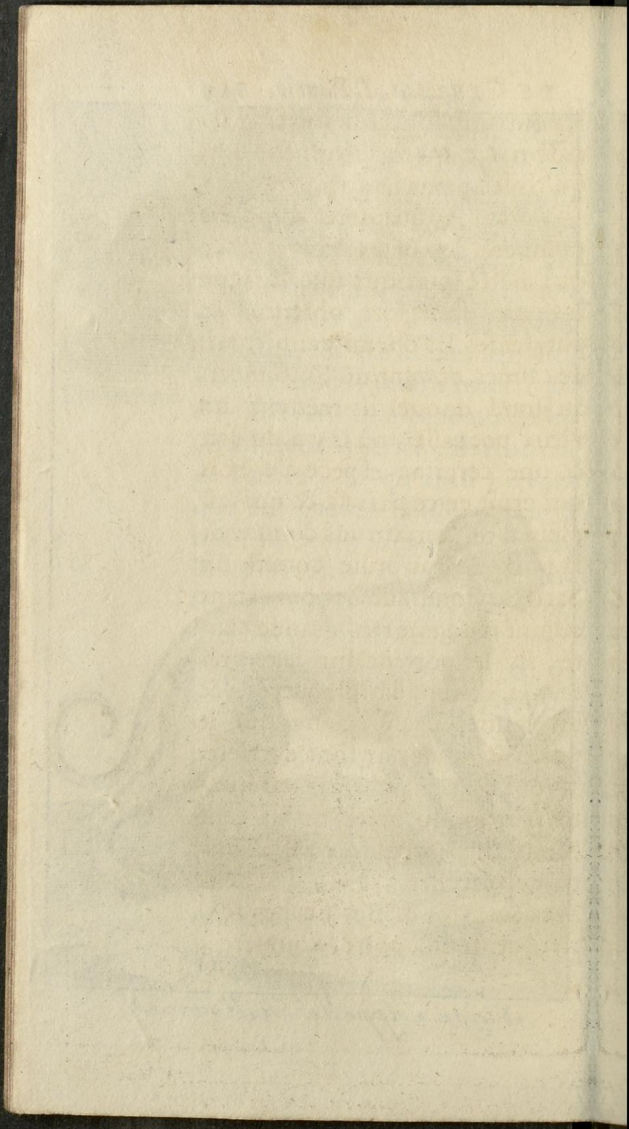
Il y a une grande abondance de Singes dans les bois, & de diverses sortes. Il s'en trouve d'aussi grands que nos Epagneuls, le poil gris, le visage noir, & avec de grandes barbes blanches d'une oreille à l'autre, de sorte qu'on les prendroit pour des vieillard. On en voit une autre sorte, de même grosseur, mais d'une couleur différente : car ils ont le corps & le visage blanc, & de longues barbes comme les autres : ceux-cy ne sont pas en si grande quantité que les precedens. Ils ne font pas beaucoup de mal ni les uns ni les autres, car ils demeurent toûjours dans les bois, où ils ne vivent que de feüilles & de Bourgeons d'arbres : mais quand on les prend, ils mangent de tout. On appelle cette sorte de

Plusieurs sortes de Singes.

Singes en langue du païs, *Wanderous*. Il y en a encore une grande quantité d'une autre sorte & qui ne vont que par troupes, ravageant le grain qui croît dans les bois, de maniere qu'on est obligé d'avoir toutes les nuits des personnes sur pied pour les épouvanter : mais il arrive souvent que pendant qu'on les effraye d'un côté, ils rentrent de l'autre, & qu'ainsi, avant que les gardes puissent aller à eux, ils rempliſſent leur ventre & leurs mains, & emportent autant de grains qu'ils peuvent. Ces Singes sont sans barbe; mais ils ont le visage blanc, & de long cheveux sur la tête, qui se partagent & tombent comme ceux d'un homme. Ils sont si hardis, qu'ils viennent jusques dans les jardins & mangent les fruits qui y croissent. On les appelle *Rillours*. Les Chingulays disent, que la chair de toutes ces especes de Singes est bone à manger.

Tom. 1. p. 112.

Singe Appellé Rillovv



Ils ont aussi diverses sortes d'Ecureuils, qu'ils mangent lors qu'ils les peuvent attraper.

Comme ils prennent les Bêtes fauves.

Voici la maniere dont ils prennent les Bêtes fauves, ce qui ne se pratique que lorsque les nuits sont fort obscures & pluvieuses. Ils ont un pannier fait de cannes, comme un Entonnoir, au fond duquel ils mettent un vieux pot cassé, où il y a du feu & une certaine espece de bois qui croît en ce païs-là & qui est plein d'un certain jus comme de la poix & qui brûle comme un baril de Goudran. Ces bois étant allumé rend une tres-grande clarté; ils le portent sur leur tête, la flamme la premiere, & le pannier cache celuy qui le porte & ceux qui sont derriere. Ils ont à la main trois ou quatre petites clochettes qu'ils font sonner depeur qu'on ne les entende marcher. Il y a des gens avec des Arcs & des fléches derriére celui qui porte la lumiere,

& ainſi armez ils vont dans les
plaines & le long des Etangs, où
ils croyent trouver des Bêtes
fauves. Lors que ces animaux
apperçoivent le feu ils ne bou-
gent point, mais s'amuſent à
le regarder, car ils n'entendent
d'autre bruit que celui des clo-
chettes. Les hommes voyent d'a-
bord les yeux du Daim ou de
quelque autre bête que ce ſoit
brillans comme des étoilles, ou
des diamants, & par une lon-
gue pratique ils ſçavent diſtin-
guer une bête d'une autre par
ſes yeux. Toutes ſortes d'ani-
maux, comme Daims, Lie-
vres, Elephans, Ours & autres,
excepté les ſangliers, s'arrêtent
à la vûë de cette lumiere, de
ſorte qu'ils ſe laiſſent approcher
tant qu'on veut, aprés quoi on
leur tire, les Chaſſeurs man-
quant rarement de faire quelque
priſe. Le fer de leurs fléches a du
moins un pied, ou un pied & de-
mi de long, & le bois eſt envi-

ron de deux coudées qu'ils appellent un *Rian*.

D'autresfois ils remarquent en quels endroits les Bêtes fauves ont accoûtumé de rompre leurs hayes, pour entrer dans leurs champs de bled, & là ils plantent un bâton ferré semblable à une lance, justement au lieu où elles ont accoûtumé de sauter, de sorte que la Bête ne manque pas de sauter sur la pointe & de se crever le ventre.

Si un Tygre vient dans leurs champs & leur leur tuë une Vache, ils remarquent le lieu par où il a passé, & y tendent une Arbalête, & lors que le Tigre vient il touche à quelque chose qu'ils ont attaché au ressort de l'Arbalête qui se debande & perce le Tygre de sa fléche.

Chasse du Sanglier.

De toutes les Bêtes sauvages le Sanglier est le plus difficile à prendre, & même il y a du risque à le vouloir faire. Le peuple

de ce païs-là fait consister sa valeur en trois choses. La premiere à se battre avec les ennemis. La seconde à chasser l'Elephant. Et la troisiéme à prendre les Sangliers. Lors qu'ils en veulent prendre ils font un trou dans la terre d'une profondeur raisonnable & y fichent plusieurs bâtons ferrez, qu'ils couvrent d'un peu de terre & de feüilles, & plantent là-dessus quelques racines que ces Sangliers aiment, comme des *Potates* & autres choses de cette nature qui y peuvent croître. Ce trou ainsi préparé demeure en cet état des mois entiens, & quelquefois, jusqu'à un demi an, jusqu'à ce qu'un Sanglier venant pour manger ces racines, son poids le fait tomber dans le trou. Ils se servent encore d'une autre invention qui est une trappe d'un tres-grand poids, sous laquelle ils plantent des racines & des herbes que le Sanglier aime à manger. Ils mettent

quelque chose sous les feüilles, & lors que le Sanglier y touche il fait lâcher la trappe qui tombe sur luy & le tuë. Et ces trappes sont si bien faites, que les hommes mêmes y sont souvent attrapez & assommez. Il me souvient qu'une telle Machine tomba une fois sur trois femmes & les écrasa : elles avoient été dérober du Cotton ; & comme elles craignoient d'être veuës, elles voulurent s'aller cacher dans un trou où il y avoit une de ces trappes.

Voilà de quelle maniere ils prennent les Bêtes fauves. Ils sçavent aussi fort bien prendre les oiseaux & les reptiles : enfin c'est le plus adroit peuple du monde pour ces sortes d'inventions, qu'ils font sans se servir d'autres instrumens que de leurs Couteaux & de petits bâtons verds qu'ils coupent dans le bois.

CHAPITRE VII.

De leurs Oiseaux, de leurs Serpents, de leurs Poissons, & de quelques autres choses dont ils trafiquent.

Leurs Oiseaux.

POur ce qui regarde les Oiseaux, ils ont des Corbeaux, des Hochequeuës, des Becassines semblables aux nôtres, & même des Ramiers: mais de toutes ces especes d'Oiseaux, on n'y en voit pas de grandes quantitez à la fois comme icy, excepté les Corbeaux & les pigeons qui vont par bandes. J'y ay veu des Oiseaux qui ressembloient tout à fait à des Becasses & à des Perdrix, mais ils y sont rares. Il y a grand nombre de Paons, de petits Perroquets verds qui ne sont pas propres à apprendre à parler. On rencontre encore chez eux une autre espe-

ce d'oiseau qu'ils appellent *Mal-Couvvda*, qui parle tres-bien, lors qu'il a été instruit : il est noir, avec des ouïes jaunes, & est de la grosseur d'un Merle. Ils en ont encore une autre sorte de la même grosseur, qu'ils appellent *Cau-Covvda*, qui est jaune comme de l'or & tres-beau, & que l'on peut aussi apprendre à parler.

Oiseau qu'on peut apprendre à parler.

Ils ont plusieurs autres sortes de petits oiseaux, qui ne sont pas plus gros que des Moineaux & les plus jolis du monde, mais qui ne sont propres à rien. Il y en a qui sont blancs comme la neige, qui ont la queuë longue d'un pied & la tête noire comme du jayet, sur laquelle paroît une touffe droite comme un bouquet de plumes ; il y en a d'autres de la même espece, & qui ne different qu'en couleur, laquelle est rougeâtre comme une orange meure, & qui portent sur la tête des plu-

Oiseaux admirables pour leur couleur.

mes noires toutes droites. Il est à croire, que l'un des deux est le mâle & l'autre la femelle.

Etrange oiseau.

Ils ont encore un oiseau qu'ils appellent *Carlo*, qui ne se pose jamais à terre, mais se perche toûjours sur les plus hauts arbres. Celuy-cy est aussi gros qu'un cygne, de couleur noire, les jambes courtes, la tête d'une grosseur prodigieuse, le bec rond comme celuy d'un oiseau de proye, & qui a du blanc des deux côtez de la tête, comme si c'étoient des oreilles. Il croît sur le haut de sa tête quelque chose de blanc qui ressemble à la crête d'un coq. Ils se tiennent ordinairement quatre ou cinq ensemble, qui ne font que sauter de branche en branche. Ils demeurent rarement sans crier, ils font au contraire continuellement un bruit épouvantable, qui ressemble en quelque façon au cry des canards, de sorte qu'on

les

les peut entendre d'un mile. Les Chingulais disent qu'ils crient ainsi pour avoir de l'eau, afin qu'ils puissent boire. La chair de ces oiseaux est bonne à manger.

On y voit encore une sorte d'oiseau qui ressemble à nos canards, mais le nombre n'en est pas fort grand. Il s'y trouve aussi une espece d'oiseau de riviere, de la grosseur d'un canard, qui est tout noir & qui ne vit que de poisson. C'est une chose admirable de voir combien ces oiseaux peuvent demeurer sous l'eau & à combien loin ils se font voir, du lieu où ils ont plongé. Outre ceux-là, il y a plusieurs autres sortes d'oiseaux plus grands que des cygnes, qui se tiennent ordinairement autour des étangs & des marais pour prendre le poisson, mais on ne le mange pas. La nature les a pourveus de tant d'adresse, que les *Alligators* ne

Oiseaux de riviere semblables aux canards & aux cygnes.

sçauroient les attraper, bien que ces marais & ces étangs en soient remplis.

Paons. Pour ce qui regarde le *Paons*, ils les font quelquefois prendre par leurs chiens, particulierement en temps de pluye, que leurs plumes étant moüillées, ils ne sçauroient voler bien loin.

Le Roy fait nourrir de la volaille. Le Roy nourrit des oyes, des canards, des coqs d'Inde & des pigeons privez : mais il n'y a que luy qui puisse en avoir. Il n'aime pas les coqs d'Inde, parce que leur tête change de couleur. Il ne fait point tuer cette volaille pour manger, ni aucuns des animaux qu'il nourrit, bien qu'il en ait beaucoup.

Leur poisson On ne manque point de poisson en ce païs-là, & il y en a même de fort bon. Toutes leurs petites rivieres & leurs ruisseaux sont pleins de petits poissons, que les petits enfans qui n'ont rien pour manger avec

leur ris, prennent avant qu'il soit grand.

Tous leurs étangs sont aussi remplis de poissons ; & quand ils commencent à sécher en Eté, ils les pêchent en abondance de cette maniere. Ils prennent une espece de pannier fait de petits bâtons si pressez, que le poisson ne sçauroit passer à travers. Ce pannier est large au fond & étroit au haut, comme un entonnoir. Le trou est assez grand, de maniere qu'un homme y peut passer le bras, & large de deux ou trois pieds. Ils coulent ce pannier dans l'eau, de sorte que l'un des bouts enfonce dans la bouë & souvent sur un poisson, ce qu'ils reconnoissent, parce que le poisson se debat contre les côtez du panier, aprés quoy, ils mettent leur bras dedans & le tirent, puis ils luy passent une corde, ou un lien à travers les ouïes & le tirent aprés eux. Enfin,

il n'y a point de petit ruisseau ni de fossé qui ne soit plein de poisson.

Comme ils prennent le poisson dans les rivieres.

La grande riviere de *Mavela-Gonga*, est extrêmement poissonneuse, & il y en a d'aussi gros que des saumons, mais on n'a pas l'invention de les prendre. Lors qu'il fait extrêmement sec, ils mettent un lien à travers la riviere & le chargent de branches d'arbres pour effrayer le poisson ; aprés cela ils tirent ce lien le long du courant, & ayant mis leurs panniers entre les rochers ils y en traînent le poisson. Ils n'ont gueres de filets ni d'autres moyens de prendre le poisson que celuy-là.

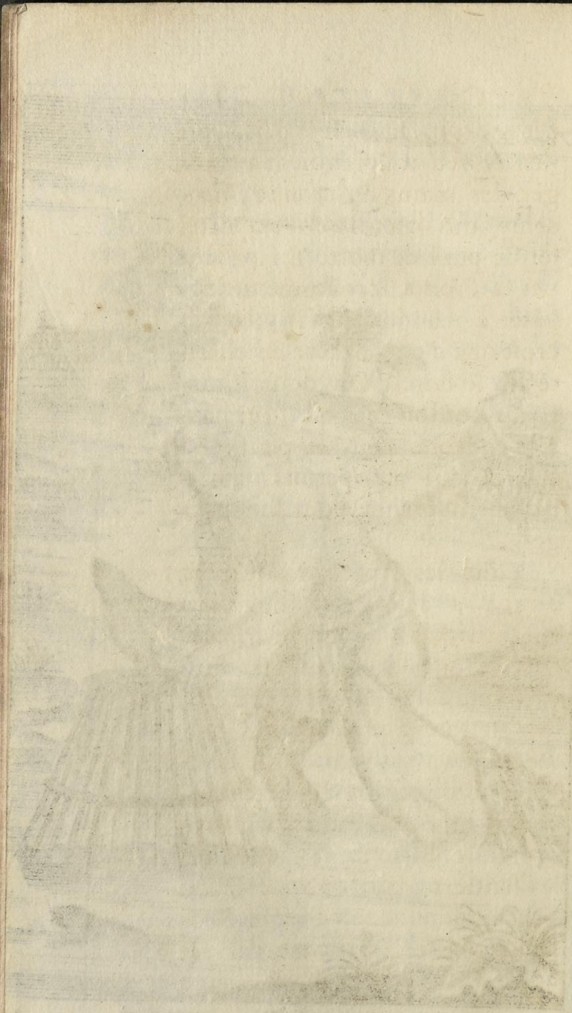
Poissons nourris pour le divertissement du Roy.

Il y a un passage aupres de Cande où on nourroisoit autrefois du poisson par ordre du Roy & pour son divertissement, & il y vient encore en abondance malgré les inondations & le courant qui est fort rapide en

Tom. 1. p. 124

MANIERE DE PESCHER.

UB Mannheim DFG



cet endroit là. Il est si privé que j'en ay veu qui prenoient à manger des mains du monde, mais celuy qui oseroit en emporter seroit puni de mort. En passant par là, on a accoûtumé de leur jetter à manger du ris, & on croît que c'est un acte de charité de le faire. On nourrit ainsi du poisson en plusieurs autres endroits pour le plaisir du Roy, qui ne permet jamais qu'on en prenne pour son manger.

Leurs serpens

Voicy les especes de serpens qu'il y a dans cette Isle. Il y en a un qu'ils appellent *Pimberah*, dont le corps est aussi gros que celuy d'un homme & qui est long à proportion. Comme il ne va pas vîte, il use de fineſſe pour prendre des bêtes fauves ou du bétail qui est sa proye ordinaire. Il se tient caché dans les sentiers par lesquels le Daim a acoûtumé de passer, & il les arrête en passant par le

Le *Pimberah* d'une grosseur prodigieuse.

moyen d'une espece de cheville ou de clou qu'il a à la queuë dont il les frappe. Ce serpent avalle quelquefois un chevreüil tout entier avec ses cornes, de sorte qu'il arrive assez souvent qu'elles luy percent le ventre & le tuent. Un cerf ayant été attrapé par un de ces serpens qui l'avoit pris à la fesse de maniere qu'il ne pouvoit se sauver, mais seulement aller quelques pas tantôt d'un côté & tantôt de l'autre, il arriva un Indien qui voyant ce cerf se tourmenter ainsi crut qu'il étoit pris dans quelque trape, & ayant un fuzil tira dessus. Le cerf se sentant blessé fit un si grand effort, qu'il arracha la tête du serpent, & luy laissa la queuë autour d'un arbre, où il s'étoit entortillé, pour tenir le serf plus ferme.

Le Polonga. Ils ont une autre sorte de serpent fort venimeux, qu'ils appellent *Polonga* : celuy-cy est

le plus venimeux de tous & tuë tout le bétail. J'en ay veu de deux sortes, l'une verte & l'autre d'un gris rougeâtre, avec de petites taches blanches le long du corps; il est long d'environ cinq ou six pieds.

Le Noya.

Il y en a une autre sorte qu'ils appellent *Noya*; qui est grisâtre & de quatre pieds de longueur. Ce serpent se tient quelquefois debout la moitié du corps pendant deux ou trois heures : il ouvre la gueule toute entiere, de sorte qu'on diroit qu'il y a par dessus une paire de lunettes. Les Indiens l'appellent *Noya Rodgerah*, c'est à dire, serpent Royal qui ne fait point de mal : si celuy-cy rencontre le *Polonga* dont nous venons de parler, ils se battent jusques à ce que l'un des deux ait tué l'autre.

Fable du Noya &

La raison que les Chingulays donnent de cette haine immortelle que ces deux serpens ont

du Polonga. l'un pour l'autre est celle-cy. C'est, disent-ils, que s'étant rencontrez en un temps de sécheresse que l'eau étoit fort rare, le *Polonga* mourant de soif demanda au *Noya*, ou il en pourroit trouver un peu. Il n'y avoit qu'un moment que celuy-cy avoit rencontré un vaisseau plein dans lequel joüoit un enfant. Il est fort ordinaire à ces peuples-là de laver leurs enfans dans de petites cuves d'eau, & ensuite de les y laisser jouër. Le *Noya* étancha donc sa soif dans ce vaisseau d'eau; mais comme il beuvoit, l'enfant en joüant innoncemment luy frappa la tête, à quoy le *Noya* ne prit point garde & l'endura patiemment sçachant qu'il ne l'avoit pas fait malicieusement, de sorte qu'aprés avoir beu son soul, il s'en alla sans faire de mal à cet innocent. Comme il avoit donc envie d'enseigner cette eau au *Polon-*

ga, & que d'ailleurs il souhaittoit de conserver cet enfant, il dit au serpent qu'il sçavoit où il trouveroit de l'eau, mais qu'étant prompt & méchant, il faisoit difficulté de le luy dire, depeur qu'il ne luy fist quelque mal. Le *Polonga* luy fit serment qu'il ne toucheroit point l'enfant; & ayant appris du *Noya*, que peut-être cet innocent luy pourroit frapper la tête en joüant, il luy protesta qui ne luy feroit aucun mal. Le *Polonga* ayant sçû où étoit l'eau y courut aussi-tost: mais le *Noya* connoissant l'humeur de l'autre le suivit, craignant qu'il n'insultast l'enfant, & qu'il ne fust privé d'un tel bien luy-même une autre fois. Ce qu'il apprehendoit arriva. Car pendant que le *Polonga* beuvoit, l'enfant luy donna quelques coups sur la tête, & luy se mettant en colere à son ordinaire luy mordit la main,

& le tua. Le *Noya* ayant veu cela, resolut d'en tirer vangeance, & luy ayant reproché sa lâcheté, il se battit contre luy, le tua & ensuite le devora. C'est là, disent les Chingulays, la cause de cette inimitié entre ces serpens qui se battent toutes les fois qu'ils se rencontrent, le vainqueur mangeant le corps du vaincu. C'est de-là, que ces mêmes Indiens ont tiré un Proverbe; car pour exprimer que deux ennemis sont irreconciliables, ils disent qu'ils sont semblables au *Polonga* & au *Noya*.

Serpent appelé Caravvla.

Il y a une autre sorte de serpent qu'ils appellent *Caravvla*, long d'environ deux pieds, fort venimeux, qui se cache dans des trous & dans les couvertures des maisons; les chats prennent ceux-cy & les mangent.

Gerende.

Il se trouve dans cette Isle d'autres serpens qu'on nomme *Gerende*, dont le nombre est

grand, mais qui ne sont pas venimeux. Il y a peu de tous ceux dont nous venons de parler, en comparaison de ceux-cy : le plus grand mal qu'ils font, est de tuer les petits oiseaux, de manger leurs œufs, & de détruire les levraux. On ne sçauroit avoir des lapins en ce païs-là à la campagne, à cause de ces serpens & de quelques autres bêtes venimeuses, comme des furets, des belettes & quelques autres.

Il y a encore un autre serpent appellé *Hiekanella*, qui est comme un lezard & est venimeux, mais qui ne mord jamais, à moins que d'être provoqué. Celuy-cy se cache dans le chaume des maisons. Hiekanella.

Ils ont une Aragnée, qu'ils appellent *Democulo*, longue, noire & veluë, tachetée & luisante. Elle a le corps de la grosseur du poing & les pieds à proportion. Il n'y a rien de Grande Aragnée.

plus venimeux que cet insecte ; elle se cache ordinairement dans le creux des arbres & dans les trous. Sa morsure n'est pas mortelle, mais elle rend quelquefois les gens insensez.

Les bestiaux sont souvent mordus de ces serpens, & souvent aussi on les trouve morts, bien qu'il ne paroisse pas, qu'ils en ayent été piquez, peut-être est-ce pour avoir marché sur eux lorsqu'ils dorment. Les gens qui en sont mordus se guérissent par des enchantemens & par des remedes, pourveu qu'on les applique de bonne heure.

Il y a aussi un serpent d'eau qu'ils appellent *Duberria*, qui ne fait point de mal.

Kobbera-Guion, animal comme un Alligator.

Il ont encore en ce païs-là un animal appellé *Kobbera-Guion*, qui ressemble à un *Alligator* : les plus gros ont bien cinq ou six pieds de longueur ;

cette bête vît la plûpart du temps sur la terre, bien qu'elle soit quelquefois dans l'eau & qu'elle y plonge. Elle a une langue bleuë & fourchuë, qui ressemble à un aiguillon, laquelle elle tire pour siffler & baailler : elle ne mord ni ne pique, bien qu'à luy voir sortir la langue, elle effraye ceux qui ne la connoîtroient pas. Ce *Kobbera-Guion* n'a point peur du monde, au contraire il siffle à ceux qui passent sans sortir du chemin. Il mange les corps morts, avec les chiens & les oiseaux, sans avoir peur d'eux ; mais si les chiens l'approchent de trop prés & viennent luy abboyer, ou à dessein de le mordre, il les foüette si bien de sa queuë qui est longue d'environ une aune & ressemble à un foüet, qu'il les fait fuir en criant. Cet animal ne vaut rien à manger.

Il y a un aute bête appellée *Tolla-Guion*, qui ressemble fort Tolla-Guion.

à celle dont nous venons de parler, & qui est fort bonne à manger. Les Chingulays disent que c'est la meilleure sorte de viande, & voici la raison qu'ils en donnent. C'est, disent-ils, que si l'on mange quelque autre sorte de viande avec celle-cy & qu'on ait envie de vomir, on ne vomira jamais la chair du *Tolla-Guion*, encore qu'on rejette tout ce qu'on aura mangé. Cette bête ne vit point de carnage comme l'autre, mais d'herbes & de feuilles. Elle n'est pas si grande que le *Kobbera-Guion*; elle est noirâtre & demeure dans les creux des arbres & dans les trous. Je crois que c'est la même qu'on appelle dans les Indes Occidentales *Guiana*.

Cette Isle a ses vermines comme ailleurs. Il s'y trouve une espéce de rats qu'on appelle Rats de Musque, parce qu'ils sentent le musque: on ne mange point de ceux-cy, mais bien de toutes les autres sortes.

Avant que j'acheve de parler de ce qui croît dans cette Isle, je diray quelque chose en passant des pierres precieuses qui s'y trouvent, des mineraux & autres choses: aprés quoi je finiray cette premiere Partie. Leurs pierres precieuses.

On rencontre plusieurs sortes de pierres precieuses dans cette Isle; mais comme le Roy en a suffisamment, il n'est pas bien-aise qu'on en découvre davantage. Car dans les endroits où l'on sçait qu'il y en a, on a mis des pieux pointus plantez dans la terre, pour signifier, que personne, sur peine d'être empalé sur ces pieux, ne prenne la hardiesse d'aller de ce côte-là. Il y a aussi quelques rivieres, d'où on dit communément qu'on tire des *Rubis*, des saphirs & des yeux de chat pour le Roy. J'ay veu moi-même plusieurs petites pierres de diverses couleurs dont quelques unes étoient de la grosseur d'un noyau de cerise, d'au-

tres aussi grosses qu'un bouton & transparantes: mais je ne sçavois point ce que c'estoit. J'y ay veu aussi des rubis & des saphirs.

Mineraux & autres denrées

Il y a dans cette Isle beaucoup de fer & de cristal. On y peut faire du salpêtre. On dit qu'il y a aussi du souffre, mais le Roy ne veut pas qu'on le découvre. Ils peuvent faire de l'acier de leur fer. Ils ont quantité d'ébeine, beaucoup de bois à bâtir, des *Cardamuvvs*, *Jaggory*, *Rack*, de l'huile, de la mine de plomb, *Turmeric*, du ris, du sel, des noix de betel, du musque, de la cire & du poivre qui croît fort bien, & il y en auroit grande quantité, si on sçavoit comment s'en défaire. Il y a outre cela, la marchandise particuliere à ce païs-là, comme la canelle, les bêtes fauves, & le miel sauvage qui abonde dans les bois & se trouve dans le creux des arbres, par tous ceux qui se veulent donner

la peine de l'aller prendre. Il s'y trouve encore des dents d'élephans & du cotton qui est fort commun & croît dans leurs propres terres. Il y en a assez pour faire de l'étoffe pour des habits & pour en vendre aux habitans du païs d'*Upland* qui n'ont point tant de cotton. Voilà ce que produit ce païs là ; & on y verroit une plus grande abondance de toutes choses, si le peuple y étoit laborieux & industrieux, & c'est ce que les Chingulays ne sont pas, étant naturellement adonnez à la paresse. Ils abhorrent le travail auquel ils ne s'appliquent que lors que la necessité les y contraint, & qu'ils ont besoin de nourriture & de vêtemens. Mais il faut aussi que je les excuse un peu & que je les justifie. Car enfin, que feroient-ils d'autre chose que de leur nourriture & de leur vêtement, puis qu'à mesure qu'ils sont à leur aise, on les

charge d'impoſts & de taxes ? Et bien que ces gens-là, ſoient naturellement avares, amaſſant tout ce qu'ils peuvent & ne dépenſant preſque rien, ceux qui gouvernent ſont ſi ſeveres, que chacun a peur qu'on ne le luy ôte. Il faut ajoûter à cela, qu'ils n'ont point d'encouragement à travailler ni à profiter de leur induſtrie, ne pouvant faire aucun débit ni commerce de ce qu'ils ont.

Fin de la premiere partie.

RELATION
OU
VOYAGE
DE L'ISLE
DE CEYLAN.
SECONDE PARTIE.

CHAPITRE I.

Occasion de nostre voyage en l'Isle de Ceilan, & nostre emprisonnement en ce Païs-là.

J'Ay dessein de traiter dans cette seconde Partie, de nôtre Captivité dans cette Isle, du temps qu'elle a duré, de la maniére dont nous y avons vêcu, Sujet de cette seconde partie.

& de nôtre fuite miraculeuse, à quoi j'ajoûteray diverses choses qui regardent les Nations Européennes qui l'habitent. Je ne doute pas que le Lecteur n'y trouve du plaisir, par la diversité des avantures dont je l'entretiendray : &, afin de ne le pas tenir plus long-temps en suspens, je commenceray par le sujet de nôtre voyage dans ce Païs-là.

Occasion de nostre voyage dans l'Isle de Ceilan.

En 1657. le 20. de Janvier, la Fregatte appellée Anne de Londres mit à la voile, des Dunes, pour le service de la Compagnie des Indes Orientales, commandée par le Capitaine Robert Knox. Elle étoit frettée pour le Fort St George, sur les Costes de *Coromandel*, le long desquelles elle devoit trafiquer, de Port en Port, l'espace d'un an. Aprés nous être acquitez de cet ordre, un jour que nous chargions des Marchandises à la Rade de *Masulipatan*, afin de retourner en Angleterre, nous fumes accueillis

d'une si rude tempeste, que plusieurs vaisseaux y firent naufrage, & nous fumes forcez de couper nôtre grand Mast par le pied. Cet accident nous ayant mis hors d'état de poursuivre nôtre voyage, il fut résolu de tâcher de gagner *Cotiar*, Baye commode dans l'Isle de Ceilan. Le Sieur Chambers, Agent du Fort St. George fit prendre cette route à nôtre Vaisseau afin de l'y radouber & d'y trafiquer, pendant qu'on travailleroit à relever son Mast. Nous avions sur nôtre Bord des Marchands Indiens de *Porto Novo*, à qui appartenoient les Marchandises, qui se firent mettre à terre, & nous laissérent occupez à rétablir le dommage que la tempeste avoit causé dans nôtre vaisseau.

Les habitans ne prennent point d'ombrage de nous

Dabord que nous y fumes arrivez, nous fimes paroître de la défiance pour les habitans de ce Païs-là, parce que nous n'avions jamais eu de commerce avec eux.

Mais au bout de vingt jours que nous vîmes que nous avions la liberté d'aller à terre, & de retourner à bord sans aucun empêchement, & que le Gouverneur de la Place nous asseuroit que nous étions les biens venus, nous ne craignimes plus & nous commençames à nous apprivoiser avec ce peuple, qui pour nôtre argent nous donnoit toutes les provisions & les rafraîchissement que leur païs fournit.

Lettre supposée du Roi au Capitaine.

Pendant ce temps le Roi de Ceilan apprit nôtre arrivée, dont apparemment il prit quelque soupçon, parce que nous ne la lui avions pas fait sçavoir. Il nous envoya un *Dissauva*, & le Géneral avec des troupes, ayant dépêché un exprés a nôtre Bord, nous fit entendre son arrivée, & nous fit sentir qu'il étoit à propos que nôtre Capitaine lui allast rendre visite, parce qu'il avoit des Lettres du Roi pour lui. Nous le salüames de nôtre

Canon, & aprés l'avoir régalé, mon Pere qui étoit Capitaine du vaisseau nous envoya à terre, le Sieur Loveland & moi faire ses complimens à ce *Dissauva*. Lors que nous parûmes devant lui, il nous demanda *qui nous étions, & combien de temps nous voulions nous arrêter en ce lieu-là ?* Nous lui répondimes *que nous étions Anglois, & que nous avions dessein d'y séjourner vint ou trente jours* Sa réponse fut, que le Roi étoit ravi d'apprendre qu'il y eust des Anglois arrivez en son païs; qu'il lui avoit commandé de nous assister en tout ce qu'il seroit possible, & qu'il l'avoit charge d'une lettre pour le Capitaine, qu'il estoit obligé de lui rendre en main propre.

Ce Général étoit alors éloigné de douze miles de la Mer. Nous lui répondîmes, *que le Capitaine ne pouvoit abandonner son bâtiment pour aller si loin, mais que s'il vouloit prendre la*

peine de se rendre sur le bord de la Mer, il viendroit lui rendre ses respects & recevoir cette lettre. Le *Dissauva* paroissant satisfait de nôtre réponse, nous pria de demeurer ce jour là à terre, & nous promit que le lendemain il l'iroit trouver avec nous; ce que nous lui accordames, ne voulant point lui donner sujet de se plaindre de nous.

Commencement de nôtre défiance.

Le même jour, sur le soir, le *Dissauva* envoya où nous étions logez deux de ses principaux Officiers pour nous dire, qu'on alloit de sa part porter un present au Capitaine, & que si nous voulions lui écrire, ses gens se chargeroient volontiers de nôtre lettre. Ce procedé nous parut suspect, & nous conclûmes d'écrire un mot au Capitaine, & de lui conseiller de ne point venir à terre, ni lui ni aucun de son équipage. Nous donnâmes cette lettre aux gens du *Dissauva*, mais elle ne servit

de

de rien, car ils ne la lui rendirent pas.

Le lendemain au matin, le present qui consistoit en bêtail & en fruits, fut envoyé au bord de la mer & délivré au Capitaine. Ceux qui en étoient les porteurs lui dirent que nous venions derriere avec le *Dissauva*, qui le supplioit de l'attendre à terre, où il lui donneroit une Lettre du Roi. Le Capitaine qui ne se défioit de rien alla avec son bateau dans une petite riviére qu'il traversa pour se rédre à terre: mais à peine eut-il été quelque tems sous un Arbre de Tamarin, que des Soldats qui étoient prés de là l'environnérent lui & ceux de sa suite, & se saisirent d'eux avec facilité, car ils étoient sans armes. Il avoit amené avec lui sept personnes qui furent menées au *Dissauva* au lieu où nous étions, sans leur faire de mal ni leur rien oster. Le Capitaine y fut porté sur les épaules dans un *Ham-*

Le Capitaine & sept autres pris avec lui

mock, ou lit des Indiens par les Soldats qui l'avoient arrêté.

Les Chingulays s'emparent du grãd batteau

Le jour suivant, une partie de l'équipage du grand batteau, qui ne sçavoit rien de nostre infortune vint à terre, afin de couper un arbre, pour faire des étambrayes à nostre grand Mât. Mais ils n'y furent pas plûtôt arrivez, qu'ils se virent arrêter prisonniers & maltraitez, pour avoir voulu faire résistance. D'abord on les garrota de liens faits de verges torses, faute de cordes, mais étant arrivez à une certaine Place, ils y en trouvérent, & alors nos gens creurent qu'on les alloit pendre. Cependant ce n'étoit pas leur dessein; car ils vouloient seulement les lier plus étroitement, de peur qu'ils ne s'échappassent. En cet état, on les conduisit plus avant dans le païs: & los qu'on les y crut un peu plus en seureté, on les delia & on leur accorda plus de liberté. Jamais les Chingulays ne voulurét

se hazarder à les amener dans la maison où nous étions; mais ils les logérent aux environs dans le même bourg, ne souffrant pas que nous nous parlassions les uns aux autres sans permission. Le Capitaine étoit logé dans une maison toute tapissée de toile de Cotton blanche, ce qui est un grand honneur en ce païs-là: mais celles où nos compagnons furent mis étoit toute simple & sans aucun ornement.

Aprés s'être ainsi emparez de nos Bâtimens & de dix-huit personnes de nostre équipage, ils songérent en suite à se rendre maître du Vaisseau. Dans cette veuë, le *Dissauva* dit au Capitaine que nous étions seulement arrêtez, jusqu'à ce que le présent que le Roi destinoit à la nation Angloise fust prêt à leur estre envoyé; qu'il le prioit de faire dire à celui qui commandoit sous lui dans le Vaisseau d'attendre encore quelques jours, parce

Ruse du *Dissauva* pour surprendre le vaisseau.

qu'ils pourroiét en mettant si-tôt à la voile rencontrer des Hollandois qui les attaqueroient. Le Capitaine qui ne goûtoit pas ses raisons, & qui cependant ne le lui vouloit pas faire paroître, répondit que s'il vouloit lui permettre d'y envoyer deux de ses gens, il leur ordonneroit d'attendre comme il le souhaitoit, & qu'autrement on ne lui obéïroit jamais; que des ordres sans être signez de sa main & portez par des personnes du Vaisseau même ne seroient pas reconnus, & qu'enfin le Bâtiment partiroit sans se soucier de lui ni du reste de sa troupe, s'il ne leur faisoit sçavoir promptement de ses nouvelles. Le *Dissauva* qui craignoit que le vaisseau ne s'en allast y consentit malgré lui, s'imaginant que le Capitaine commanderoit qu'il prit la route de la riviere; mais ce n'étoit pas son dessein.

Ordre

Le Capitaine envoya donc deux

hommes au navire, accompagnés de quelques Indiens dans un petit Canot. Il commanda à ses gens de les bien traiter, & qu'après les avoir reconduits à terre, ils retournassent avec le Canot au lieu de leurs deux batteaux & missent le vaisseau en bon état, jusqu'à nouvel ordre.

du Capitaine à ceux du vaisseau.

Au bout de quelque temps, les Indiens étant de retour sans les deux Anglois, le *Dissauva* demanda au Capitaine, pourquoi ni ses deux hommes, ni le Vaisseau ne paroissoient pas? Le Capitaine répondit, qu'on avoit refusé d'obéïr à ses commandemens, parce qu'il étoit prisonnier, mais que peut-être, dans un jour ou deux ils se raviseroient. Cette réponse obligea le *Dissauva* à voir un peu de patience, mais voyant que personne ne venoit, il proposa au Capitaine de m'envoyer commander de sa part, que le vaisseau se rendit dans la ri-

Le Capitaine envoye son fils au vaisseau.

viere, & qu'il s'engageroit que je retournerois. Mon pere y consentit, & me l'ayant aussi fait promettre, il m'ordonna de dire au Sieur Burford, Sous-Commandant du vaisseau, de faire redoubler la garde, de charger les Canons, & de ne souffrir qu'aucun batteau les approchast de nuit.

L'équipage refuse de faire entrer le vaisseau dans la riviere.

Aprés m'être acquité de cette commission, j'écrivis une lettre à mon pere, au nom de tout l'équipage, qui lui mandoit; *qu'on ne lui obéiroit ni à lui ni à aucun autre en cette rencontre, & qu'on étoit résolu de se défendre jusqu'à l'extremité.* Elle fut signée de tout l'équipage; & l'ayant fait voir à mon retour au *Dissauva*, il ne parla plus de cette affaire, & nous laissa la liberté d'écrire à nos amis dans le bâtiment, & d'en faire venir tout ce qui nous étoit necessaire. Nous demeurâmes deux mois en cet état, attendant en

vain les ordres du Roi, pour nôtre liberté, & pendant ce temps, on nous fournit tout ce qu'il y avoit de meilleur à manger dans le païs.

Cependant, comme nostre captivité continuoit, & que la saison de voyager étoit fort avancée, mon pere écrivit au Sieur Burford; de retourner avec le vaisseau á *Porto-Novo*, & d'y prendre les ordres de l'Agent de nostre Nation.

Ordre du Capitaine, pour faire partir le vaisseau.

En partant la premiere fois pour aller à terre, nous avions emporté quelques hardes du vaisseau: prevoyant que nous en aurions besoin, mais ceux qui nous avoient pris nous les firent laisser dans le lieu où nous les avions mises, sans vouloir souffrir que nous les emportassions, & depuis j'ay appris qu'elles y sont pourries, personne ne les ayant touchées, depuis le moment de nôtre Esclavage.

On laisse pourrir nos hardes sans les toucher.

J'impute la cause de nôtre mal-

Cause probable de nôtre Captivité.

heur à la negligence que nous eumes de ne pas envoyer des présens au Roi, à nostre arrivée. Ce Prince apparemment se crut mépriſé, & il étoit de nostre devoir de lui donner des marques de nostre respect.

Nous fumes seize personnes abandonnées à la merci de ces Barbares. Le Capitaine, les Sieurs Loveland, Gregory, Beard. Gold, Rutland, Mullins, Crutch, Berry, Knight, Vvinn, Hubbard, Emery, Varnham, Smith & moi.

Retour du *Diſſauva* vers le Roi.

Aptés que le vaisseau fut parti, le Roi fit revenir le *Diſſauva* & toutes ses forces, sans lui donner aucun ordre qui nous regardast, de maniére qu'il nous laissa dans le vilage où nous étions.

CHAPITRE II.

Comme nous fumes menez & disperſez à la campagne & y tombâmes preſques tous malades. Mort du Capitaine.

LE *Diſſauva* en partant donna ordre au peuple de nous garder, en attendant qu'il leur mandaſt ce qu'ils feroient de nous. Mais aprés qu'il s'en fuſt allé, ils nous menérent ſix miles plus loin dans le païs, & envoyérent noſtre Grand Batteau dãs une autre ville, depeur que nous ne le priſſions, pour nous ſauver, comme en effet nous l'avions projetté. Il y avoit dans la riviére un petit vaiſſeau appartenant à des Négres, dont ils s'étoient ſaiſis. Les gens de l'équipage, environ quarante en tout, qui n'étoient pas priſonniers & vivoient en liberté dans le meme Boug que

Ils eſſayent de ſe ſauver, mais en vain.

nous, nous proposerent de nous sauver avec eux, & promirent de nous fournir des armes pour attaquer & reprendre ensemble ce Vaisseau, où l'on ne faisoit pas bonne garde. L'entreprise nous ayant paru facile nous y donnâmes les mains; mais nôtre prompt départ la fit avorter.

Le peuple a pitié d'eux.

Nous fûmes assez bien traitez dans nôtre nouvelle demeure, où le peuple compâtit à nôtre misere. Ceux de ces quartiers là different beaucoup des habitans du païs ou des montagnes de Cande; car ayant été autrefois sous la domination des Portuguais, ils ont appris d'eux les coûtumes & les manieres de vivre des Chrêtiens, ausquelles ils prennent plaisir, à l'égard des Etrangers qu'ils assistent en toutes sortes de rencontres.

On les separe dans di-

Lors que nous étions tous ensemble, quelque grande que fût nôtre misere nous la supportions,

en nous donnant des consolations les uns aux autres. Mais ce petit avantage ne dura pas long-temps, car on envoya des ordres de nous separer, l'un dans un village, & l'autre dans un autre, ne nous étant plus permis de nous revoir, ni de nous parler. Néanmoins dans cette affliction j'eus la satisfaction de n'être pas privé de la compagnie de mon pere. verses villes,

Avant qu'on nous separaſt, le Roy envoya un Officier avec des Soldats pour nous mener tous beaucoup plus avant dans le païs. Nous jugeames par cette démarche, qu'on alloit nous reduire dans une triſte Captivité dans les montagnes; en quoi nous ne fumes pas trompez, car le lendemain de l'arrivée de ces gens, ils nous commanderent de les ſuivre. Cependant il nous firent de belles promeſſes que nous ne crûmes point, & il nous donnerent à entendre, que le Roy attendoit Ordre du Roy de les emmener vers Cande.

seulement quelque autre vaisseau Anglois pour nous renvoyer.

Ils sont bien traitez dans leur marche, à travers des bois.

Nous nous imaginâmes pendans nôtre marche, qu'on nous ôteroit nos habits & tout ce que nous avions ; mais le Capitaine Chingulay nous fit voir une défense qu'il en avoit du Roy ; & en effet, on ne toucha pas à la moindre chose sur nous. Nôtre voyage se fit à petites journées, nos Conducteurs ne voulant pas que nous nous fatigassions à marcher. Nous marchâmes dans de grands bois dont les chemins étoient larges, sans rencontrer des habitans, de sorte que nous passâmes cinq ou six nuits sur la terre, n'ayant que des branches d'arbres qui nous tenoient lieu de chevet pour reposer. Pour ce qui est du manger ; on nous en donnoit deux fois le jour : nous ne manquions ni de ris, ni de poisson, sallé, ni de viande fumée ; & quelques-fois nos gardes tuoient des

Daims & tiroient du miel des arbres, dont ils nous faisoient bonne part. Nous trouvions aussi de l'eau en abondance dans des étangs & de petites rivieres qui couloient dans ces bois.

Et dans les villes habitées.

Etant sortis des bois & arrivez en des lieux habités, on nous apporta des vivres accommodez à la façon du païs. Le ris ne nous fut pas épargné ; & l'on nous donna outre cela, de la chair, des herbes & diverses sortes de fruits que nous trouvâmes excellents. On nous traitta toûjours aux dépens de la Province ; & tout le monde accouroit pour nous voir, & étoit étonné de ce que nous mettions nôtre manger sur des nattes, & prenions le ris avec des cuillers : ils ne pouvoient s'imaginer qu'on pût boire & manger autrement qu'eux ; car ils ont accoûtumé de prendre le ris dans leurs mains & le mettre dans leur bouche sans le répandre ;

& pour la boisson, ils la versent de haut en bas dans la bouche, sans la toucher. Jamais ils n'avoient veu d'Anglois dans leur Isle, & ils témoignoient beaucoup de joye de nôtre arrivée.

On les amène prés de Cande où on les sépare.

Ayant ainsi été amenez prés de la ville de Cande, le Roy ordonna qu'on nous séparast, & que nous fussions envoyez, les uns dans une ville, & les autres dans une autre. Ce coup nous fut rude à supporter, mais il le fallut, parce que si l'on nous eût laissés tous ensemble, nous aurions été à charge aux habitans de la ville, où l'on nous auroit mis.

Le Capitaine, son fils & deux autres sont logez ensemble.

Le Capitaine, les Sieurs Loveland, Gregori & moy, fumes logez ensemble, prés de la ville de Cande, pour être toûjours prêts d'aller trouver le Roy quand il nous manderoit. On envoya le reste de nos gens dans une autre ville, avec ordre exprés

du Roy que nous fussions tous bien traittez. Deux mois aprés, comme on vit que le Roy ne parloit point de nous, les Grands de la Cour nous ôterent la compagnie de Loveland & de Gregory, commandant cependant, que nous ne manquassions de rien. On avoit accoûtumé de nous apporter à manger deux fois par jour, de ce qu'il y avoit de meilleur dans le païs; mais on n'en usoit pas de même avec nos compagnons dispersez, car ils étoient obligez d'aller chercher eux-mêmes leurs provisions, chez ceux qui avoient ordre de leur fournir.

Le 16. Septembre 1660. on nous tira mon pere & moy, du lieu où nous étions, prés de Cande, & on nous mena à une ville appellée *Bonder Coos-VVat*. La situation en est agreable & commode, elle est éloignée de trente miles de Cande, tirant vers le Nort, dans la Province

On envoye le Capitaine & son fils à *Coos-vvat*.

de *Hotcourly*, à une journée de chemin de la ville où étoient nos camarades. Comme l'air y est extrêmement chaud, & les maisons sombres & fort sales, mon pere en choisit une qui n'avoit aucune muraille & étoit soûtenuë seulement d'un toict. On y mit une espece de chalit avec un matelas dessus, ce qui selon eux est un grand honneur; & l'on étendit aussi sur la terre un matelas pour moy, qui me servit de lit.

Ils manquent d'argent.

Cependant nous manquions d'argent; car encore que nous en pussions envoyer querir au Vaisseau, lorsqu'il étoit prés de nous, nous n'en tirâmes qu'un oreiller pour mon pere, depeur que nous ne fussions exposez à nous voir enlever ce qu'on nous en apporteroit. Car nous tenions pour constant que ceux qui étoient maîtres de nos corps le voudroient être aussi de nos biens; & mon pere ajoûtoit

pour son égard, qu'il aimoit que ses autres enfans en joüissent dans leur patrie, que ses ennemis, entre les mains desquels il étoit tombé.

Mais pour remedier à cette incommodité, on nous apportoit nos provisions pour rien, aussi bonnes que le païs les produit. Quand on vouloit nous regaler on nous donnoit un pot de bon ris, & trois autres plats, soit de viande, soit de poisson, soit d'œufs. A la verité cela n'étoit pas ordinaire, mais en recompense, nous avions d'excellentes herbes, que nous accommodions selon nôtre goût.

Mais non pas de provisions.

La premiere année que nous demeurâmes dans cette ville, tout le païs fut travaillé de maladies & de fiévres, qui enleverent beaucoup de personnes; ce qui fut cause que la faim nous pressa souvent, parce qu'il y avoit peu de personnes en état de faire boüillir nôtre ris, &

Maladie & mortalité dans le païs.

de nous apporrter nos vivres.

A quoy nous passiõs le tems.

Nous avions quelques livres de devotion que nous lisions tous les jours au matin, & sur le soir. Aprés que la chaleur étoit passée, nous prenions le plaisir de la promenade, afin de nous rafraîchir.

Le pere & le fils tombent malades.

Aprés avoir vêcu quelque temps en cet état, nous tombâmes malades, mon pére & moy de la fiévre qui regnoit par toute la Province : sa veuë me faisoit verser une infinité de larmes, particulierement parce que je me sentois si mal que je ne le pouvois assister, & de son côté, il étoit si affligé qu'il me disoit souvent ; *Qu'ay-je fait de t'avoir obligé à me venir retrouver à terre ? Ton obéïssance t'a plongé dans cette servitude, je suis vieux, & apparemment je ne vivray pas long-temps ; mais peut-être, verras-tu la fin de tes malheureux jours : Dieu veüille te les faire passer sous*

sa protection & répandre sa benediction sur toy.

Regrets du Capitaine.

La fiévre de mon pére ne dura pas long-temps ; mais il s'abandonna néanmoins tellement au chagrin, qu'à la fin il en fut entierement accablé. *J'ay couru*, me disoit-il souvent, *j'ay couru long-temps les mers & Dieu m'a délivré d'une multitude de perils. Je n'étois jamais tombé entre les mains de mes ennemis ; & faut-il qu'à cette heure, je me voye esclave des Infidelles & que je meure éloigné de ma patrie où j'avois resolu de me retirer aprés ce voyage, & de vivre le reste de mes jours en repos ?*

Leur maladie continuë.

Pendant un peu plus de trois mois qu'il vêcut encore, il ne bougea de son lit, ayant seulement sous luy une natte & un petit matelas, & pour couverture un tapis sur lequel il étoit assis dans le batteau lorsqu'il fut pris ; pour moy, comme j'ay

déja dit, je couchois sur une natte étenduë sur le pavé, sans avoir aucune chose pour me couvrir, hormis mes habits. Quand j'avois froid & que le frisson de la fiévre commençoit à me prendre, j'allumois promptement du feu, le bois ne coutant que la peine de l'aller querir.

Desobéissance de leur Négre.

Nous avions un jeune Négre, que mon pére avoit amené de *Porto Novo* pour le servir. Comme il vit que nous étions prisonniers, parmi des gens de son humeur, il ne voulut plus obéïr qu'à sa fantaisie, & il nous donna mille sujets d'être malsatisfaits de luy. En ce temps-là, la fiévre dont j'étois travaillé devint reguliere, c'est à dire, qu'elle me prenoit une fois en trois jours; & elle ne m'abandonna point durant seize mois.

Plus le temps s'écouloit, & moins nous voyions de jour à

nôtre liberté. Et toutes les fois que mon pere faisoit reflexion sur nôtre infortune, il se laissoit aller à des regrets capables de toucher le cœur des plus barbares. Je me souviens qu'il fut une fois neuf jours sans prendre aucune nourriture que de l'eau froide, soûpirant sans cesse, & refusant tout ce que je luy presentois à manger.

Il vêcut ainsi, jusqu'au neuviéme de Février 1661. n'ayant plus que la peau & les os & ne respirant que la liberté, dont la seule pensée, à ce qu'il disoit, étoit cause de ce qu'il étoit encore en vie.

Discours du Capitaine à son fils avant sa mort.

La veille de sa mort il me fit asséoir prés de son lit, quoy que j'eusse une grosse fiévre. Il me dit, *qu'il sentoit que l'heure de son départ approchoit, qu'il étoit assuré que Dieu, cette nuit là même briseroit ses fers, & qu'il ne pouvoit m'exprimer la joye qu'il avoit de quitter cette vie*

mortelle. Il ajoûta, *qu'il me parloit pour la derniere fois, & qu'il me conjuroit d'avoir soin de mon frere & de ma sœur si je retournois en Angleterre, où je trouverois qu'il avoit disposé de ses biens à ma satisfaction, par son Testament.*

Aprés cela, il me donna sa benediction, & me témoigna qu'il mouroit avec joye, puis qu'il étoit asseuré que je luy fermerois les yeux; il me dit, que n'ayant point de drap mortuaire pour y être enseveli, il falloit que je couvrisse sa tête de sa chemise, & le reste de son corps de ses habits; & qu'ensuite, je l'enveloppasse de la natte sur laquelle il étoit couché. Ce fut sur les neuf heures du soir, qu'il prononça ces paroles, & le lendemain au matin, entre deux & trois heures, il rendit l'esprit.

Sa mort. Aussi-tôt qu'il fut mort, quoy que je fusse fort foible, je l'en-

sevelis de la maniere qu'il m'avoit prescrite, & j'envoyay nôtre Négre demander de l'assistance au peuple de la ville, afin de l'enterrer. Un peu aprés, ce garçon revint avec une de ces longues cordes dont on a accoûtume de lier le bétail, disant qu'on ne me pouvoit aider autrement, à moins que je ne payasse ceux que je voudrois employer. Cette insolence me toucha sensiblement; car encore qu'à l'aide du Négre je pusse porter en terre ce corps mort, neanmoins je n'avois aucuns instrumens pour creuser une fosse, & d'ailleurs la terre étoit extrêmement seche & dure. Cependant je me consolay apprenant que je ne manquerois point de secours pour de l'argent: & ayant donné quelque chose à deux ou trois Chingulays, ils firent une fosse avec moy, dans laquelle nous enterrâmes mon pauvre pere. Ce fut dans un

Comme il fut enterré, & où

bois au Nord d'un champ de Ris, où nous nous promenions souvent, sur le chemin de *Handapoul*, Boug dépendant de *Bonder Coosvvat*, dans la Province de *Hotcurly*.

De cette maniere je fus laissé seul, malade & captif, sans aucune consolation sur la terre que celle de pouvoir jetter les yeux au Ciel & de prier Dieu pour ma delivrance.

La Cour apprend la mort du Capitaine.

La nouvelle de la mort de mon pére ayant été portée à la Cour, on m'envoya deux exprés, pour s'informer comment il étoit mort, & s'il n'avoit pas laissé quelque chose? Il m'avoit donné en mourant une bague d'or, une Pagode & quelques Richedalers que je crus que l'on m'ôteroit avec quelques vieux habits, mais on se contenta seulement de les voir, & on donna des ordres aux habitans de la ville de me traitter mieux qu'auparavant & de ne me laisser manquer de rien.

CHAPITRE

CHAPITRE III.

Comment je vêcus, depuis la mort de mon pére. Etat du reste de nos Anglois, ce qui leur arriva, & nôtre entrevenë.

MOn pére étant mort, il ne me resta pour compagnie que nôtre Négre & la fiévre qui peu à peu diminua & enfin me laissa, aprés avoir travaillé mon corps pendant seize mois. La fiévre le quitte.

Il arriva au bout de ce temps-là, que je manquay de provisions & que je me trouvay avec peu d'argent pour en acheter. A la verité, j'avois du ris en assez grande quantité, mais il falloit que j'achetasse de la viande, puis que le peuple ne m'en fournissoit pas. Quelquefois je me divertissois à lire sous un arbre, ou à pêcher à la ligne, dans

Comme il trouva une Bible Angloise.

de petits étangs. Un jour que je prenois ce dernier divertissement, un vieillard passa prés de moy & demanda à mon valet si je sçavois lire ? Cette question me fit tourner la tête, & luy ayant répondu que j'avois cet avantage, il ajoûta que si je voulois il me vendroit un livre que des Portugais avoient laissé à Columbo, lorsqu'ils en furent chassez. D'abord je crus que c'étoit quelque livre Portugais dont je ne me soucios pas ; neanmoins comme ce Chingulay ne demeuroient pas loin du lieu où j'étois, je commanday à mon Négre d'aller avec luy & de m'apporter ce livre pour voir s'il étoit à mon usage.

Un peu aprés, j'apperceus qu'il revenoit vers moy, en courant de toutes ses forces, & criant que c'étoit une Bible. Il parloit Anglois, & avoit veu des Bibles entre les mains de

plusieurs de nos marchands qu'il avoit servi ; ainsi je ne doutay pas que ce n'en fust une ; & ayant jetté ma ligne, je courus au devant de luy & luy arrachay ce livre des mains. La premiere ouverture que j'en fis me montra le 30. verset du seiziéme chapitre des Actes, où le Géolier demande à Paul ; *Que faut-il faire pour être sauvé ?* A quoi il répond, *Crois en Iesus-Christ, & tu seras sauvé, toi & toute ta famille.*

Sa joye à la veuë de ce livre.

La veuë de ce sacré livre me combla d'une joye qui fut troublée par la peur de n'avoir pas assez d'argent pour l'acheter. Il ne me restoit plus qu'une Pagode que j'aurois donnée de toute mon ame ; mais mon Négre m'en empêcha, me promettant que si je voulois faire semblant de ne m'en pas soucier, il feroit si bien auprés du bon homme qu'il me la donneroit pour peu de chose.

Ce vieillard étoit revenu avec mon valet, qui comme nous venions de concerter luy dit, que je n'avois point affaire de ce livre, mais que neanmoins il iroit le lendemain le trouver pour s'en accommoder avec luy. Le Chingulay qui ne demandoit qu'à s'en défaire luy promit de l'attendre ; & nous étant separez parce qu'il étoit tard, je retournay chez moy, où je ne pus dormir de toute la nuit, songeant incessamment à cette avanture qui me venoit d'arriver.

Le Chingulay la luy donne pour un Bonnet fait à l'aiguille.

Le lendemain dés la pointe du jour mon valet alla chez cet homme, des mains duquel il tira cette Bible, pour un Bonnet fait à l'aiguille ; & me l'ayant apportée, j'y cherchay & trouvay aussi-tôt des consolations propres pour le malheur où j'etois.

Je prie le Lecteur de m'excuser de l'avoir entretenu si long-

temps sur cette avanture. Je retourne à mes Camarades & je vais raconter ce qui leur arriva, aprés qu'on les eut separez de nous.

Ces pauvres gens furent menez dans la Province de *Hotteracourly*, à l'Occident de la ville de Cande. On les logea un à un, par ordre du Roy, ainsi que j'ay déja dit, à une certaine distance l'un de l'autre, l'un à quatre miles, l'autre à six, & de maniere enfin qu'ils ne pouvoient être à charge aux habitans du païs. Les gardes qui leur avoient été donnez les menoient dîner dans un lieu & soûper dans l'autre, & ils couchoient ordinairement dans la maison où ils avoient pris le repas du soir, chacun les traittant tour à tour. Leur lit étoit une méchante natte étenduë sur la terre. Ce que devinrent ses compagnons.

Il se passa beaucoup de temps, sans qu'ils sçeussent qu'ils n'é- On les éloigne

les uns des autres, & on leur permet enfin de se revoir.

toient pas loin l'un de l'autre. Mais enfin, quelques-uns de leurs gardes touchez de compassion les menérent voir leurs amis qui étoient les plus prés d'eux. On peut s'imaginer que cette entre-veuë leur causa une grande joye ; mais elle fut de peu de durée, car aprés un court entretien, leurs gardes les separerent & les remenérent chacun chez eux, craignant qu'ils ne prissent ensemble des mesures pour s'enfuir à Columbo, port de Mer éloigné de deux journées du lieu où ils étoient. Mais comme on apprivoise peu à peu les bêtes sauvages aussi trouverent-ils les voyes d'adoucir leurs gardes qui leur permirent de se visiter les uns les autres, jusques-là qu'ils ne se mettoient pas en peine d'eux, bien que quelquefois ils s'absentassent durant deux ou trois jours.

On ne les for-

Cependant nos Compagnons étoient étonnez de ce qu'on ne

les employoit à autre chose qu'à boire & à manger. Ils s'étoient attendus de jour à autre, qu'on les appliqueroit à quelque ouvrage, mais voyant qu'on les laissoit en repos & que personne ne venoit les querir de la part du Roy, comme on le leur avoit promis, ils commencerent à vivre licentieusement, maltraitant leurs hôtes, sans considerer les bienfaits qu'ils en recevoient, ni songer que c'étoit d'eux qu'ils tiroient leur nourriture. ce point à travailler.

Dans cette veuë ils voulurent prendre un empire sur eux & les obliger à leur donner des vivres, comme il leur plaisoit; souvent ils leur jettoient le pot & le manger à la tête, & ils leur faisoient enfin des indignitez qu'ils souffroient avec beaucoup de patience. Comme depuis long-temps ils vivoient dans la servitude, ils apprirent peu à peu quels étoient les privileges de

ceux qui sont regardez comme domestiques du Roy ; & ils les firent valoir en diverses occasions, comme nous verrons dans la suite.

Leur industrie pour avoir des habits.

On étoit obligé de leur fournir seulement des vivres & non pas des vêtemens, dont pourtant ils avoient grand besoin, parce que les leurs étoient tout usez. Dans cette necessité ils eurent recours à l'invention & à l'épargne. On ne manquoit pas de leur apporter leur Ris tout cuit sur le pied d'une mesure par jour, ce qui suffisoit pour leur nourriture : mais ayant remarqué que c'étoit une peine au peuple de le cuire & de l'apprêter, ils leur proposerent que s'ils vouloient leur donner deux mesures au lieu d'une, il les déchargeroient de cet embarras, & ils sçeurent si bien les persuader qu'il leur faloit cette quantité de ris pour leur subsistance, qu'ils y consentirent ;

ainsi ce surcroît se vendoit & l'argent qui en provenoit étoit épargné pour en acheter des habits. Outre cela, ces Insulaires eurent encore la charité de leur donner du sel, du poivre, des herbes, des Citrons, des Noix de Coco, & quelquefois un peu de chair, avec quoi ils firent un peu meilleure chere.

A quoi ils s'appliquérent.

Ils vécurent de cette maniere quelques années, jusqu'à-ce qu'ils apprirent tous à faire des bonnets à l'aiguille, dont ils trafiquoient. Ils les vendoient neuf sols la piece, & il y entroit pour les faire, environ la valeur de trois sols de fils : mais il arriva enfin qu'ils en firent une si grande grande quantité, qu'ils ne pûrent plus les vendre si bien qu'auparavant, & que leur étant demeurez sur les bras, il fallut les donner presque pour rien, de sorte qu'au lieu de gagner sur cette marchandise, il se trouva qu'ils y perdirent beaucoup.

Ils veulent faire les Maîtres

Je viens de dire que nos gens étoient devenus insolens, jusqu'à vouloir maîtriser le peuple; & en voici quelques preuves. Lors qu'on leur apportoit leur ris crud, ils prenoient garde si les deux mesures étoient entiéres; & s'il s'en faloit quelque chose, ils pilloient leurs maisons, d'où ils emportoient tous les meubles qu'ils ne rendoient que lors qu'on leur donnoit ce qui leur étoit necessaire.

Satisfaction qu'un potier fit à un des nôtres, pour l'avoir battu.

Un jour un des nôtres marchandant un pot chez un Chingulay, & voyant qu'il le vouloit vendre trop cher à son gré, il luy fit querelle, jusqu'à en venir aux mains avec luy. Nôtre Anglois qui n'étoit pas le plus fort ayant été battu alla se plaindre au Magistrat, auquel il representa qu'il étoit domestique du Roy, & qu'ainsi on devoit avoir eu des égards pour luy. Le Juge fit venir le potier & le condamna à recevoir autant de

coups qu'il en avoit donné à l'Etranger, & à luy donner même son pot pour rien. La sentence fut executée. L'Anglois assouvit sa vengeance, & outre cela, comme sa loy ordonnoit qu'il fut livré aux Soldats, il falut la subir & souffrir patiemment un certain nombre de coups de bâton.

Il arriva une autrefois, que quelques-uns d'eux manquant de vin à une fête où ils étoient quoi qu'ils en eussent déja beaucoup bû, ils envoyérent un des leurs avec de l'argent pour en acheter. Le marchand, je ne sçay pour quelle raison, refusa d'en vendre; ce qui les irrita tellement qu'ils allérent chez luy & bûrent tout leur saoul, aprés l'avoir maltraité de paroles & de coups. Les Indiens voyant leur compatriote insulté, voulurent prendre sa défense & se battirent contre nos gens, qui étant armez de gros bâtons, tirérent

Battérie entre les Anglois & les Chingulays.

bien-tost du sang de la tête de je ne sçai combien d'entre eux & les mirent en fuite. Le lendemain les blessez allerent faire leurs plaintes aux Grands de la Cour, qui sçachant qu'ils leur avoient autrefois vendu du vin leur demanderent pourquoi ils leur en avoient refusé pour de l'argent : & les renvoyérent se moquant d'eux & approuvant le traitement qu'ils s'étoient attirez par leur faute.

L'Auteur voit ses camarades aprés un an de separation.

Mais je reviens à ce qui me regarde. Depuis un an que mon pere étoit mort, je n'avois veu aucun de mes compagnons. Un jour je fus agréablement surpris de voir entrer le Sieur Grégoire chez moy, qui ayant appris où j'étois, avoit obtenu la liberté de me venir voir. Il me dit que nous étions à une journée de chemin les uns des autres, & il me rendit compte de la maniere dont ils vivoient. Jusques-là j'avois ignoré où ils étoient;

& aprés que le Seur Gregoire fut parti, j'importunay tellement le peuple de la ville où je demeurois pour avoir la permission de leur aller rendre visite, qu'enfin ils me l'accordérent. Etant arrivé à la plus proche cabanne Angloise, j'y fus parfaitement bien reçû; & le lendemain sept ou huit de nos camarades ayant sçû où j'étois me vinrent trouver & se divertir avec moi. Ils ne paroissent plus prisonniers, comme quand je les quittay la premiere fois; ils avoient des maisons à eux, ils étoient marchands & faiseurs de bonnets à l'aiguille, & portoient enfin des habits à la Chingulayse, tout de même que les naturels du païs.

En ce temps-là, je vins à manquer d'argent & d'habits, & il me falut songer à en recouvrer. Mais amis me conseillerent de faire des Bonnets comme eux, puis que j'avois un valet qui entendoit parfaitemẽt bien à ce métier. Ils lui conseillent de faire des

Bonnets à l'aigullle, comme eux, & à demander du Ris crud.

Ils me firent aussi voir le profit que je ferois, si je pouvois avoir mon ris crud, & l'épargner comme ils faisoient pour se faire habiller.

Je demeuray deux ou trois jours avec eux; & en nous séparant nous résolumes de faire en sorte de nous revoir plus souvent à l'avenir, puis que nous sçavions où étoient les maisons les uns des autres.

Le peine qu'il a d'obtenir ce Ris.

Depuis le temps que j'étois dans cette Isle, j'en avois appris la langue, de maniére que je pouvois me faire entẽdre de ceux qui m'apportoient des vivres. Je leur proposay de ne me plus envoyer du Ris boüilli, mais de l'avoir crud, & en la même quantité que mes compagnons. Cette demande fit naître une grande contestation entre nous. Ils m'allégueront pour s'en excuser; *qu'il y avoit une grande difference entre moi & eux; que j'étois fils du Capitaine, & que*

les autres n'étoient considerez, que comme dépendants de moi, puisque j'avois succedé à mon pere; que les grands de la Cour avoient commandé que l'on me fournist mes vivres tout apprêtez; qu'il étoit au dessous de moi d'accommoder mes viandes moi-même, le Roi me connoissant de nom, & me voulant faire l'honneur de m'entretenir à la Cour, où il me donneroit quelque haut Employ; qu'enfin pour ma reputation, je devois souffrir qu'ils me servissent comme auparavant.

Il traite avec le peuple de sa subsistance

Bien que je fusse Novice au païs & que je ne connusse pas tout à fait ce peuple, je ne laissay pas d'entrevoir à travers leurs discours, que ma réputation leur étoit moins chere que leurs intérêts; ainsi je leur répondis, que si j'étois plus distingué & plus estimé que les autres, il étoit raisonnable que j'eusse quelque chose plus qu'eux; que cependant, je ne leur de-

mandois que ce qu'on donnoit aux autres Anglois ; & que pour ce qui étoit de la peine de faire boüillir mon Ris, elle ne me regardoit point, puis que j'avois un valet qui n'avoit rien autre chose à faire. Aprés cela je leur representay les inconveniens qu'il y avoit de m'apporter des vivres boüillis ; que souvent il arrivoit qu'ils n'étoient ni bien accommodez, ni apportez à l'heu-qu'il falloit, de sorte que je ne pouvois manger quand j'avois faim ; que de plus, mon dessein étoit d'épargner quelque chose de ces provisions, afin de les revendre au bout d'un temps, & avoir de quoi acheter des habits, & que j'aimois mieux que mon ventre souffrist un peu, que de marcher tout nud & sans vestemens. Enfin, je sçûs si bien faire, que j'obtins deux mesures de Ris par jour pour moi, & une pour mon valet. Outre cela ils m'accorderent des Noix de Coco, des

herbes, des Citrons, du Poivre, du sel, j'eus même quelquefois des poules, des œufs & de la chair par dessus le marché.

Il bâtit une maison.

Aprés avoir ainsi pourvu à ma subsistance, je songeay à chercher une maison, parce que la mienne n'étoit point propre pour y tenir ménage. J'avois remarqué dans mon voisinage un Jardin qui appartenoit au Roi, dans lequel étoient plantez quãtité d'arbres qui portent la Noix de Coco. Ce fut là que je resolus d'établir ma demeure; & ayãt communiqué mon dessein à mes voisins Chingulays, ils y consentirent & m'aidérent même à bastir ma maison: mais ils ne la purent achever pour des affaires qu'ils eurent qui les appellérent ailleurs. Néanmoins, je vins à bout avec l'assistance de mon Négre, & j'en blãchis les parois avec de la chaux, comme nous faisons en Europe. Mais en cela je cõmis un crime punissable, parce que par les loix du païs il n'y a que les

Palais des Rois & les Temples qui puissent être blanchis. Cependant le peuple ne fit pas semblant d'en prendre connoissance, à cause que j'étois Etranger & que je l'avois fait par ignorance. Si un Chingulay eust commis cette faute, il lui en auroit couté la tête, ou du moins on lui auroit imposé une grosse amende.

Il s'applique au trafic.

Etant ainsi établi je me mis à nourrir des Cochons & des poules qui produisirent si bien, qu'en peu de temps j'en eus un grand nombre. Mon Jardin me fut aussi d'un grand secours, car j'eus la liberté de recueillir toutes les Noix de Coco qui tombent, qui me servirent à faire de l'huyle pour brûler dans la Lampe & pour fricasser des herbes & d'autres choses. Quand cette huyle est nouvelle, elle n'est gueres moins bonne que le Beurre de ce païs. J'appris aussi en peu de temps à faire des Bonnets à

l'aiguille, & j'en fis trafic, comme mes compagnons.

Pendant que nous vivions de la sorte, nous songions pourtant à nôtre liberté, & nous esperions qu'aprés avoir un peu mieux connu le païs, nous trouverions les moyens de nous échapper. Quelques gens avant nous, qui ne sçavoient pas les chemins avoient fait cette entrepriſe, mais toûjours en vain ayant été ratrappez par les Chingulais : car c'eſt leur coûtume de ſe défiér des hommes Blancs qu'ils rencontrent en voyageant. Ils les examinent, & lors qu'ils ne leur donnent point de réponſe ſatisfaiſante. ils les arrêtent comme des fugitifs, & les ménent à la prochaine ville, où ils ſont gardez dans quelque Grange par des Soldats, ſans qu'on leur donne que peu ou point à manger. Deſſein de s'en fuïr avorté.

Ceux qui reprennent ces fugitifs ſont obligez de les garder

& de les nourrir, jusqu'à ce que le Roi les fasse venir pour les remercier. Lors qu'ils se présentent à lui, il leur fait de magnifiques promesses qu'il ne tient jamais: car souvent il les renvoye pour garder encore les prisonniers, de sorte qu'ils sont autant captifs que les autres, n'osant retourner chez eux, sans la permission du Gouverneur de la Province, auquel il faut faire des presens considerables, pour obtenir cette grace.

CHAPITRE IV.

De certains autres Anglois Prisonniers dans le même païs.

Anglois du Marchand de Perse, captifs avant nous.

OUtre ce que nous étions de Captifs, nous en trouvâmes encore d'autres de nôtre Nation dans la même Isle, qui avoient été pris un an & demi avant nous, en 1658. Ils étoient treize, sçavoir, les Sieurs *Vassal Merginson*,

March, *Kirby*, *Jelf*, *Cardiner*, *Day*, *Stapleton*, *Man*, *Smart*, *Holstein Hambourgois*, *Gony & Bingham*. Ils s'étoient embarquez dans le Vaisseau appellé le Marchand de Perse, commandé par le Capitrine *Johnson*, qui fit naufrage aux Isles Maldives. Mais s'étant sauvez dans des Chalouppes & passant prés de cette Isle ils y rélâchérent pour s'y rafraîchir & furent pris & emmenez dans le cœur du païs comme nous. Les Chingulays leur ostérent tout, hormis leurs habits, & il n'y eut que le Sieur *Merginson* qui sauva son argent qu'il avoit adroitement caché dans son Justaucorps, & qui depis lui fut dérobé par ses Camarades qui sçavoient où il l'avoit mis. Mais ils ne le gardérent pas long-temps, car le Roi en ayant été averti, il envoya des gens qui leur arrachérent cette injuste proye.

Aprés leur prise ils furent presétez a ce Prince, qui leur demãda Ils sont presen-

tez au Roi. s'il y avoit guerre entre les Anglois & les Hollandois. Ils lui répondirent que non, & comme ils l'eurent satisfait sur diverses questions qu'il leur fit, il commanda qu'on leur donnast à tous des habits, & que *Vassal* qui étoit regardé comme le premier d'entre eux eust une double portion de Ris. Il avoit remarqué deux jeunes hommes fort bien faits dans cette troupe, qu'il fit mettre à part, afin de le servir à la Cour. Nous parlerons toute à l'heure de la fin qu'ils firent l'un & l'autre. On mit tous ces prisonniers dans la ville de Cande, à chacun desquels on donna une natte toute neuve, & des vivres de la maison du Roi. Quelque temps aprés, ils eurent encore d'autres habits.

De cette maniére ces premiers venus remportoient un grand avantage sur nous. Car nous n'avions ni nattes ni habits ni

l'honneur d'être connus du Roi.

Cette favorable réception leur fit esperer que le Roi les mettroit en liberté. Il y avoit en ce temps-là à Cande un Moine Portugais nommé le pere Vergonse, avec qui ils s'entretinrent un jour de l'espoir de leur delivrance. Comme ils avoient fait habitude avec lui, ils lui demandérent ce qu'il en croyoit, & si les careſſes que le Roi leur faisoit n'étoient pas des marques qu'ils étoient dans ſes bonnes graces. Mais cet homme qui connoiſſoit l'humeur du Prince leur dit, que ce n'eſtoit pas ſa coûtume de donner la liberté aux Européens, ce qui les irrita tellement contre lui, qu'ils l'appellérent *Chien de Jeſuite* & lui reprochérent qu'il ſouhaitoit qu'ils demeuraſſent éternellement eſclaves.

Ils croyét qu'ils ſeront mis en liberté, mais ils ſe trompent.

Cependant, ils étoient bien traitez eu égard à la pauvreté du païs & de ſes habitans. On leur fourniſſoit du Ris tant qu'ils en

Action

ridicule qu'ils font.

vouloient, & néanmoins ils se plaignoient, comme si on les laissoit mourir de faim. Ayant tué un jour une poule, ils la démembrerent & en portérent chacun un morceau à la main dans les ruës, comme pour faire voir aux Principaux de la Cour, qu'on ne leur donnoit que de miserables restes, que des chiens voudroient à peine manger : mais on se moqua d'eux, parce qu'on scavoit que cette volaille étoit une viande délicieuse dans les terres de Cande.

Ils dérobbét une Vache qu'ils tuënt.

Comme ils ne mangeoint pas souvent de la chair & qu'ils manquoient d'argent pour en acheter, il leur prit envie de tuër quelque Vache pour faire quelques bõs repas. Mais sur le point d'executer leur dessein, ils doutérent s'il leur étoit permis de prendre ce qui ne leur appartenoit pas. Dans cette incertitude ils s'adresserent au Pere Vergonse avec qui ils s'éroient racommodez;

modez ; & ce bon homme leva bien-tôt leur difficulté par la dispense qu'il leur en donna. Il dit, *que puis que leurs ennemis possedoient leurs corps, il étoit juste qu'ils mangeassent leurs biens.* Et afin de les encourager, il leur promit d'en manger le premier. En effet, la bête ayant esté tuée, le Pere Vergonse en eut un morceau qu'il mangea de bon appetit.

Autre marque de leur licence.

Voici encore un autre exemple de la liberté qu'ils se donnoient. Les Officiers du Roi ont le droit de cueillir le fruit qu'on appelle *Jack*, en quelque lieu qu'il croisse, sans la permission de personne, pour le donner à manger aux Elephants. C'est, disent-ils, pour le service du Prince, & on n'oseroit les en empêcher. Un jour que nos gens étoient logez dans une maison qui avoit

autrefois appartenu à un grand Seigneur tombé dans la disgrace du Roi, & où il y avoit un arbre qui porte le *Jack*, quelques Officiers y vinrent demander de ce fruit. Mais nos Anglois, bien qu'ils en eussent plus qu'il ne leur en faloit, refusérent de les laisser entrer dans le Jardin & les renvoyérent à vuide. Et comme la plainte en fut faite aux Grands de la Cour, ils ne firent pas semblant sur l'heure d'en prendre connoissance; mais quelque temps aprés ils les chassérent de cette maison.

Ce que devinrent deux jeunes Anglois pris par le Roi à son service.

J'ay parlé de deux jeunes hommes que le Roi avoit choisis pour le servir à la Cour. L'un s'appelloit *Smart* & l'autre *Man*. Ils n'y furent pas long temps, sans gagner les bonnes graces du Prince, qui s'informoit souvent d'eux, de l'état de l'Angleterre, des armées de sa Majesté Britannique, & leur accordoit souvent des faveurs qu'il refusoit à bien des personnes.

UB Mannheim DFG

Il arriva une fois que *Smart* ayant dessein d'apprendre des nouvelles d'Angleterre alla secrettement chez un Ambassadeur de Hollande qui étoit à Cande. On en avertit le Roi, qui d'abord ne le vouloit pas croire : cependant il donna ordre de l'épier & de le prendre s'il étoit possible sur le fait. Comme l'Anglois ne se défioit de rien, il fut facile de l'arrêter, & ayant confessé sa faute, le Roi qui ne pardonne pas à ceux qui voyent le Ministres Etrangers, sans sa permission, se contenta de le reléguer dans les montagnes sans chaînes, où il fut bien traité, & épousa une femme dont il eut un garçon. Quelques années aprés il mourut malheureusement, s'étant rompu le col en tombant d'un arbre où il cueilloit des *Jacks*. Si un Chingulay osoit entrer chez un Ambassadeur, il lui en coûteroit la vie. Disgrace de *Smart*.

Durant ce temps-là, son com-

pagnon *Henry Man* se conserva toûjours dans la faveur, & fut fait le premier de tous les Domestiques du Roy. Un jour ayant rompu un plat de porcelaine il s'enfuit & se refugia dans un *Vehar* ou Temple pour y chercher un Azyle. Cette action ne plut pas au Roy qui crut que *Man* s'étoit imaginé que les Prêtres qui y demeuroient, le pouvoient protéger contre luy. Cependant ne voulant ni offenser les Prêtres ni le tirer de force de ce lieu-là, il luy envoya dire; qu'il ne faloit pas qu'il s'épouvantât d'une si petite faute; qu'il luy pardonnoit, & qu'il retournast exercer sa charge au Palais. Mais à peine fut-il sorti du Temple, qu'il fut pris: on luy lia les bras au dessus du coude par derriere, selon la coûtume du païs, & en cet état on le laissa toute la nuit, lié si étroittement, que ses bras enflérent, & que les cordes qui le serroient

Fin lamentable de *Man*.

pénétrerent jusqu'aux os. Le lendemain le Roy commanda à un des principaux Officiers de sa Cour de le délier, de luy mettre des chaînes aux pieds, de le garder chez luy & d'en avoir un soin tout particulier.

Six mois se passerent avant qu'il pût guerir & recouvrer ses forces, aprés quoi il fut rétabli dans sa charge & dans son ancienne faveur prés du Roy, qui paroissoit avoir pitié de luy, & qui luy auroit sans doute pardonné, s'il ne s'étoit pas jetté imprudemment entre les bras de ces Prêtres.

Quelque temps aprés, il offensa encore le Roy. Ce Prince vouloit avoir un certain Portugais à son service, qui n'avoit pas beaucoup envie d'y entrer. Comme il connoissoit nôtre favori Anglois, il luy écrivit, le priant d'employer son crédit, afin d'être dispensé de joüir de ce fatal avantage. La lettre fut

renduë à l'Anglois, qui n'entendant pas le Portugais se la fit expliquer par une personne qui sçavoit cette langue, Mais voyant ce qu'elle contenoit il ne jugea pas à propos de se mêler de cette affaire & il garda cette lettre, sans en rien communiquer à personne. Au bout de quelque temps, l'Interprete s'avisa de le dire au Roi qui fut si irrité de n'avoir pas eu plûtôt cet avis, qu'il le fit mettre en pieces par les Elephans, avec le Portugais qui n'avoit point fait d'état de l'honneur qu'il luy vouloit faire; & *Man* aussi qui s'étoit contenté de tenir cette affaire secrette.

Le Roy ordonne que les captifs du Marchand de Perse soient bien-traittez

Aprés cette execution, le Roy s'imaginant que nous nous abandonnerions à la peur, ou que le peuple nous maltraitteroit, il envoya des ordres particuliers dans tous les lieux où nous étions, afin que nous fussions bien traitez & qu'on eût pour nous toutes sortes d'égards.

Le Roy est si jaloux du commerce des lettres, qu'il ne souffre point que personne l'entretienne dans ses Etats. J'en viens de rapporter une preuve, par la mort tragique de *Man*; mais *Vassal* se tira mieux d'une affaire presque pareille, comme je vais dire.

Cet homme avoit reçeu diverses lettres, & beaucoup de personnes le sçavoient. Mais craignant enfin que le Roy n'en fust averti, il prit le parti d'aller à la Cour & de les luy présenter. Apres avoir été admis devant ce Prince, il confessa que quelques lettres etoient passées par ses mains, & que même il les avoit gardées quelques temps, sans les luy rendre, mais il ajoûta, que lors qu'il les receut, il ne sçavoit pas que la loy & les coûtumes du païs déffendoient ce commerce; que l'ayant sçeu il s'étoit adressé à un Prêtre Portugais

Prudence de *Vassal*, à l'occasion de quelques lettres.

mort depuis peu, pour le consulter & qu'il l'avoit conseillé d'attendre qu'il se presentast quelque occasion favorable de le faire; & qu'enfin, ayant voulu satisfaire à ce devoir, les gardes du païs s'étoient toûjours opposez à son passage, de maniere qu'il n'avoit pû jusqu'alors, luy rendre compte de sa conduite.

Il les lui fait lire.

Le Roy aprés l'avoir écouté ne parut point du tout fâché, & il luy commanda de les lire. *Vassal* les lut en Anglois, comme elles y étoient écrites; & ce Prince fut aussi attentif à cette lecture, que s'il avoit entendu nôtre langue. Aprés cela le Roy donna à *Vassal* une lettre interceptée, laquelle nous étoit écrite par le Chevalier *VVinter*, Gouverneur du Fort S. George. Il luy commanda de l'interpreter, & ayant veu que c'étoit une Rélation d'une Bataille, où l'Amiral *Opdam* qui combattoit contre les Anglois étoit mort,

il s'en fit lire tous les particularitez. Ayant aussi appris par la même lettre, que nôtre armée étoit de cent cinquante voiles, il s'informa du nombre des canons & des personnes qui montoient alors nos vaisseaux. *Vassal* luy repondit, que dans chaque vaisseau l'un portant l'autre, il y avoit environ trois cens hommes; & quand il voulut conter sur le sable, à combien le tout montoit, le Roy luy dit, que cela n'étoit pas nécessaire, & qu'il venoit de supputer par là, que nôtre Flotte étoit forte de quarante cinq mille hommes.

Cette nouvelle de la Bataille contre les Hollandois luy pleut extrêmement. Il dit à *Vassal*, qu'il vouloit écrire aux Anglois, & qu'il luy cherchast parmi ses Camarades qu'elqu'un qui fût propre à porter sa lettre. *Vassal* luy en nomma un, mais sur de certaines difficultez que firent

naître quelques Seigneurs qui étoient avec le Roy, qui le pressoient de jetter les yeux sur une autre personne, il s'apperceut qu'ils cherchoient à découvrir celuy qui luy avoit apporté ses lettres, ainsi il se tint dans la suite sur ses gardes, & il leur dit qu'il n'en connoissoit point d'autre.

Entretien particulier de Roy avec *Vassal*

L'entretien fut long entre le Roy & luy, & toûjours en Portugais : mais *Vassal* n'en a jamais voulu dire le sujet à personne, parce que le Roy avoit exigé de luy le secret. Lors que ce Prince le congédia, il luy fit de belles promesses qu'il ne luy tint pas, car depuis ce temps là il ne l'a jamais renvoyé querir. Pour ce qui est de celuy que *Vassal* jugeoit capable de porter la lettre, le Roy l'envoya prisonnier dans les montagnes chargé de chaînes, s'étant imaginé qu'il entretenoit correspondance avec *Vassal* & qu'il luy faisoit tenir des lettres.

CHAPITRE V.

Des voyes employées pour nous delivrer. D'une Rebellion dans l'Isle. Et comme nous nous établîmes à la Campagne.

On parle de nôtre delivrance.

NOus demeurâmes en cet état, jusqu'à l'année 1664. que le Roy receut une lettre du Chevalier *VVinter*, Gouverneur du Fort S. George & Agent de nôtre Nation en ce lieu là. L'Ambassadeur de Hollande prés du Roy de Ceylan avoit aussi eu commission du Gouverneur de Columbo de traitter de nôtre rançon. *Radga Singa* parut satisfait de ce que luy mandoit le Chevalier *VVinter*, & l'Ambassadeur de Hollande le sçut si bien gagner, qu'il luy promit de nous rendre la liberté.

On nous fait venir à la ville.

Dans cette veuë on nous fit tous venir à Cande, où nous

eûmes la satisfaction de nous embrasser les uns les autres, ne nous étant point veus depuis fort long temps. Nous y trouvâmes aussi les Anglois pris dans le Marchand de Perse, que nous n'avions jamais connus jusques-là, & aprés avoir compté combien nous étions, on trouva que le nombre étoit de vingt neuf personnes.

On nous asseure de nôtre liberté.

Peu de jours aprés nôtre arrivée dans la ville, on nous mena au Palais, où quelques Seigneurs de la Cour nous dirent que le Roy leur avoit commandé de nous asseurer de nôtre liberté; qu'il étoit resolu de nous renvoyer en Europe, & que nous ne devions plus nous regarder comme esclaves ou prisonniers. Aprés que nous eumes remercié sa Majesté par de profondes révérences, ils ajoûterent que le Roy nous laissoit la liberté de nous retirer avec l'Ambassadeur de Hollande, ou avec le

vaisseau que le Chevalier *VVinter* avoit envoyé. Nous leur répondîmes que nous nous conformerions en cela à la volonté de sa Majesté, & ils repliquérent que le Roy pouvoit faire les choses selon son bon plaisir, mais que cependant il vouloit que nous choisissions. Ainsi il falut deliberer entre nous, & un moment aprés nous leur dîmes, que puis que sa Majesté nous faisoit la grace de s'en rapporter à nôtre choix nous luy étions infiniment obligez & luy demandions la liberté d'aller avec l'Ambassadeur. Nous prenions ce parti, pour diverses raisons. Nous avions remarqué que cette barque Angloise étoit équippée & ne valoit pas grand' chose, ayant été négligée depuis le temps qu'elle étoit abordée dans l'Isle. Nous craignions aussi que sous prétexte du danger qu'il y a d'aller de Ceylan au Fort Saint George,

on ne rompît nôtre voyage, & nous croyions enfin être engagez d'honneur à suivre les Hollandois de peur de désobliger leur Ambassadeur qui s'étoit efforcé si généreusement de nous servir, & qui auroit eu droit de nous abandonner dans la suite, comme des ingrats, si le Roy nous eût retenus.

Nous refusons tous de servir le Roy.

En suite ils nous firent entendre, que si quelqu'un de nous souhaittoit de demeurer au service du Roy, on luy donneroit des recompenses, des villes, de l'argent, des esclaves & des emplois considerables à la Cour, mais nous refusâmes tous generalement ces offres. On fit aussi cette même proposition à chacun de nous en particulier, & l'on s'informa de nos professions & si nous n'avions personne capable de servir le Roy en qualité de Trompette, mais ce fut en vain qu'on essaya de nous tenter par les promesses. Nous pré-

férâmes le retour en nôtre Patrie aux charges qu'on vouloit nous donner dans un païs étranger ; mais ce fut aussi par là que nous attirâmes sur nous l'indignation du Roy.

Quand ils virent qu'ils ne pouvoient rien gagner sur nous, il nous dirent que le Roy avoit ordonné que nous vinssions tous les jours à la porte de son Palais pour y recevoir ses ordres. Nous obéimes durant plusieurs jours, mais inutilement, car on ne nous dit plus rien de sa part. Cependant il arriva un malheur, auquel ce Prince ne s'attendoit pas. Tout son peuple generalement se soûleva contre luy. On attaqua son Palais de nuit, mais sur le point de l'emporter, le cœur manqua au Rebelles qui n'oserent y entrer, & luy donnerent le temps de se retirer le matin dans les montagnes. Ce fut plûtôt leur lâcheté que sa valeur qui les sauva, car s'ils

Les Grands de la Cour nous ordonnent de venir tous les jours au Palais, pour y recevoir les ordres du Roi.

Les Chingulays se revoltent.

eussent eu assez de courage pour entrer dans son Palais, ils se seroient infailliblement emparez de sa personne. Je parleray ailleurs de cette revolte & j'y renvoye le Lecteur. Je raconteray seulement icy quelques particularitez de cette guerre, dans laquelle nous fûmes engagez.

Danger que nous courumes dans ce soulevement

Avant que d'attaquer le Palais Royal, les Rebelles délibérerent s'ils se saisiroient de nous, craignant que nous ne prissions le parti du Roy. Car bien que nous ne fussions qu'une poignée de gens, en comparaison d'eux, néanmoins nous nous étions rendus redoutables. Le premier dessein fut de se défaire de nous & de nous massacrer; mais d'autres plus moderez furent d'avis de nous laisser là. Ils alléguerent, *que puis que nous ne sçavions rien de leur projet, & que nous vivions en repos dans nos maisons, apparemment nous ne nous mêlerions de rien: mais*

que s'ils nous attaquoient, le Roy viendroit bien-toſt à le ſçavoir; qu'il ſe mettroit infailliblement en état de leur reſiſter, & qu'ainſi leurs meſures ſeroient rompuës. Nous apprimes ces choſes de quelques-uns de leur parti, qui nous le racon-terent, aprés la fin de la guerre. Les habitans de Cande prirent la fuite aprés le Roy, abandonnant leurs maiſons & leurs biens, où nous fimes grand butin, tout le monde ayant la liberté de piller & de ſaccager les terres de ceux qui s'étoient ſauvez avec le Roy.

Les Rebelles ayant ainſi chaſſé le Roy, marcherent vers Cande & nous emmenerent avec eux. Celuy qui les commandoit nous dit *de prendre courage; qu'ils avoient bien penſé à ce qu'ils venoient de faire; que la mauvaiſe conduite du Roy en étoit la cauſe, & que ce Tyran ne s'étoit propoſé que leur ruine &*

Les revoltez nous entraînent avec eux.

celle de tout le païs. Ils insistérent particulierement sur des choſes qu'ils crûrent paroître plauſibles aux étrangers, ſe plaignant qu'il retenoit les Ambaſſadeurs, auſſi bien que les autres gens malgré eux; qu'il ruinoit le commerce, & que ſes cruautez & ſes injuſtices étoient ſi criantes, qu'on ne les pouvoit plus ſouffrir. Ils ajoûterent qu'il avoit violé les loix du païs, & qu'auſſi-toſt qu'ils auroient rétabli le calme dans l'Iſle, ils nous renvoyeroient en nôtre terre natale.

Ils nous donnét de l'argent afin de les ſervir.

Un jour, qui étoit celuy de Noël, & que nous étions à Cande, les Chefs des Rebelles nous firent venir, & nous donnérent de l'argent, pour nous engager à prendre les armes avec eux, & à aller enſemble attaquer *Radga Singa*, au lieu où il s'étoit retiré. Mais dans ce même moment la nouvelle leur vint que le jeune Prince s'étoit

sauvé avec sa Tante, ce qui les épouvanta tellement, qu'ils s'enfuirent, laissant l'argent & les habits qui nous étoient destinez, & se massacrant l'un l'autre, afin de paroître fideles sujets & de se disculper auprés du Roy du crime de rebellion.

Cependant comme nous étions en grande necessité, nous nous jettâmes sur cet argent, qui fut bien-tôt enlevé. Depuis les troubles arrivez personne ne nous donnoit plus rien, & sans cette proye je ne sçay ce que nous aurions fait pendant plus de trois mois, qu'il falut nous nourrir à nos propres dépens. Aprés avoir ramassé ce que nous pûmes du débris de la Cour, nous nous retirâmes à la débanda de chacun chez soi, résolus de ne nous pas mêler davantage de cette affaire, étant étrangers & prisonniers à la merci de nos ennemis.

Nous nous retirõs sans plus vouloir prendre part dans ces broüilleries.

L'espoir de la liberté nous, Les Re-

belles ayant manqué leur coup, apprehendent le Roy.

avoit engagez dans le party des Rebelles qui nous fournirent diverses choses dont nous manquions. Comme ils étoient les Maîtres, nous n'avions pû nous dispenser de leur obéïr & de les suivre à la Cour. Mais la chance étant tournée, nous tombâmes en de mortelles apprehensions, que le Roy ne fust tost ou tard averti de nôtre conduite.

Le Roy nous justifie de l'accusation, de l'avoir abandonné.

En effet, à peine fumes nous de retour dans nos maisons, qu'il nous vint un ordre d'un des premiers Seigneurs de la Cour de l'aller trouver. Il s'étoit mis en campagne avec quelques gens, & de la maniere qu'il agissoit, il sembloit qu'il étoit du parti des Rebelles, & qu'il vouloit se retirer à Columbo chez les Hollandois. Aussi-tost que nous fûmes atrivez prés de luy, il se déclara pour le vieux Roy & nous mena au devant des revoltez afin de leur don-

ner bataille ; mais ne les ayant pas rencontrés il alla à Cande, où il nous congédia, nous promettant *de faire ſçavoir au Roy, que nous avions pris courageuſement les armes pour ſon ſervice, & qu'il n'avoit pas tenu à nous, que nous n'en fuſſions venus aux mains avec les ennemis.* Quelques jours aprés il le dit à *Radga Singa*, qui ſçavoit déja que nous avions touché de l'argent des Rebelles. Dans cette rencontre, il ſembloit qu'il d'euſt être fort en colere contre nous, mais il en arriva tout autrement, car il répondit à nos accuſateurs que puis que perſonne ne s'étoit offert à nous nourrir en ſon abſcence, nous avions eu raiſon de prendre ce que la fortune nous preſentoit.

Le tumulte étant appaiſé & la ſedition étouffée, le Roy fut rétabli ſur le Trône ; & tout cela

Nous ſommes obligez

de manger.

en cinq jours de temps. Dans ce desordre, comme j'ay déja dit, on nous avoit refusé nôtre portion ordinaire, & aprés cela aucun ordre n'étoit venu de la Cour pour nous faire subsister comme auparavant. Ainsi nous fûmes obligez de gueuser sur le grand chemin qui mêne à la ville jusqu'à ce que le Roy en fut averti au bout de quelques mois, & alors il nous renvoya dans nos anciennes demeures, sans plus parler de nôtre liberté, dont nous nous étions flattez.

On nous renvoye en de nouveaux quartiers, où nous travaillons & vivons avec

On dispersa à la campagne avec nous les prisonniers du Marchand de Perse, & l'on ordonna à ceux chez qui nous logions de nous traitter le mieux qu'il seroit possible. Nous étions un à un dans chaque maison, & nous fimes si bien tous, que nous apprîmes le langage & les coûtumes du païs, & qu'on nous donna la même quantité de

vivres qu'auparavant. Outre cela, les uns s'appliquerent au labourage, les autres au trafic & d'autres à faire des Bonnets à l'aiguille, qu'ils pouvoient vendre par tout, hormis dans les places maritimes. Nous allions aussi loin que nous voulions dans le païs, sans qu'on y prît garde, car le peuple s'étoit insensiblement défait de la peur que nous ne prissions la fuite, particulierement voyant que nous possedions des maisons, & que quelques-uns des nôtres s'étoient mariez dans l'Isle, & y avoient même beaucoup d'enfans. plus de liberté.

Voilà ce qui regarde tous les Anglois prisonniers en general; je vais à cette heure parler de moy-même.

CHAPITRE VI.

Suite de ce que fit l'Auteur aprés la Rebellion, & comme il acheta une terre.

L'Auteur bâtit une maison

LA fortune voulut que je fusse rélegué dans la Province de *Handapondovvn*, à l'Occident de la Ville de Cande. Elle est passablement agréable, & le lieu où l'on m'envoya me pleut d'autant plus qu'il étoit assez prés de la Mer, ce qui me fit concevoir l'esperance qu'avec le temps je me pourrois sauver. Cependant pour bannir le soupçon du peuple qui m'observoit jour & nuit & épioit toutes mes actions, je bâtis avec l'assistance de mes voisins une maison sur le bord d'une riviere. Je l'environnay d'un fossé, à l'entour duquel je plantay une haye; & aprés m'être ainsi logé, je me remis

remis à faire des Bonnets à l'Aiguille, que je vendois çà & là à la campagne.

En ce temps-là, il ne me restoit plus que sept Shellings de tout mon argent, que j'avois employé à bâtir ma maison & à d'autres usages necessaires. Mais Dieu qui ne m'a jamais abandonné dans mes entrepriſes, benit encore celle-cy, car en peu de temps, je me vis assez à mon aise, & je ne manquay d'aucune des choses que le païs produit. Mes voisins en eurent de la joye & cesserent d'apprehender que je ne me sauvasse, & afin de m'attacher plus étroittement à eux, ils me conseillerent de me marier, me representant qu'une femme me seroit d'un grand avantage.; qu'ayant donné congé à mon valet depuis quelque temps, & étant demeuré seul, il me falloit quelqu'un pour prendre soin de mon ménage pendant

Le peuple lui conseille de se marier.

mon absence, & qu'à l'âge où j'étois, je ne devois pas passer mes jours seul dans une maison : & ils ajoûterent enfin, que si le Roy m'envoyoit querir, je pourrois sans crime me separer de ma femme, ainsi que je voyois qu'ils faisoient eux-mêmes tous les jours.

Il fait semblant d'écouter leurs conseils.

Comme je voulois leur persuader que je ne songeois plus à retourner en Europe, je fis semblant d'écouter leurs conseils : mais je leur dis, que je ne me sentois pas encore assez pourveu de toutes choses, pour entretenir une femme, & que je jetterois les yeux sur quelqu'une que je pusse aimer. Néanmoins cette promesse étoit bien éloignée de ma pensée, car j'abhorrois cette sorte d'union avec les Idolâtres.

Il demeure deux ans en ce lieu là.

Je demeuray deux ans en ce lieu, sans pouvoir durant tout ce temps-là rencontrer la moindre occasion de prendre la fui-

te. Car je ne voulois pas me hazarder imprudemment de peur d'être repris & traité de la même maniere que divers autres qu'on avoit fait mourir miserables.

Les Hollandois bâtissent un Fort prés de lui, que le Roy prend quelque temps aprés.

En *1666.* les Hollandois bâtirent un Fort au dessous de moi, dont je n'étois separé que par une chaîne de montagnes. Mais bien que je fusse si prés d'eux, j'essayay en vain de m'y retirer, & je trouvay les passages trop bien gardez par les Chingulays. Un peu auparavant le Roy avoit envoyé deux Generaux avec des troupes, pour les en chasser, mais n'ayant pû en venir à bout ils se contentérent de mettre des gardes sur les avenuës, pour empêcher les Hollandois de faire des courses. Ce fort s'appelloit *Arrandery*. Mais quelques années aprés, le Roy de Cande le reprit, pendant que les Hollandois n'étoient pas sur leurs gardes; &

on y fit prisonniers tous ceux qui y étoient, lesquels furent emmenez à Cande, où ils étoient encore presque tous, lors que je me sauvay.

Il est forcé d'abandonner sa maison, suivi de trois de ses Compagnõs qui étoient dans la même Province avec lui.

Nous étions quatre Anglois dans cette Province où les Hollandois avoient bâti ce Fort. Mais quelque temps aprés, le Roy craignant que nous ne nous sauvassions chez eux, il envoya ordre qu'on nous emmenast à Cande Uda, sous prétexte de ne pas vouloir nous exposer aux miseres de cette guerre.

Comme nous fumes forcez de nous retirer à la hâte, il falut que j'abandonnasse mon établissement en ce lieu là. J'y laissay quantité de Noix de Betel, dont on fait grand trafic, à la merci de ceux qui les purent emporter; & j'eus assez de peine à sauver mes habits dans la peur que me firent ceux qui nous emmenoient.

On nous conduisit tous quatre dans une ville sur le haut d'une montagne, appellée *Laggendenny*, & le Sieur *Loveland* fut choisi pour demeurer avec moy dans une même maison. Auparavant presque tous nos compagnons desesperant de recouvrer la liberté s'étoient mariez, & on logea mon ami avec moi, parce que nous n'avions point de femmes ni l'un ni l'autre.

Ils sont menez dans une méchante ville.

A nôtre arrivée en cette ville-là, nous fûmes extrêmement découragez, en la voyant la plus pauvre & la plus miserable de toutes celles du païs. Elle est scituée, comme je viens de dire, sur le sommet d'une montagne, composée seulement de quatre ou cinq maisons, & privée de tout commerce avec les autres villes de la Province, qui en sont fort éloignées. C'est-là que le Roy envoye souvent les criminels

dont il se veut défaire. Nous crûmes quand nous nous vîmes en ce lieu-là, que nous avions encouru l'indignation de Sa Majesté, particulierement lors que nous apprîmes que nous y étions releguez par son ordre.

Le Roi leur envoye dire de prendre courage.

Mais nôtre frayeur ne dura qu'un jour, car le Roi prévoyant que nous ne manquerions pas de nous abandonner au chagrin, aprés avoir été tirez de la Province de *Handapondovvn*, laquelle est fort agreable, pour être confinez dans de tristes montagnes, il envoya le lendemain un des Principaux de la Cour aux habitans de ce lieu-là. Il leur dit de sa part; *Que bien loin que nous fussions criminels, & éloignez des bonnes graces du Roy, Sa Majesté entendoit qu'on nous traitast comme de personnes qu'il estimoit & vouloit employer dans de grandes affaires; qu'il*

ne nous consideroit pas comme prisonniers, mais comme des Etrangers honorez de sa protection, ausquels il avoit donné la liberté; que si leurs provisions n'étoient pas suffisantes, il vouloit qu'ils vendissent leurs Bestiaux & leurs biens, & mêmes leurs femmes, afin de nous nourrir; & qu'enfin, ils nous cédassent leurs maisons, si les nôtres ne nous plaisoient pas.

Cet ordre auquel nous ne nous attendions pas nous fut extrêmement agréable, & nous jugeâmes par là, que le Roi en nous releguant en ces lieux écartez n'avoit pas eu dessein de nous châtier, mais de se servir de nous pour ruiner les habitans de cette ville, qui dans la rebellion s'étoient des premiers signalez à piller son Palais, prés duquel ils demeuroient la plûpart. Car comme ils étoient employez, tantôt à porter ce

On les y met pour châtier le peuple.

Prince dans son Palanquin, tantost à prendre soin de son Bétail & à envoyer du lait tous les matins à la Cour, ils connoissoient toutes les places où il gardoit les choses qu'il estimoit le plus, & ils n'avoient pas manqué de profiter de l'occasion.

Ils se lassent de cette demeure.

Nous demeurâmes trois ans en cette ville jusqu'à-ce qu'enfin nous nous lassâmes de ces gens & eux de nous. Jamais ils n'avoient eu d'hôtes plus incommodes. Nous exercions le pouvoir qui nous étoit donné sur eux dans toute sa rigueur : & bien que nous ne fussions que quatre, neanmoins il nous étoient aussi soûmis, qu'à une Compagnie de Soldats. Mais comme j'ay déja dit, parce que nous étions dans une chetive ville, nous résolumes de l'abandonner.

Ce dessein étoit difficile à executer, sans le congé du Roi.

J'allay à la Cour afin de l'obtenir, mais il me fut refusé, & ceux à qui je m'adressay me dirent que c'étoit une chose dont il ne faloit pas parler, parce que *Radga Singa* ne revoqueroit pas son ordre.

Je retournay donc à *Laggendenny*, où nonobstant la pauvreté de cette ville, nous ne laissâmes pas de nous faire toûjours bien traiter. On nous apportoit tous les jours des vivres, & n'ayant rien à faire, nous voulions bien prendre la peine de les accommoder nous mêmes. Cependant pour tuër le temps, nous faisions quelquefois des Bonnets à l'aiguille, qui nous rapportoient quelque chose.

Un jour desesperant de pouvoir jamais sortir du lieu de nôtre exil, avec permission, je m'avisay d'une ruse qui quelque temps aprés, me rétablit dans la Province de *Handa-*

L'Auteur retourne à son ancienne demeure

par adresse. *pondovvn.* On me devoit quelque chose en ces quartiers-là : & sous prétexte d'y aller solliciter le payement de mes dettes, je pris congé de mes voisins, avec un Chingulay que je menay avec moy. Ce n'est pas que je ne sçeusse fort bien les chemins, mais il m'étoit necessaire pour franchir à sa faveur les passages que les gardes occupent. Durant le voyage, je passay pour un prisonnier confié à sa garde, & j'eus le bonheur de ne trouver aucun obstacle dans tous les lieux, par où mon guide me conduisit.

Il s'y rétablit peu à peu. Aussi-tost que je fus arrivé dans mon ancien établissement, je fis accroire que cet homme étoit venu par ordre des Magistrats, pour faire en sorte que je fusse payé de ce qui m'étoit deu. Je recouvray par ce moyen quelque chose, & je ne me mis pas fort en peine du reste. Avec cela & ce que j'avois apporté, je me rétablis peu à peu, de maniere que

je me trouvay en assez bon état, avant que de quitter cette place-là.

Pendant le sejour que j'y fis, on me parla d'une certaine terre à vendre qui étoit à ma bienséance. Comme je commençois à me déplaire où j'étois, je résolus de l'acheter & de m'y retirer, sans me mettre en peine des ordres du Roi, ayant remarqué que ceux qui en étoient chargez ne les executoient pas dans toute leur rigueur.

Il résout de la quitter.

Bien que je sçeusse les coûtumes de l'Isle, pour y avoir demeuré sept ou huit années, je ne voulus pas néanmoins m'en fier, à mes propres lumieres. J'allay voir le Gouverneur de la Province où étoit cette terre, & je luy demanday s'il me seroit permis de l'acheter. Il me demanda d'abord à qui elle appartenoit, & lui ayant dit, qu'elle venoit d'un Prêtre qui en mourant l'avoit laissée à un de ses petits fils, que la necessité

On lui veut vendre une terre.

obligeoit de s'en défaire, il m'encouragea à en faire l'acquisition & me répondit, que c'étoient les seules terres qu'on pouvoit vendre & acheter, & qu'il ne voyoit aucune difficulté en cette affaire.

Sa scituation

Avec son consentement & son conseil, je traitay avec celuy qui vouloit vendre ce bien. La scituation m'en plaisoit. Il étoit sur une langue de terre environné de trois champs de grains, & vis à vis de la porte, il y en avoit encore un petit avec un fossé où couloit une belle source d'eau vive. Outre cela, on y voyoit huit Noyers de Coco & quantité de bons arbres fruitiers, qui ne pouvoient manquer de rapporter beaucoup, étant débarrassez des buissons & des épines dont ils étoient presque tous couverts.

Il l'achete.

Je payay de cette terre vingt-cinq *Larées* c'est à dire, cinq *Dollars*, qui font une som-

me considerable en ce païs là. Le Contrat d'acquisition fut écrit sur une feuïlle, selon la coûtume du païs; sept ou huit des principaux habitans de la ville y signerent comme témoins, & j'en pris enfin possession dans toutes les formes, pour être à moi à perpétuité. Elle est dans la Province d'*Oudaneur*, dans la Ville d'*Elledat* & à dix miles de Candé.

Il y bâtit une maison.

A peine en fus-je le maître, que je travaillay à y bâtir une maison, qui fut bien tôt achevée, à l'aide de *Roger Gold*, *Ralph Knight* & Etienne *Rutland*, trois de mes camarades qui étoient mes voisins. Cela pleut aux habitans du païs, qui s'imaginérent que nous n'avions plus aucune pensée de retourner en nôtre terre natale.

Il retourne à *Laggendenny*.

Cependant encore que j'eusse bâti une maison, je n'osois absolument quiter mon ancienne demeure de *Laggendenny*, où je re-

pour un peu de tés, puis il revient à *Elle-dat.*

tournay réſider quelque temps, laiſſant mes trois Compatriotes pour avoir ſoin de celle d'*Elle-dat.* Mais enfin, ayant trouvé un prétexte favorable de l'abandonner, je revins à mon nouveau domicile, m'étant ſéparé des Anglois de *Laggendenny*, qui s'allérent auſſi habituër, les uns d'un côté & les autres d'un autre. Mais par là eux & moi nous perdîmes l'avantage d'être nourris aux dépens des gens du païs, qui ſe crurent diſpenſez, & avec raiſon, de nous porter des proviſions dans les lieux où nôtre caprice nous portoit.

Il retient trois de ſes camarades pour demeurer avec lui.

La premiére choſe que je fis aprés avoir bâti ma maiſon, fut de défricher mes terres & d'y planter quantité de jeunes arbres qui avec le temps produiſirent aſſez de fruit pour mon uſage & celui de mes Compagnons. Je choiſis pour demeurer avec moi ceux à qui je l'avois

donnée en garde, en retournant à *Laggendenny*. Ni eux ni moi nous n'étions point mariez, & nous vivions ensemble dans une parfaite union. Comme ils m'aidoient dans tous les affaires de mon ménage, je crus être obligé de leur faire part de tout ce que ma terre me rapportoit. Outre cela, je les fis convenir avec moi, que celui d'entre eux qui se marieroit seroit banni de nôtre societé & ne jouïroit plus des fruits de nos travaux, ayant résolu de vivre dans le Celibat en ce païs là.

J'avois jugé à propos de les faire entrer dans cet engagement avec moi, pour exclure les femmes de nôtre compagnie, à l'occasion desquelles il auroit pû arriver des disputes, capables de nous faire rompre les uns avec les autres.

Leur liberté de trafiquer.

En cet état nous vécumes tous quatre, deux ans, dans une trés étroite intelligence. Nous gar-

dions la maison tour à tour, pendant quoi, ceux qui avoient des affaires sortoient afin d'y vaquer. Le reste de nos Anglois demeuroient aux environs d'*Ellédat*, presque tous à cinq ou six Miles de nous, de sorte que nous pouvions nous visiter l'un l'autre, ce qui nous faisoit trouver encore plus agréable nôtre domicile.

Cependant, quelque satisfaits que nous fussions, nous vivions dans des montagnes, environnés de gardes pour nous empêcher d'échapper. C'étoit une chose fort difficile, & plusieurs de nos Compagnons rebutez de l'avoir essayé en vain, s'étant mariez, le peuple crut que nous suivrions cet exemple. Dans cette veuë on nous permit d'aller au Nord de nôtre Province, pour y vendre des merceries, & des Bonnets à l'aiguille, & deux de nôtre Compagnie s'y marierent, desespérant d'obtenir jamais la

Deux de ses

liberté renonçant par ce moyen à l'accord fait entre nous & me laissent avec Etienne *Rutland*, qui comme moi ne témoignoit aucune inclination pour ce mariage.

Compagnõs se marient.

CHAPITRE VII.

Où il est parlé des autres Anglois, & de diverses choses qui regardent l'Auteur.

DAns les differents entretiens que nous avions avec nos Compatriottes lesquels nous visitions souvent, nous en eûmes un jour un au sujet du mariage. Nous disputâmes s'il étoit permis de se marier avec des Idolatres, & s'il ne valoit pas mieux épouser des femmes Chingulaises, que de vivre dans une sale débauche avec elles. La principale difficulté qui nous arrêta fut que nous n'avions point de

Conference pour sçavoir, s'il est permis aux chrêtiens, d'épouser des Chingulaises.

Prêtres Chrêtiens pour en faire
la Cérémonie, ni la liberté de
ces Insulaires qui changent de
femmes, toutes les fois qu'ils
leur plaist. Mais l'affirmative
l'emporta, ayant fait réflexion
sur ce que dit l'Ecriture sainte,
qu'il *vaut mieux se marier que*
de brûler; Que quand le ma-
riage avec des femmes étrangé-
res est défendu au peuple dans
ce Livre sacré, c'est parce qu'il
n'y avoit aucune necessité de
s'unir avec elles, & qu'on en
pouvoit trouver assez d'autres
parmi les personnes qui pro-
fessoient une même loi; & qu'en-
fin on ne manquoit pas d'exem-
ples dans le Vieux Testament,
de gens qui s'étoient alliez chez
les Infideles, dans l'impossibili-
té de recouvrer des femmes de
leur païs & de leur Religion.
Ces raisons ayant levé la difficul-
té, ceux qui voulurent se marier
protestérent qu'ils n'épouseroiét
jamais qu'une seule femme, &

que ce seroit même à condition qu'elles embrasseroient le Christianisme.

L'Auteur se détermine à ne se pas marier.

Pour moi, bien qne je fusse persuadé que ces mariages étoiẽt permis, je ne laissay pas de m'en abstenir, dans l'esperance que Dieu me feroit la grace de me faire retourner un jour dans ma chere patrie. Je laissay donc faire mes Compagnons, qui presque tous s'unirent avec des femmes de ce Païs là.

Commerce que fõt nos gens.

Cependant nos gens, à force de travailler firent tant de ces Bonnets à l'aiguille, que le trafic en diminua extrêmement, de sorte qu'ils furent la pluspart obligez de s'appliquer à quelque autre métier. Quelques-uns labourérent laterre, d'autres semérent du Ris, d'autres nourrirent des bestiaux, & il y en eut enfin qui distillérent & vendirent du *Rack*, ou coururent le païs, pour y debiter de la marchandise; car les commodi-

tez qui croissent dans une Province se vendent extrêmement bien dans celles où le terroir ne les produit pas. Par ce moyen ils trouvérent dequoi subsister doucement ; & leurs femmes d'ailleurs filérent du cotton, qui de temps en temps, leur servoit à faire des habits.

Le respect. qu'on leur porte.

C'est de cette maniere, que vivent nos Anglois qui sont dans ce Royaume-là. Ils y gagnent leur vie honnêtement, & bien qu'ils y soient étrangers, on ne laisse pas de les y considérer, & de leur faire toute sorte de bons traitemens.

Un Chingulay puni pour avoir battu un Anglois.

Un jour, un des nôtres ayant été battu par un Chingulay, nous résolumes d'en tirer raison, afin de nous faire craindre & respecter à l'avenir. Dans ce dessein, nous allâmes tous à la Cour porter nos plaintes à l'*Adigar*. Ce Magistrat fit venir l'accusé, qui craignant nostre credit, luy fit un présent, &

cela fit qu'il refusa de nous faire justice. Ce procédé nous ayant encore irrités davantage, nous nous acharnâmes, pendant quelque temps, à suivre l'*Adigar* par tout où il alloit, faisant hautement des plaintes de luy au peuple, & montrant à tout le monde les meurtrissures qui paroissoient encore sur les épaules de nostres Camarade. Cet Officier n'avoit pas crû que nous pousserions les choses si loin, mais voyant nôtre obstination à demander justice, il apprehenda que nous ne nous adressassions au Roy, desorte qu'il fut forcé de punir le Chingulay en le chargeant de fers dans une miserable prison, d'où il ne sortit, qu'aprés luy avoir payé une grosse amande.

Emplois d'un Anglois à la Cour.

En ce même temps, le Roy donna la charge de grand Maître de son Artillerie à *Richard Varnham*, & le fit Capitaine de neufs cens soixante & dix hom-

mes. Outre cela, il luy donna le gouvernement de plusieurs villes, il luy fit présent d'une belle épée d'argent & d'une halebarde, & il l'honora enfin plus qu'il n'avoit jamais fait aucun Européen. Ce poste étoit extrêmement délicat : néanmoins il eut le bonheur de le conserver jusques à sa mort qui ne fut pas violente comme celle des deux Anglois dont j'ay raconté la fin lamentable.

Les Anglois s'engagent au service du Roy

Peu d'années aprés, quelques-uns de nôtre Nation s'engagerent au service du Roy, à l'occasion suivante. Les Hollandois avoient bâti un petit Fort sur les terres du Roy, appellé le Fort de *Bibligom*. Ce Prince s'étant mis en tête de le prendre & de le razer, le fit assiéger per son Armée. Mais comme cette Place étoit bien fortifiée, y ayant une bonne Garnison d'Hollandois & de Négres, & quatre pieces de canon sur

de chaque Bastion, quelques-uns des principaux de sa Cour luy perſuaderent d'employer des Etrangers pour l'attaquer. Ils luy dirent qu'il avoit dans ſes Etats pluſieurs deſerteurs Hollandois auſquels il pouvoit ſe fier; que ſi ces gens étoient aſſiſtez des autres Chrétiens des terres de ſa domination, ils l'en rendroient maître dans peu de temps, & qu'ils ne s'enfuiroient point du coſté de ſes ennemis, parce qu'ils étoient mariez avec des femmes Chingulaiſes.

Cette propoſition fut gouſtée du Roy, qui fit publier qu'il donneroit de grandes recompenſes à tous les Etrangers qui travailleroient à la priſe de *Bibligom*. Il déclara qu'il ne vouloit forcer perſonne & qu'il ne demandoit qu'une aſſiſtance volontaire, qu'aprés qu'il auroit fait la conquête, il ſeroit libre à tous les Etrangers de retourner vers leurs femmes & enfans,

& qu'ils ne manqueroient enfin d'aucune chose pour les encourager dans cette entreprise.

On leur donne de l'argent & des habits.

Ces promesses gagnérent une trentaine de Portugais, de Hollandois & d'Anglois. On leur donna à chacun la valeur de vingt Schellings en argent & trois pieces de toile de cotton, & ils eurent la liberté de porter des habits, comme les Européens, ce qui est en ce païs-là un fort grand honneur. Le Roy voulut leur donner un vieux Domestique Flamand pour Capitaine; mais les Portugais s'excusetent de luy obeïr, & priérent ce Prince qu'ils pussent être commandez par une personne de leur Nation. Ce qui leur fut accordé en consideration de ce qu'on avoit besoin d'eux; mais comme les Anglois au nombre de six étoient trop peu, pour avoir un Commandant de leur païs, on les obligea de servir les uns les Hollandois,

landois & les autres les Portugais. Il ne s'engagea pas davantage d'Anglois, parce que la plûpart aimerent mieux demeurer chez eux, que de prendre les armes pour des Idolatres contre des Chrétiens.

Aprés avoir esté fournis d'armes & mis en état de partir, *Radga Singa* reçeut la nouvelle que le Fort s'étoit rendu à ses Généraux. Aussi-tôt il le fit sçavoir à ces nouveaux soldats, qui en témoignerent beaucoup de joye, s'imaginant qu'il leur séroit permis de retourner chez eux, avec la solde qu'ils venoient de toucher. Mais ils se trouverent éloignez de leur compte, car il les retint pour garder les portes de son Palais, où ils sont encore à cette heure & souffrent de grandes miseres.

Le Roy ne leur tient pas parole.

Ils viennent miserablemẽt.

Mais je reviens à raconter ce qui me regarde en particulier. J'ay déja dit, que de tous mes compagnons, il n'en étoit de-

L'Autheur retourne à parler de luy même.

meuré qu'un avec moi. Nous vivions solitairement & assez satisfaits, établis dans une bonne maison qui m'appartenoit. Comme elle étoit commode, nous resolumes d'y nourrir des chévres & en ayant acheté deux, elles nous fournirét avec le temps assez de chevreaux qui dans nos repas nous tinrent lieu de moutons. Nous avions aussi des poules & des cochons en bonne quantité ; & ne voyans aucun jour à nons enfuïr, nous embellîmes nôtre maison le plus proprement qu'il nous fut possible.

Nous l'environnâmes d'une forte haye, qui servit de muraille, & nous y fimes deux portes d'épines, comme c'est la coûtume du païs. Outre cela, nous bâtimes dans la cour une autre maison sans toît pour y recevoir nos voisins, qui ne nous visitoient jamais, que pour emprunter, ou pour demander.

En ce temps-là je me jettay

dans un commerce qui me fut extrêmement profitable : c'eſt celuy de prêter du grain, qui rapporte cinquante pour cent tous les ans. J'achetay le plus de grain ou de ris que je pus, que je convertis en ſemence, & j'en prêtois une certaine quantité à ceux qui en manquoient, à condition qu'à la moiſſon ſuivante, ils m'en rendroient non ſeulement autant qu'ils en avoient receu de moi, mais encore la motié davantage. Mais comme le profit eſt grand, la peine de le recueillir l'eſt auſſi. Car celuy qui ſe mêle de ce negoce doit lors que le champ de ſon debiteur eſt meur, demander de bonne heure ſa dette, autrement d'autres Créanciers viendront & emporteront toute la recolte : car les perſonnes qui font des emprunts ſur ce pied-là, ne remportent jamais rien chez eux, & ceux à qui ils doivent leur épargnent cette peine, en enlevant tout leur

Il entre prend un nouveau commerce.

ris aussi-tôt qu'il est meur ; de sorte que si on manque à se faire payer cette année-là, il faut attendre jusqu'à la suivante, que la dette est double & prendre deux mesures pour une : mais l'interest ne monte jamais plus haut, quand même la dette seroit contractée depuis sept années. Je me trouvay diverses fois dans cet embarras, & frustré de mon esperance, mais l'avantage que je tirois de mes autres prêts, me consoloit des petites pertes que je faisois.

Depuis quelques années, que je ne demeurois plus à *Laggendenny*, le peuple avoit toûjours continué de me fournir ma portion tout de même que quand j'y étois. Mais voyant que je vivois à mon aise, ils me dirent ouvertement, qu'ils ne me la donneroient plus, qu'ils avoient plus besoin de mon assistance que moi de la leur, & que je pouvois prendre si je voulois mes mesures là dessus.

Bien que je fusse convaincu en moi-même de l'injustice que je leur faisois, je ne voulus pourtant pas me dessaisir de cet avantage. Et afin de me le conserver, j'allay à la Cour faire des plaintes de ce refus à l'*Adigar*. Cet homme aprés m'avoir écouté, me representa la misere de ces pauvres gens; & cependant pour me contenter, il m'ordonna de me rendre tous les mois au Palais du Roy pour y recevoir une portion, qu'il m'assigna sur les provisions de ce Prince.

Il se fait assigner la portion qu'il avoit à Laggédeny, sur les provisions du Roy

Mais mon avidité me jetta dans un peril, d'où je ne pûs me tirer, qu'en renonçant à ce bienfait, que je tirois de la Cour, comme je le raconteray, dans le Chapitre suivant.

Ce qui le met en danger.

CHAPITRE VIII.

On propose à l'Auteur d'entrer au service du Roy. Il trouve les moyens de s'en excuser. Il entreprend de s'enfuïr. mais il en est empêché.

TAnt de frequens voyages à la Cour firent que je fus connu des principaux Officiers de la Couronne. Ils s'étonnerent que j'eusse esté oublié si long temps, sans jamais avoir eu l'honneur de faire la reverence au Roy au service duquel ils me jugeoient propre. Quelques-uns me dirent qu'aussitôt que j'aurois salué sa Majesté, il me mettroit en état de ne plus manquer de rien, & il n'y en eut aucun qui ne me promit une fortune considerable.

Jamais je ne fus plus surpris, qu'à une telle proposition. Je

craignois mille fois plus que la mort d'être presenté à ce Prince, & elle ne me fut pas plûtôt faite, que je resolus d'abandonner la Cour & de n'y jamais retourner pour y demander ma portion.

Depuis ce temps-là jusqu'à celuy de ma fuite, c'est à dire, cinq ans aprés, je me garday bien de plus rien demander de cette nature. Cependant, j'étois destiné à avoir presque la peur toute entiere en cete rencontre. Car quatre ou cinq jours aprés mon retour chez moi, l'*Adigar* y envoya un soldat, qui me presenta cet ordre écrit de sa main : *La presente receuë, ne manquez pas de venir incessamment à la Cour, afin d'y rendre vos respects à sa Majesté.* Outre cela, cet homme portoit encore un commandement à tous les Officiers du païs de luy prêter main forte, en cas que je refusasse de le suivre.

Il a ordre d'aller trouver le Roy.

Un Chingulay mon voisin, nommé *Oua Matteral*, étoit la cause innocente de l'infortune qu'on me préparoit. Nous étions amis intimes, & ayant esté engagé dans le service du Roy, il crut qu'il m'obligeroit, s'il pouvoit m'y faire entrer avec luy. Ce fut dans cette veuë qu'il procura cet ordre, ayant fait un portrait de ma personne, don je me serois fort bien passé.

On luy fait entendre que ce Prince luy veut donner de l'employ; & il le refuse.

Comme la chose étoit sans remede, il falut partir & étant arrivé en Cour, j'allay trouver *Oua Matteral*. Je luy dis, „ qu'ayant esté mandé de la part „ du Roy, je venois scavoir de „ luy ce que sa Majesté exigeoit „ de moi. Il me répondit que „ tout alloit bien; Que *Radga* „ *Singa* desiroit de me voir & „ de me retentir prés de luy, „ & qu'enfin il me destinoit des „ emplois, dont mon ambition „ auroit sujet d'être satisfaite.

Toutes ces belles promesses ne m'éblouïrent point. Au contraire je luy fis connoître, „ que „ la Nation Angloise n'avoit jamais fait de tort au Roy, ni „ de paroles, ni d'effet, qu'on „ ne pouvoit justement m'accuser d'être entré en ennemi en „ son païs, ni comme une personne qui eût besoin de l'assistance de son Maître, que „ je n'étois coupable de desertion ni d'aucun crime qui meritât châtiment; que j'étois venu pour negocier, & que sous „ ombre que sa Majesté me vouloit voir, on m'avoit retenu „ prisonnier contre le droit des „ gens; que depuis ce temps-là „ il sçavoit quelle misere j'endurois pour gagner ma vie, „ & qu'à force de fatigues, ma „ santé étoit tellement alterée, „ que je me trouvois hors d'état „ de servir le Roy.

Sa réponse à *Oua Materal*.

Oua Materal aprés m'avoir écouté paisiblement me

demanda ; si je sçavois lire & écrire en Anglois ? Sur quoi je ,, luy répondis , que j'étois ve- ,, nu si jeune dans les Indes ,, Orientales, & que depuis j'y ,, avois essuyé tant de traverses , ,, que bien loin de pouvoir fai- ,, re ce qu'il me demandoit, le ,, langage de mon païs m'étoit ,, presque devenu barbare ; que ,, le Roy trouveroit dans ses ,, Etats des personnes plus capa- ,, bles que moi , pour remplir ,, les dignitez dont il vouloit ,, m'honorer,& que la plus gran- ,, de grace que sa Majesté me ,, pouvoit faire , étoit de me ,, laisser achever le reste de mes ,, jours dans mon petit établis- ,, sement.

Il le renvoye à un autre Officier

A peine eus-je achevé ce discours, que ce Seigneur prenant un air chagrin me quitta & me dit , que toutes mes raisons étoient ridicules,& que j'allasse les conter à l'*Adigar*. J'obéïs , mais étant arrivé chez luy il ne

me regarda pas seulement, tant il étoit empêché.

Ce peu d'état que l'*Adigar* fit de moi me réjoüit & me fit prendre la resolution de m'enfuir de la Cour, mais un peu aprés je changeay de sentiment, considerant que si j'en sortois promptement & sans y avoir demeuré quelque temps, ma condition deviendroit pire & que je serois immanquablement mis à la chaîne, si j'étois ratrapé.

Il demeure chez un Anglois de sa connoissance.

Aprés m'être affermi dans cette pensée, je me retiray chez un Anglois qui demeuroit dans la ville depuis peu. Tout le temps que j'y fus je me nourris à mes propres dépens, allant tous les jours au Palais en crainte, pour y entendre l'arrest de ma destinée. Cependant mes amis & mes Compatriottes faisoient ce qu'ils pouvoient, pour me faire résoudre à embrasser les emplois qu'on me presentoit, les uns dans la veuë d'en tirer de l'a-

vantage, & les autres pour la seule affection qu'ils me portoient, s'imaginant que par ce moyen je serois à couvert de toutes necessitez. *Richard VVarnhan* entre autres, à qui le Roy venoit de donner une belle charge, me sollicitoit à toute heure de suivre sa fortune craignant que mon refus ne causast ma perte. Mais je demeuray inébranlable dans ma resolution, & aprés avoir dépensé mon argent à la Cour, je retournay à ma maison qui n'étoit qu'à une journée de la ville, pour y prendre des provisions, & m'en retourner au plûtôt. A peine y fus je rentré, qu'un Exprés du Roy arriva aussi avec ordre de me ramener. Je n'eus que le temps de me fournir de vivres, & l'ayant suivi il me conduisit chez mon hoste, où le Roy, à ce qu'il me dit, m'envoyeroit querir. Durãt le tẽps que j'y demeuray, je me garday bien de paroître

Il retourne chez lui, mais il est encore mandé de la Cour.

à la Cour, d'où j'aurois voulu être bien loin. Mais enfin ayant mangé toutes mes provisions sans y être mandé, je retournay chez moy, où je n'entendis plus parler de cette affaire, résolu de ne me presenter jamais au Grands du Royaume.

Voyant qu'on ne l'envoye point querir il retourne chez lui.

Etant de retour à ma maison, je repris ma premiere maniere de vivre. Nous faisions nôtre cuisine nous-mêmes, *Kutland* & moy, & nous allions querir du bois & de l'eau, que nous portions dessus nos épaules. Mais comme cet exercice étoit penible, & que nous considerions que nous ne le pourrions continuer dans la vieillesse, en vivant toûjours dans l'esclavage, nous primes pour nous servir un jeune garçon, fils d'un de nos Compatriotes esclaves, aimans mieux prendre ce party que celuy de nous marier, à quoi ni l'un ni l'autre nous ne nous sentions aucun penchant.

Il y reprend son ancien trafic.

Il concerte avec son ami, les moyens de s'enfuir.

Depuis seize ans que nous étions prisonniers, nous avions, comme j'ay déja dit, passé nôtre vie assez doucement. Néanmoins l'envie de revoir nôtre terre natale ne nous abandonnoit pas. A toutes nos heures de loisir nous faisions des projets de nous échapper, & au commencement de l'année 1673. nous resolumes absolument de le faire. Comme nous sçavions parfaitement bien la langue du païs, & que nous jouïssions de la liberté d'aller çà & là vendre des Marchandises, nous nous informâmes exactement des chemins, de la quantité des gardes qu'il faloit passer, & des lieux où ils étoient postez. Nous sçûmes où il y avoit le plus & le moins d'habitans, la distance d'une ville à l'autre, & generalement tout ce que nous jugeâmes propre à l'execution de nôtre dessein.

Bien que nous fissions toutes

ces recherches, on ne s'imagina jamais qu'elle en pouvoit être la fin. On crut que c'étoit pour la commodité de nôtre commerce, & pour éviter de nous égarer en allant d'une place à une autre, & il y en eut même d'assez simples pour nous marquer, de quelles sortes de Marchandises nous devions nous munir dans nos voyages.

En nous informant ainsi de l'état du païs, nous jugeâmes que la voye la plus seure pour nous enfuïr, étoit de passer par la Partie Septentrionale du Royaume, parce qu'elle étoit la moins habitée. Nous nous fournimes donc de toutes les denrées qu'on a coûtume de vendre en ces quartiers là, comme de Tabac, de Poivre, d'Ail, de Peignes & de toute sorte de clincaillerie : & nous étant mis en chemin nous entrâmes dans la Partie du païs que nous connoissions le moins. Tous le che-

Ils concluënt de prendre la route du Nord du païs.

mins en sont extrêmement difficiles & embarrassez. Il n'y a point de grands chemins, mais une multitude de petits sentiers qui conduisent d'une ville ou d'un village à une autre, les uns dans les champs & les autres dans les bois, où on seme le grain. Outre cela, le païs est si couvert de Bois, de Hayes & de Buissons, qu'à peine un homme peut voir trente pas devant luy. Mais la plus grande difficulté consiste en ce que l'on change de temps en temps les chemins. Il y a des lieux où l'on en pratique de nouveaux, & où on bouche les vieux. Il y en a, où l'on seme du grain, aprés en avoir abattu le bois que l'on laisse recroître, aprés qu'on a fait la recolte. Et pour comble de difficulté, il est extrêmement dangereux à un étranger de demander le chemin d'une place à une autre, parce qu'il se rendroit suspect au peuple qui l'arrêteroit & le traitte-

roit en fugitif. J'ajoûte à cela, que le Chingulays eux-mêmes ne voyagent jamais dans les pais dont les routes ſont inconnuës, à moins qu'ils n'ayent de bons guides, dont nous manquions pour nous conduire juſqu'à la Mer.

Mais nonobſtant tous ces obſtacles, nous pourſuivimes nôtre chemin, & marchames de Cande-Uda, de ville en ville & de village en village vers le Nord, juſqu'à-ce que nous arrivames à un lieu que je connoiſſois pour y avoir paſſé en allant de *Cooſvvat* à la montagne de *Bocaul*, où on ne met jamais des gardes, horſmis en temps de troubles & de guerre. Aprés cela, nous entrames dans la Province de *Neurecalava*, qui eſt la plus baſſe de celle de la Domination du Roi de Ceylan, & environ à trois journées du lieu d'où nous étions partis. Mais il nous fut impoſſible d'aller plus avant, parce que

Ils marchent trois jours durant vers le Nord.

Ils sont obligez de s'en retourner.

nous avions vendu toutes nos marchandises, & qu'on nous auroit soupçonnez de quelque mauvais dessein, en nous obstinant de poursuivre nôtre voyaye. Ainsi nous reprîmes nôtre chemin, craignant d'ailleurs que nous ne fussions poursuivis de nos voisins, qui auroient eu sujet de s'étonner de nôtre longue absence.

Ils se remettent encore en chemin diverses autres fois, & ne peuvent executer leur dessein.

Nous entreprîmes depuis ce temps-là sept ou huit fois de nous échapper, jusques-là qu'une fois nous allâmes aussi loin qu'*Hourly* aux extrêmitez du Royaume: mais ce fut en vain, car comme cette partie Septentrionale est sujette à la secheresse, & manque de fontaines, nous fûmes forcez de boire de l'eau de pluye qui croupissoit dans des étangs, où le bétail se va abreuver, ce qui la rendoit si trouble & si bourbeuse, que son limon s'attachoit à nôtre barbe en bûvant.

Ils ne trouvẽt que de l'eau puante à boire

Dailleurs elle étoit si puante & de

simauvais goût, qu'elle nous causa de violentes fiévres à nôtre retour, toutes les fois que nous tentâmes nôtre fuite. Les habitans même du païs en sont ordinairement incommodez, lors que leurs affaires les obligent d'aller vers le Nord, ce qu'ils ne font que tres-rarement, & que nous n'aurions pas fait si souvent aux dépens de nôtre vie, si nous n'avions été animez de l'espoir de la liberté & du desir de voir finir nos malheurs.

qui leur cause des fiévres malignes.

La derniére fois que nous revimmes de ce facheux païs, ce fut l'un & l'autre avec une fiévre qui nous pensa couter la vie. Nous fûmes fort longtemps malades, & nos Compatriottes qui nous visitoient souvent & qui ignoroient nôtre dessein, nous conjuroient de n'y plus retourner, quand ce seroit pour acquerir des sommes d'argent considerables.

Ils apprennent un secret pour empêcher le mauvais effet de ces eaux.

Un jour nous étant rencontrez avec un Chingulay qui connoissoit ces quartiers-là, & la malignité de ces sortes de fiévres, il nous enseigna un si excellent contre-poison, qu'aprés l'avoir pris, nous n'avions plus rien à apprehender en beuvant cette eau envenimée. Ce rémede est composé d'une feüille que les Portugais appellent *Banga*. On la met en poudre avec du *Jaggory*, & étant mangée à jeun le matin & le soir elle chasse toutes les vapeurs malignes que cette boisson envoye au cerveau.

Toutes les fois que nous étions allez en ces quartiers-là, nous y avions appris quelque chose d'utile, & découvert des chemins, par où il nous faloit necessairement passer. Le bonheur m'y fit même un jour rencontrer mon Négre, que j'avois quelques années auparavant éloigné de mon service. Il étoit marié,

L'Auteur rencontre son Négre, qui

mais il vivoit pauvrement avec une femme & je ne sçais combien d'enfans. Cette connoissance de l'état de sa famille me hazarda à lui promettre de le bien recompenser, s'il nous vouloit guider dans les terres de la dépendance des Hollandois. La proposition lui plût & il s'engagea de l'executer. Mais il nous conseilla d'attendre encore deux mois, parce que le temps de la moisson où nous étions alors seroit passé, & que nous ne serions pas exposez à rencontrer tant de monde dans les champs aprés la recolte faite.

s'engage de le mener aux Hollandois

Ils marquent un tems pour cela.

Cet avis nous sembla fort bon, & nous nous en retournâmes, aprés lui avoir promis de le revenir trouver dans un certain temps que nous lui marquâmes. Mais la veille que nous devions partir, je fus attaqué d'un si violent mal de côté, que pendant plusieurs jours je fus incapable de me remüer.

Ils en sont empêchez par une maladie de l'Auteur.

UB Mannheim DFG

Ils vont au rendévous, aprés sa gueriſon.

Aprés que je fus gueri nous reprîmes nôtre deſſein ; & afin de l'executer plus facilement, nous menâmes avec nous un de nos Compatriottes ſans le luy communiquer & nous luy donnâmes à porter une partie de nos marchandiſes, afin de marcher plus legerement & plus vîte pendant la nuit. Mais étant arrivez au rendez-vous, nous n'y trouvâmes point nôtre guide. Il étoit allé pour des affaires en une autre Province ; deſorte que ne pouvant rien faire ſans luy, & étant hors d'eſperance qu'il revinſt bientoſt nous fûmes contraints de rebrouſſer chemin, en vendant çà & là toutes nos merceries.

Ils n'y trouvét point le Négre & s'en retournent.

Etant de retour chez moy nous ſatisfimes & congediâmes l'Anglois qui portoit nôtre bagages, mais nous ne luy dîmes rien de nôtre principale affaire, depeur qu'il ne la

découvrît à sa femme, ou à quelque autre personne qui auroit pû en donner avis à la Cour.

Plusieurs années se passérent de la sorte, sans que nous pussions executer nôtre entrepriſe. Tantoſt nous en fûmes empêchez par la secheresse, tantoſt par la trop grande abondance de pluye, & d'autres tres fois par divers obſtacles qu'il seroit ennuyeux de raconter. Mais enfin le temps heureux de nôtre délivrance arriva, & nous nous échappâmes de la maniere que je vay dire le Chapire qui suit.

CHAPITRE X.

Comme l'Auteur s'échappa pour la derniere fois & fit cent miles de chemin dans le Païs.

Derniere entrepriſe de s'enfuir, qui leur réüſſit.

ENfin, le 22. Septembre de l'année 1679. Dieu permit que nous nous miſſions en chemin pour accomplir nôtre projet. Nous nous étions munis ſecrettement, de petites ſcies, de Haches & de Couteaux, outre toutes les autres Marchandiſes, que nous avions à vendre; & pour mieux réüſſir, nous prîmes le commencement de la Lune, afin qu'elle nous éclairat toutes les nuits pendant nôtre voyage. En partant je laiſſay chez moy un vieux homme, à qui je donnay quelque argent, pour avoir ſoin de ma maiſon & de mes chevres, priant Dieu

Dieu cependant de me faire la grace de n'y jamais retourner, & de me rendre sain & sauf au sein de ma patrie.

D'abord nous prîmes la route de la Montagne de *Bocaul*, où alors il n'y avoit point de gardes. De là nous nous rendîmes à *Bonder Cooſvvat*, où mon pere plusieurs années auparavant étoit mort. De *Bonder Cooſvvat*, nous vinmes à *Nicavar*, derniere ville de la Province de *Hoteurly*, sur le chemin que nous prenions. Depuis cette ville jusques bien avant dans le païs, il se trouve peu d'habitations, car la ville que nous rencontrâmes la plus proche fut *Parroah*, dans la Province de *Neuve Cavvlava*, éloignée de seize miles, de *Nicavar*. Toute cette étenduë de chemin se fait au travers d'un desert, appellé *Parroah Mocolane*, plein d'Elephans, de Tygres, d'Ours & de bêtes sauvages.

Le chemin qu'ils prirent.

Ils se proposent d'aller à *Anarodgburro.*

Etant à *Parroah* nous résolumes de gagner *Anarodgburro*, qui est la derniere des Places de ce côté-là, des terres du Roy de Cande. Il y a ordinairement des gardes, & nous n'avions jamais approché plus prés de cette ville-là que de treize ou quatorze miles.

Ils se detournent de leur chemin pour éviter les Officiers du Roi.

Lors que nous fûmes au milieu du chemin, nous apprîmes que le Gouverneur de la Province avoit des Officiers en campagne, pour aller recevoir les Revenus du Roy à *Anarodgburro.* Cette nouvelle nous fit extrêmement apprehender d'être rencontrez de ces gens, qui sans doute se seroient saisis de nous. C'est pourquoy afin de les éviter nous nous détournâmes dans la Partie Occidentale *d'Ecpoulpot*, fort éloignée de celle où nous étions alors, & là nous nous amusâmes à tricotter, jusqu'à-ce que nous sçûmes qu'ils étoient passez. Nous n'y vendîmes que tres-

peu de Marchandises, le reste nous étant necessaire pour nous servir de pretexte à aller plus loin. Nous y achetâmes quantité de fil de Cotton pour faire des Bonnets à l'Aiguille, & fimes une provision considerable de chair fumée, qui se vend seulement en ces quartiers-là.

Aprés être rentrez dans nôtre chemin, nous nous trouvâmes dans une autre embarras presque aussi facheux que le precedent. Il faloit de necessité que nous passassions au travers de la maison du Gouverneur de la Province à *Collivvilla*, où il demeure seulement pour examiner ceux qui vont & viennent. Cela nous mit dans une grande frayeur, parce que nous n'étions point connus de luy, & que selon toutes les apparences, il nous arrêteroit & nous traiteroit en prisonniers fugitifs. Cependant, aprés y avoir un peu pensé, nous resolumes d'aller har-

diment chez luy, comme des personnes munies d'une pleine authorité de voyager.

Ils se trouvent obligez de passer par la maison du Gouverneur de la Province.

Nous continuâmes donc nôtre chemin, demandans de temps en temps à ceux que nous rencontrions, quel étoit le plus court, pour aller chez ce Gouverneur. J'avois apporté de fort beaux couteaux dont le manche étoit bien gravé, & un Bonnet rouge de Tunis pour luy en faire present, sçachant que nous serions obligez de passer chez luy.

Precaution qu'ils prennent pour ne se pas rendre suspects.

A mesure que nous avancions chemin, nous vendions quelque marchandise à condition d'en être payé à nôtre retour. Nous trouvâmes divers chemins forchus devant nous & à nos côtez, & nous eûmes pourtant le bonheur de prendre le veritable, & d'arriver chez ce Seigneur, sans nous être égarez. La premiere chose que nous fimes étant entrez, fut de nous asseoir

dans une de ces grandes Salles sans toît basties selon la coûtume du païs pour y recevoir les Etrangers. Le Gouverneur y entra peu à prés, & nous étant levez, nous luy fimes present d'un rouleau de Tabac & de quelques feüilles de Bétel, & avant qu'il nous demandast le sujet de nôtre venuë, nous luy montrames toutes nos denrées & le fil de Cotton que nous avions acheté dans le païs. Aprés cela je luy dis; *que la portion que le Roi nous donnoit ne suffisant pas pour entretenir nos familles qui étoient grosses, nous étions contraints de venir dans la Province y acheter de la chair boucannée; & que n'en ayant point trouvé cette fois dans les lieux où nous avions accoûtumé d'en faire provision, nous étions venus jusques chez lui, croyant que nous y en pourrions recouvrer; Que s'il vouloit nous faire la grace de nous en fournir, nous la payerions*

en argent comptant, ou en marchandises, & qu'à l'avenir, nous aurions soin de lui apporter de chez nous, toutes les denrées dont il auroit besoin.

Il nous répondit, *qu'il étoit fâché de ce que nous étions venus dans une si sterile saison; que la secheresse étoit si grande, qu'on ne pouvoit prendre de Daims, mais que s'il venoit à pleuvoir il nous en donneroit bien-tôt nôtre charge; que neanmoins, il nous conseilloit d'aller dans les villages circonvoisins, où il doutoit pourtant que nous en pussions trouver.* Cette réponse nous satisfit infiniment, parce que nous jugions par là, qu'il ne nous soupçonnoit de rien, & que ne trouvant point de chair de Daim, où il nous envoyoit, nous aurions pretexte d'aller plus avant & de pousser jusqu'à *Anarodgburio*, qui est à six milles de *Colvvilla*.

Danger Pour aller au Nord d'*Ana-*

rodgburro & trouver des lieux habitez, il faut marcher deux journées entieres, dans des deserts affreux, où on ne rencontre personne. Ce chemin étant fait, on entre dans le païs des Malabares, qui sont des peuples qui ne dépendent ni du Roi de Candé, ni des Hollandois. Nous apprehendions terriblement de tomber entre leurs mains, & qu'ils ne nous renvoyassent à *Radga Singa*, dont ils étoient alliez; & nous ne sçavions comment faire pour les éviter. Mais comme nous n'étions pas encore sur leurs terres, nous resolumes de deliberer sur cette affaire; lors que nous serions sur le point d'y entrer, & de travailler auparavant à nous tirer du voisinage de *Colvvilla*.

qu'il y a de passer par le païs des Malabares.

Cependant pour faire croire que nous ne n'étions pas fort pressez, nous demeurâmes encore quelques jours aux environs de la maison du Gouverneur, fai-

Ils s'arrêtent encore chez le Gouver-

neur de peur de se faire soupçonner.

sant semblant de chercher de la Boucannerie & travaillant même quelquefois à des Bonnets à l'aiguille. On nous voulut vendre quantité de poisson salé & seché à petit feu, comme le Harang soret, mais nous réfusames de nous en accommoder, sous prétexte que ce négoce n'étoit pas si profitable que celuy de la chair ; ajoûtans, que nous aimions mieux demeurer dix jours davantage en leurs quartiers, & faire nôtre provision, que de nous en retourner promptement avec des commoditez inutiles.

Nous étant donc excusez de la sorte, tout le monde à l'exemple du Gouverneur, nous promit des Daims en abondance aux premieres pluyes.

Accident qui leur cause beaucoup

Mais ce long sejour nous fit faire une rencontre, qui nous jetta pour quelques momens dans une terrible inquietude. Le Roi ayant fait arrêter plusieurs Seigneurs de sa Cour, & entre autres

mon voisin *Oua Matteral*, il envoya des soldats à tous les Gouverneurs des Provinces, portans des ordres de se saisir de tous les amis des prisonniers, qui se trouveroient dans leurs Gouvernemens. Il leur ordonnoit outre cela, de boucher tous les passages, de redoubler les gardes des lieux ordinaires, & de ne laisser enfin passer personne qui pût être suspect. D'abord que nous les vîmes, nous crûmes qu'ils se saisiroient de nous, & nous renvoyeroient comme Deserteurs du Royaume; & nous nous confirmâmes d'autant plus dans cette pensée, qu'ils furent long-temps à parler en particulier avec le Gouverneur; mais s'étant raprochez sans nous témoigner aucune mauvaise volonté, ils nous demanderent fort humainement, si nous voulions retourner de compagnie avec eux étant tous voisins. Nous leur répondîmes que nous étions

le fra-
yeur.

Ils se
tirent

du mauvais pas où ils étoient.

au desespoir de ne pouvoir joüir de cet avantage-là, mais qu'aussitost que nous aurions fait emplette de chair sechée, nous reprendrions la route de nos maisons, les priant cependant de faire nos baisemains à tous nos amis. Ces bonnes gens reçeurent cette excuse & partirent, & de nôtre côté nous resolumes de faire la même chose le lendemain de grand matin.

Ils partent chez le Gouverneur.

La veille de nôtre départ le Gouverneur envoya querir des Danceurs qui firent devant luy mille tours de soupleſſe. Nous en fumes témoins mon ami & moi, & le lendemain aprés avoir déjuné, nous fimes deux balots de nos marchandises, à dessein d'en laisser un chez le Gouverneur, pour faire semblant que nous voulions revenir. Nous gardâmes pour nous celuy où étoient les meilleures commoditez; & étant sur le point de partir, nous

allâmes demander au Gouverneur la liberté de pouvoir aller jusqu'à *Anarodgburro*, pour y chercher à acheter de la chair fumée. Nous luy donnâmes cinq où six charges de poudre & de plomb, afin de s'en servir à tuër des Daims, & nous le priâmes de garder jusqu'à nôtre retour, le balot que nous ne voulions pas emporter.

Cet homme qui ne soupçonnoit rien de nôtre dessein nous accorda la permission que nous demandions, & il nous promit qu'à nôtre retour, pour peu qu'il vint à pleuvoir, il nous fourniroit plus de Daims que nous n'en sçaurions porter.

Quoy que nous n'eussions jamais été a *Anarodgburro* nous ne laissames pas de nous mettre en chemin. Nous passames au travers d'une épaisse foreſt, sans rencontrer aucune personne, & nous eûmes le bonheur

de ne nous point du tout écarter.

Ils rencontrent une riviere qu'ils croïent propre à favoriser leur fuite.

Pendant ce voyage, nous trouvames dans les bois une petite riviere, que les Chingulays appellent *Malvvat Oyah*. Nous crumes qu'elle alloit se jetter dans la Mer, & qu'en suivant son cours, nous arriverions aisément sur les Côtes. Mais comme ce chemin étoit long, nous resolumes de ne le suivre qu'en cas que nous ne pussions trouver celuy d'*Anarodgburro* qui est infiniment plus court : de sorte que nous continuâmes de marcher tant, qu'enfin nous arrivâmes heureusement à cette ville-là.

Ils arrivent heureusement à Anarodg-

Anarodgburro que les Chingulays appellent aussi *Neur VVang*, est moins une ville, qu'un territoire. C'est la plus grande plaine de l'Isle de Ceylan. Il y a un Lac au milieu d'environ un

mille de longeur : ce n'eſt pas un ouvrage de la nature, mais de l'art, comme les autres Etangs du Royaume qui ſervent à arroſer les grains. Cette plaine eſt toute environnée de bois & de hameaux de tous les côtez, habitez de Malabares, qui ont un langage different de celuy de Cande ; mais on ne ſçauroit voir ces habitations, à moins qu'on n'en ſoit fort prés. burro. Deſcription de cette place.

Etant entrez dans cette plaine à la ſortie des bois nous fûmes quelque temps en ſuſpens, ſur le chemin que nous devions prendre. Mais ayant enfin entendu le chant d'un coq, nous jugeâmes que nous étions prés de quelque place habitée, & nous conclûmes d'y aller tout droit, comme ſi nous euſſions connu le païs.

A peine fumes nous arrivez, que nous nous aſsîmes ſous un arbre & deployâmes nos marchandiſes. Le peuple qui nous Le Peuple eſt étonné de les voir.

apperçeut accourut aussi-tôt, & enfin en peu de temps nous fumes environnez d'une infinité de personnes, sans nous pouvoir entendre les uns les autres. A la fin, il arriva un vieillard qui parloit Chingulay. Il nous demanda d'où nous venions, & nous luy répondîmes que nous venions de Cande Uda. Mais ne voulant pas nous croire, il nous mena à celuy qui commandoit dans ce lieu. Cet homme pour nous éprouver, s'informa par nôtre Interprete de l'état où nous avions laissé la Cour. Il s'enquit de ce qu'étoient devenus certains Officiers de la Couronne disgraciez, qui étoient les Gouverneurs de diverses Provinces qu'il nous nomma, & à quoi enfin s'appliquoit le peuple qui demeuroit aprés de la Cour? Nous répondîmes le mieux que nous pûmes à ces questions, & nous ayant demandé, de quel droit nous voyagions

Le Gouverneur les interroge

si avant dans le païs, nous luy dîmes, que le Roy nous avoit accordé ce privilege, depuis quinze ans, dans son Palais de *Nellemby*, lors qu'il nous fit dire que nous n'étions plus prisonniers, & qu'il nous étoit permis de trafiquer dans toutes les terres de sa Domination. Et pour confirmer ce que nous disions, nous alleguâmes que nous avions fait prés de cent miles & passé au travers de diverses Provinces, sans avoir esté en aucune maniere iniquietez par ceux qui en étoient Gouverneurs, qui sçavoient qu'il nous étoit libre d'aller en quelque lieu du Royaume que ce fût. Nous luy fimes le portrait des Officiers des lieux d'où nous venions, nous luy dîmes leurs noms, & nous ajoutâmes, que nous avions demeuré trois jours chez le Gouverneur de *Collivvilla*, & que nous sçavions les ordres qui luy étoient donnez

de faire bonne garde, non pas pour empêcher les Européens de s'enfuir, mais plûtôt les Chingulays que le Roy avoit proscripts. Ces raisons jointes à l'étalage de nos marchandises luy firent croire qu'effectivement nous étions marchands, de sorte qu'à son exemple tout le monde nous traita comme tels.

Il est satisfait de leurs réponses.

Dans la joye que ces Malabares faisoient paroître de nôtre venuë ils nous donnerent le bout d'une vieille maison, afin d'y coucher, & sur ce que nous leur demandâmes du Daim seché, ils nous dirent qu'ils n'en avoient point pour l'heure, mais que si nous voulions attendre deux ou trois jours, ils ne manqueroient pas de nous en fournir. Nous consentimes à cette proposition, espérant que pendant ce temps-là, nous nous informerions adroitement des chemins, & des moyens qu'il y avoit à prendre pour ne tomber pas

entre les mains des gardes.

Et afin de mieux couvrir nôtre jeu, je trouvay à propos que mon ami demeuraſt au logis, pendant que ſous pretexte d'acheter du Dain, j'irois épier le païs, & pourvoir aux choſes neceſſaires, pour favoriſer nôtre fuite. J'achetay du ris, un pot de cuivre pour le boüillir, un peu de chair boucannée, & une peau de Daim que je coupay en morceaus, pour mettre autour de nos pieds en guiſe de ſouliers, & je pris enfin mes meſures ſi ſecrettement, que perſonne ne ſoupçonna rien de nôtre deſſein.

Leurs preparatifs, pour pourſuivre leur voyage

Ces trois jours nous ſuffirent pour apprendre la route de *Jafnapatan*, qui eſt un Port à la partie Septentrionale du Royaume, qui appartient aux Hollandois. Nous jugéâmes auſſi que ce même chemin conduiſoit à *Manaar*, autre place maritime de leur dependance, à deux ou trois

Ils prénent la reſolution d'aller à Manaar.

journées de distance, du lieu où nous étions, & où nous proposions de nous rendre. Mais comme on avoit posé des gardes à un certain endroit dans cette même route, nous resolumes d'aller reconnoître les passages; de les eviter ensuite, en nous glissant dans les bois, à la faveur de la nuit, & de reprendre le grand chemin, aprés avoir franchi ce mauvais pas. Néanmoins ce projet ne réüssit point, parce que sur le point d'en tenter l'execution, nous considerâmes que nous ne pouvions percer jusqu'à l'endroit où étoient les Gardes, sans être vus de quelqu'un dans la plaine, qui pourroit prendre ombrage de nous voir aller si avant.

Enfin nous trouvâmes tant d'inconveniens à nous hazarder de ce côté-là, que nous abandonnâmes ce dernier dessein qui nous auroit peut-être été fatal, car si nous nous fussions dérobez

la nuit, nous aurions été suivis & rencontrez infailliblement le lendemain au matin. D'ailleurs nous n'étions pas asseurez dans les plaines, comme en marchant au travers des bois.

Nous resolumes donc, de quitter le grand chemin pour nous enfoncer dans les forêts, & de gouverner nos pas par le Soleil & par la Lune. Mais ayant fait reflexion que le tertain dans les bois étoit extrêmement sec, & que par consequent nous y trouverions peu d'eau, nous changeâmes encore de sentiment, & aprés avoir prié Dieu de nous inspirer ce que nous devions faire, nous conclûmes de retourner à la riviere de *Malvvat Oyah* que nous avions en passant remarquée propre à nous conduire vers les Hollandois.

CHAPITRE X.

L'Autheur s'e fuit d'Anarodgburro dans les Bois, par où il se rend dans le pais des Malabares.

Ils rebroussent chemin vers la riviere.

APrés nous être confirmez dans cette resolution, nous songeâmes à l'executer. La difficulté étoit de sortir d'*Anarodgburro* & de gagner les bois sans être apperçeus. D'ailleurs comme les chemins par tout le païs étoient connus à ces peuples, nous apprehendions que lorsqu'ils ne nous verroient plus, ils ne nous suivissent & ne nous trouvassent facilement. Afindonc de nous tirer de cet embarras, nous jugeâmes à propos de marcher la nuit, & de faire semblant de retourner à *Callovvilla* pour y reprendre nos marchandises.

Ils Dans cette veuë nous allâmes

prendre congé du Gouverneur qui nous fit present d'un pot de lait. Nous luy dîmes que nous nous en retournions à *Callovvilla*, où nous trouverions des Dains, le Commandant de ce lieu nous ayant promis d'en faire tuer. Ainsi nous nous separâmes de luy & de nos voisins, qui tous ensemble nous donnerent le *Diabat*, c'est à dire, leur benediction, & nous souhaiterent un bon voyage.

Prennent congé du Gouverneur.

Ce fut un lundy douziéme d'Octobre, la Lune étant vieille de dix-huit jours. Nous nous étions munis de toutes les choses necessaires. Nous avions pris des provisions pour dix jours, du ris, de la chair, du poisson, du poivre, du sel, un bassin pour y faire cuire nôtre viande, deux calebasses pleines d'eau, deux grandes feuilles de *Tallipot* qui pouvoient nous servir de tentes & nous mettre à couvert de la pluye, du Jaggory, des confitures, du tabac, & du Bétel, deux fu-

Ils se mettent en chemin.

fils à battre le feu, & une peau de Daim, coupée en morceaux pour en envelopper nos pieds & nous garantir des épines en marchant daus les bois. Outre cela nous portions dans la main une petite hache attachée à un long bâton, & un grand coûteau pendu à la ceinture, pour nous deffendre des tygres ou des ours. Pour ce qui eſt des élephans il ne faut point ſonger à leur reſiſter; le plus ſeur eſt de les éviter par la fuite.

Nous partîmes en cet équipage, & étant arrivez ſur les quatre heures du ſoir, à un mile de la riviere qui nous devoit ſervir de guide, nous apprehendâmes que nous ne fuſſions ſuivis de quelqu'un, qui voulût voir ſi nous retournions à *Collivvilla*. Ainſi comme nous étions encore ſur la route qui y conduit, nous nous aſsîmes prés d'un rocher ſur le grand chemin, en attendant qu'il fuſt ſi tard que perſonne ne nous pût appercevoir à cette

heure-là. Et afin d'avoir quelque excuse en cas que nous fussions rencontrez, l'un de nous devoit faire semblant d'être fort malade, & de ne pouvoir aller plus loin. Mais heureusement pour nous, nous ne fimes aucune mauvaise rencontre, & le soleil étant couché, nous poursuivimes nôtre route vers la riviere, que nous regardions aprés Dieu comme la seule voye de nous conduire à la Mer.

Ils arrivent à la riviere, qu'ils se déterminent de suivre.

Etant arrivez prés de la riviere nous quittâmes le grand chemin & nous nous jettâmes dans le bois, en marchant le long du bord de l'eau. Et comme nous craignions toûjours qu'on ne courût aprés nous, nous marchions à reculons sur le sable, afin qu'on crût que nos traces étoient celles de personnes qui étoient sorties des bois. Aprés avoir marché quelque temps en cet état dans les forêt, la nuit & la pluye nous surprirent, de

Ils marchent jusques à la nuit.

maniere que nous fumes obligez de tendre nos tentes & de faire du feu, afin de nous secher & de reposer jusqu'à ce que la Lune fut levée. Nous mangeâmes cependant quelques morceaux de confitures de Portugal, & ayant attaché à nos pieds du cuir de Daim, au lieu de souliers, nous chargeâmes nos provisions sur nos épaules, & partimes aussi-tost que la Lune commença à éclairer: mais nous ne pûmes marcher que trois ou quatre heures, & même avec beaucoup de peine, car comme les arbres étoient extrêmement épais, la Lune ne nous fournissoit sa lumiere que tres-foiblement.

Ils rencontrent un élephant.

Pendant que nous marchions nous rencontrames un élephant que nous voulûmes faire fuir, mais ce fut en vain, car il demeura ferme dans nôtre passage. Nous allumames du feu, & nous étant assis nous primes chacun une

une Pipe de Tabac, jusqu'au lendemain matin que cette beste terrible disparut. Le jour paroissant nous ne vîmes rien à l'entour de nous qu'un affreux desert, ce qui nous fit croire qu'il n'y avoit jamais eu d'habitans en ces lieux-là, & que nous avions laissé à côté de nous ceux que nous craignions tant de rencontrer. Dans cette pensée, nous nous imaginâmes qu'il n'y avoit plus de danger & que nous pouvions marcher seurement de jour. Mais peu de temps aprés nous nous trouvâmes fort eloignez de nôtre compte; car comme nous suivions la riviere qui serpentoit du côté du Septentrion, nous nous vimes tout d'un coup au milieu de je ne sçai combien de hameaux qu'on appelle *Tissea VVava*, nous ayant été impossible de les decouvrir, à cause de l'épaisseur des bois.

On peut aisément s'imaginer, que nous fumes terriblement Ils se trou-

vent dans de petits villages.

surpris, lors que nous entendimes parler des gens autour de nous. Nous ne sçavions comment faire pour nous en éloigner : & dans la crainte où nous étions de tomber en leurs mains, d'être pillez ou de perdre la vie, nous faisions une fort triste figure. Nous aurions bien pû retourner sur nos pas, mais nous ne le voulûmes pas faire, apres avoir franchi tant de grandes difficultez. Ainsi nous primes le parti de tâcher à nous cacher durant tout le jour, & de nous esquiver en suite, pendant l'obscurité de la nuit.

Ils ont peur d'être veus.

Nous étions malheureusement pour nous arrivez dans un endroit, où le bois & les buissons étoient extrêmement clairs, de sorte que nous pouvions être facilement découverts. Nous entendions à tout moment les cris des habitans de ces demeures affreuses, & nous nous voyons sur le point d'être leurs prison-

niers & les victimes de leur barbarie.

Dans cette consternation nous apperceumes prés de nous un grand arbre, qui par sa grosseur, nous fit conjecturer qu'il pouvoit être creux. En effet, nous en étant approchez, nous trouvâmes qu'il étoit comme une cuve, & profond de quatre ou cinq pieds. Nous nous enfonçâmes promptement dedans, bien qu'il fust tout rempli de bouë; & nous ne songeâmes point à cette incommodité dans la peur qui nous talonnoit. Ils se cachent dans le creux d'un arbre.

Aussi-tôt que l'obscurité parut nous sortimes de nôtre trou, & traversâmes un grand chemin, pour regagner le bord de la riviere, le long duquel nous marchâmes, jusqu'à ce que la nuit nous surprit tout à fait. Nous entendions toûjours cependant le cris de ces gens, & nous nous imaginions qu'ils nous donnoient la chasse & nous Ils se tirent heureusement de ce peril

alloient prendre. Mais des Elephans qui rompoient des branches entre eux & nous bannirent nôtre crainte, car nous jugeâmes qu'ils n'oseroient avancer tant qu'ils verroient & entendroient ces fiers animaux devant eux.

Ils soupent & s'endorment.

Sur cette asseurance nous dressâmes nos tentes prés du bord de l'eau, & nous fimes cuire du Ris & de la viande pour nôtre souper, que nous mangeâmes de bon appetit. Ensuite, comme nous étions fatiguez, nous nous endormimes sans nous mettre davantage en peine de ces cris, qui ne se faisoient à autre dessein, que pour chasser les bêtes sauvages qui broutoient le grain dans les champs,

Ils craignent la rencontre des sauvages

Le lendemain au matin dés que la Lune fut levée, nous ramassâmes nôtre bagage & délogeâmes promptement de ce giste. Toute la journée fut employée à sortir des terres des Habitans apprivoi-

ſez, comme on les appelle, par oppoſition aux Sauvages qui demeuroient dans les bois qui nous reſtoient à paſſer, & que nous apprehendions bien plus que les autres; mais la fortune ou pour mieux dire, la providence nous favoriſa, car état arrivez ſur les lieux, où nous nous imaginions qu'ils étoient, nons trouvâmes qu'ils en étoient partis quelques jours auparavant. Comme le mâque d'eau étoit la cauſe de leur arrivée ſur les bords de la riviere, auſſi s'en étoient-ils retournez dans leurs demeures ordinaires, lors que la pluye étoit venuë. Néanmoins, comme ils avoient laiſſé quelques femmes derriere aux, nous penſames les rencontrer: car nous étant aſſis ſur un rocher prés du bord de l'eau pour fumer une pipe de Tabac, nous entendimes leurs voix aſſez prés de nous, pour nous faire diſtinguer leur ſexe, qui n'eut pas aſſez de charmes pour nous arrêter, car nous nous

Ils entendent les cris de leurs femmes

éloignâmes d'elles le plus promptement que nous pûmes.

Difficultez qu'ils trouvent en marchant sur le bord de l'eau

Nous marchions tous les jours de cette maniére, depuis le matin jusqu'au soir, en suivant la riviere qui tournoyoit extrêmement & nous empêchoit d'avancer beaucoup. Quelquefois nous trouvions d'assez beaux chemins, mais souvent il nous faloit passer à travers des ronces & des épines, de sorte que nous avions les épaules & les bras tout en sang & déchirez à faire pitié: car nous n'étions vêtus que de miserables haillons qui ne couvroient pas même nos épaules, sur lesquelles nous portions nôtre provision de bouche, pendant que nous tenions dans nos mains le *Tallipot* & la hache.

Description de cette riviére

Plus nous descendions cette riviére, & moins nous y trouvions d'eau. Quelquefois nous allions un mile ou deux sur le sable; & pour nous embarasser nous rencontrions souvent des

rivières sans presque une goute d'eau, qui s'unissoit à la nôtre, de sorte que nous ne sçavions quel chemin tenir. Nous voyions des Daims, des Ours, des Buffles sauvages, & divers autres animaux de cette nature, qui fuyoient dés qu'ils nous appercevoient. Ce fut là que nous commençâmes à ne plus rencontrer d'Elephans. Cette riviére abonde en *Alligators* & en Rochers. On voit çà & là, sur ses bords, quantité de gros piliers de pierre élevez, qui semblent avoir servi à soûtenir quelque édifice, & je me souviens d'y avoir aussi remarqué des traces de divers ponts de pierre de taille, dont je ne puis dire qu'elle a été l'utilité, parce que ce n'est pas là un lieu de passage ni de commerce.

Elle est toute environnée d'épines.

Dans ces parties Septentrionales les bois sont pleins d'épines & de ronces, & même sur les bords de la riviére, où l'on a

toutes les peines du monde à marcher.

Cõme ils se garantissent des bêtes sauvages.

Sur le soir nous dressions nôtre tente, & nous allumions du feu devant & derriére nous, afin d'épouvanter les bêtes sauvages, dont nous entendions les cris durant toute la nuit. Nous prenions cette précaution, à cause que nous en avions été autrefois persecutez. Un jour ayant acheté un Daim, je le fis saler & empaqueter dans sa propre peau, faute de saloir, pour le conserver. Je le mis aprés sous un banc dans ma chambre, & quoi que nous veillassions trois ou quatte devant un bon feu, depeur que quelque bête farouche ne nous l'enlevast, un Tygre entra si adroitement dans nôtre maison, qu'il l'emporta sans que nous le vissions. Nous crûmes d'abord que c'étoit un tour de quelque voleur, mais nos voisins nous ayant asseurez que ç'avoit été un Tygre, nous sortimes du

logis afin de le poursuivre, & nous ne fumes pas long-temps sans rencontrer çà & là des morceaux de nôtre Daim & la peau même à demi mangée.

Le Jeudy aprés midy, nous passames la riviére appellée *Coronda Oyah*, qui sépare les terres du Roy de Ceylan, de celles des Malabares. En cet endroit il nous fut impossible de percer plus avant dans les bois, à cause des buissons & des épines dont ils sont remplis. Mais la riviére, le long de laquelle on pouvoit marcher à pied sec supplea à cette incommodité, de maniére que l'ayant suivie nous avançâmes plus de chemin ce jour là, que nous n'aurions pû faire dans les bois.

Ils passent la Riviére qui separe le Royaume de Ceilan, des terres des Malabares.

Le Vendredy, entre neuf & dix heures du matin, nous remarquames sur le sable les traces de diverses personnes qui y avoient passé, ce qui nous fit croire que nous allions entrer

Ils rencontrent des lieux habitez.

dans un païs habité. Nous sçavions que ces peuples étoient Malabares, Tributaires des Hollandois ; mais nous ne voulions pas nous fier à eux, parce qu'ils aimoient plus le Roy de Ceylan que ces Etrangers, & que nous craignions qu'étant pris, ils ne nous renvoyassent à ce Prince cruel. Nous aurions donc bien voulu trouver les moyens de n'être pas veus, mais la chose étoit comme impossible, parce que comme j'ay déja dit, nous ne pouvions marcher dans les bois : ainsi il falut continuer nôtre route sur le sable de la riviére, où nous ne rencontrâmes pendant quelques heures, que des Buffles & des Bêtes sauvages qui s'y abreuvoient.

CHAPITRE XI.

Ils entrent dans les terres des Malabares. Ils y rencontrent deux hommes. Leur entretien avec eux. Ils arrivent heureusement au Fort des Hollandois. Ils y sont reçûs & aussi dans l'Isle de Manaar. Ils s'embarquent pour Columbo.

Deux Malabares se presentent à eux.

SUr les trois heures aprés midy nous rencontrâmes inopinement deux Bramenes dans un détour assis sous un arbre & faisant boüillir du Ris à trente pas de nous. Nous fumes surpris à leur vûë & eux à la nôtre, & nous balançâmes quelque temps si nous ne prendrions pas la fuite. Mais craignant qu'ils ne fussent armez d'arcs & de fléches, & qu'ils ne soulevassent le païs contre nous, si nous nous sauvions, nous nous arrêtâmes &

nous leur demandâmes en langue Chingulaise la liberté d'approcher & de leur parler. Ces deux hommes qui ne nous entendoient pas s'expliquérent en Malabare qui nous étoit aussi inconnu, de sorte que nous fûmes dans un grand embaras les uns & les autres. Mais enfin nous étant avisez de parler par signes, ils nous répondirent de même, & ils souffrirent que nous approchassions, à condition que nous mettrions bas nos coignées.

Ils les traittent humainement.

Quand nous fumes prés d'eux nous levames les mains au Ciel, & nous leur montrames nos dos déchirez par les épines, & le sang encore tout caillé dans nos playes. Nous leur fimes aussi entendre d'où nous venions & où nous allions, & nous nous mîmes enfin dans une posture si soumise, que nous attirâmes leur compassion : car de

temps en temps haussant leurs mains & les yeux aux Ciel, ils s'écrioient *Tombrane*, c'est à dire, ô Dieu, en langue Malabare.

Aprés nous être un peu apprivoisez les uns avec les autres ils nous firent signe d'aller reprendre nos haches & nôtre sac, & étant revenus, ils nous donnérent du Ris & des herbes boüillies, dont nous mangeames fort peu, parce qu'il n'y avoit pas long-temps que nous avions dîné. Nous leur donnames en échange un morceau de Tabac, dont ils témoignérent faire beaucoup de cas.

Aprés que toutes ces civilitez se furent passées de part & d'autre, nous leur proposames par signes, de nous conduire au Fort des Hollandois. D'abord ils le refusérent nous faisant entendre, que nous étions hors de danger. Mais ayant montré en argent la valeur de cinq Shels-

Ils s'excusent de les mener au Fort des Hollandois.

lings à un d'eux, il les prit, & ayant laissé son camarade il se mit à marcher devant nous, & nous à le suivre.

Un d'eux les guide deux ou trois miles puis les laissa là.

Nous nous étions imaginez, que pour nôtre argent il nous meneroit où nous souhaittions d'aller; mais nous fumes bien étonnez, quand au bout d'un mile il se mit en devoir de nous quitter & de retourner sur ses pas. Comme nous n'avions plus d'argent nous lui donnames un Bonnet rouge & un couteau pour lesquels il alla encore un mile plus loin, en suite de quoi, il nous laissa, en nous faisant entendre que le danger n'étoit plus à craindre.

Nous aurions bien pû le forcer à nous rendre ce qu'il avoit reçû de nous, où à nous guider jusques dans les terres des Hollandois, mais considerant que si nous lui faisions violence, il pourroit soulever le voisinage des environs contre nous, nous

aimâmes mieux le laisser retirer & nous lui dîmes adieu avec toute l'honnêteté imaginable.

Lors qu'il s'en fut allé, nous continuâmes encore de marcher une heure ou deux, mais le soir étant venu, nous nous arrêtâmes & passâmes la nuit sous nos tentes, ayant allumé un grand feu pour épouvanter le Elephans, dont on en voit une grande quantité dans les bois de ces Malabares.

Le lendemain Samedy à la pointe du jour, aprés avoir déjuné, nous descendimes encore la riviére; & deux heures aprés, nous rencontrâmes un homme, à qui nous demandames qui il étoit? Il nous répondit en Chingulay, qu'il appartenoit aux Hollandois, que nous étions sur leurs terres, & eloignez seulement de six miles du Fort de *Sarepa*. Cette bonne nouvelle nous réjoüit infiniment; & lui ayant dit que nous nous étions

Ils rencontrét un autre homme qui leur apprend qu'ils sont sur les terres des Hollandois.

sauvez de Cande, nous le priames de nous mener à ce Fort, l'asseurant que celui qui y commandoit le recompenseroit de ses peines. Mais il s'en excusa sur des affaires pressantes qu'il avoit, & il nous conseilla de quitter la riviere, parce qu'elle serpentoit trop, & d'aller sans crainte droit aux habitations, où nous trouverions des personnes qui nous conduiroient au Fort.

Ils arrivent au Fort de *Sarepa*.

Sur cet avis nous nous jettames dans la premiére route qu'il nous montra, laquelle nous suivimes long-temps, sans pouvoir rencontrer aucune maison. Nous trouvâmes plusieurs chemins fourchus, dans lesquels à peine étions nous entrez, que nous en sortions, de crainte de nous égarer. Enfin aprés avoir long-temps erré çà & là, & nous être extrêmement fatiguez, nous nous assimes sous un arbre, prés duquel trois ou quatre Malaba-

res passérent une demie heure aprés. Par bonheur un d'entre eux parloit un peu Portugais. Nous luy dimes que nous étions Hollandois, nous imaginans que pour cette raison, il iroit plus volontiers avec nous. Mais ce stratagême ne servit de rien, car il ne voulut jamais marcher, à moins que nous ne lui donnassions un couteau à couper des Noix de Bétel.

Pour cette petite recompense, il nous mena au prochain village, où il nous procura un autre guide, qui nous conduisit jusqu'au Fort de *Sarepa*, où nous arrivames un Samedy, le dix-huitiéme d'Octobre de l'année 1679. sur les quatre heures aprés midy, ayant été prisonniers dix-neuf ans & six mois.

Les Hollandois qui n'avoient pas accoûtumé de voir sauver chez eux des personnes de Ceylan furent fort surpris de nôtre

Il y sont tres-bien reçûs.

Ils sont envoyez à *Manaar*

arrivée. Ils nous receurent parfaitement bien, & le lendemain il nous envoyérent à *Manaar*, escortez d'un Caporal & d'un Négre, qui portoit nos hardes.

En arrivant on nous presenta au Capitaine du Château, qui commandoit en l'absence du Gouverneur. Il achevoit de dîner, & nous ayant fait asseoir, il nous fit apporter à manger, & nous traitta avec toute la civilité imaginable.

On leur propose de s'embarquer pour *Jafnapatan.*

Aprés dîner il s'entretint avec nous des affaires du Roy & du Royaume de Ceylan, des Ambassadeurs qui résident à Cande, & des peuples qui sont soûmis à sa domination. Il nous dit, qu'il devoit envoyer le lendemain un Bâtiment à *Jafnapatan*, & que si nous voulions il nous y donneroit passage, afin de nous rendre de là au Fort St. George, ou en quelque lieu que nous voudrions sur la côte. Et nous ayant donné quelque

argent, nous allames par son ordre voir quelques Ecossois, & Irlandois de la Garnison.

En arrivant au corps de Garde nous trouvâmes un Ecossois qui s'appelloit *Andre Brovvn*, & un Irlandois nommé François Hodges. Ces deux hommes aprés nous avoir embrassé nous menérent chez eux au Château, & nous traitérent le mieux qu'ils pûrent, particulierement en *Rack* & en Tabac.

Ils rencontrent un Ecossois, & un Irlandois.

En même temps qu'on sçût nôtre arrivée dans *Manaar*, le peuple vint nous voir, à troupes : & comme il se trouva parmi eux des personnes qui avoient des amis ou des parents captifs à Ceylan, nous les informames de l'état où nous les avions laissez.

Le peuple accourt pour les voir.

Sur le soir un Gentilhomme de la ville nous envoya prier à soûper chez lui, où nous fûmes régalez & couchez magnifiquement.

Ils ont ordre de demeurer encore quelques jours à *Manaar*

Le lendemain qui étoit un Lundy, comme nous voulions nous embarquer pour *Iafnapatan*, nous reçûmes ordre du Capitaine & du Conseil de ne pas partir jusqu'à ce que le Gouverneur fût de retour. On ordonna cependant que nous fussions bien traitez, & l'Ecossois & l'Irlandois nous tinrent bonne compagnie & ne voulurent jamais souffrir que nous payassions un double, tout le temps que nous fûmes avec eux.

Ils s'embarquent avec le Gouverneur, pour aller à Columbo.

Au bout de dix jours, le Gouverneur revint & nous ayant fait venir devant lui, il nous commanda de nous tenir prests, pour le suivre le lendemain à Columbo. Nous nous embarquâmes en effet le jour d'aprés, & bien qu'il y eût long-temps que nous n'eussions été en Mer, nous ne fûmes pas incommodez, & nous nous y portâmes le mieux du monde.

CHAPITRE XII.

Arrivée de l'Auteur à Columbo, & la reception qui lui fut faite. Il part de là, & va à Batavia, & de Batavia à Bantam, où il s'embarque pour retourner en Angleterre.

ETant arrivez heureusement à la rade de Columbo, une Berge vint à nôtre Bord pour y recevoir le Commandant, avant que nous eussions jetté l'ancre. Mais parce qu'il étoit tard, & que mon camarade venoit de tomber malade de la fiévre, nous différâmes d'aller à terre, j'usqu'au lendemain. On s'étonne de les voir à Columbo.

En y abordant, nous allames au corps de Garde de la Place, où tout le monde étoit étonné de voir des hommes Blanc, comme on appelle en ce païs là les

Européens, habillez à la Chingulaise. Nous nous informames s'il n'y avoit point d'Anglois dans la Garnison, & on nous répondit que non, mais que nous en trouverions dans la ville. Il se rencontra là par hazard un Trompette qui avoit autrefois servi sur des vaisseaux Anglois, & qui nous voyant si mal accommodez nous mena chez luy, où il fit mettre mon ami au lit, qui étoit extrêmement travaillé de la fiévre.

La nouvelle de nôtre arrivée de Cande courut d'abord par toute la ville, & tous les Anglois qui y demeuroient s'empresserent à nous venir feliciter sur nôtre heureuse délivrance.

Ils ont ordre d'aller voir le Gouverneur.

Cependant comme il étoit de nôtre devoir de salüer le Gouverneur, nous fimes prier le Capitaine de la Garde de l'avertir que nous étions venus à terre, & s'étant volontiers chargé de

cette commission le Gouverneur nous fit dire qu'il seroit bien aise de nous voir le lendemain.

La fiévre ayant quitté mon compagnon, tous nos amis nous invitérent à les aller voir dans la ville. Mais parce que nous marchions nuds piez, en habits de Chingulays & avec de longues barbes, tout le monde nous suivoit dans les ruës, chacun étant étonné de nous voir en cet équipage. Nos Compatriotes nous donnérent à dîner chez leurs Hôtesses, & sur le soir nous retournâmes chez nôtre Trompette, où nous rencontrâmes une personne envoyée par le Gouverneur pour nous convier à soûper chez lui. Nous reçûmes ce compliment comme nous devions, mais comme il étoit tard, & que nous étions fatiguez d'avoir été par toute la ville, nous nous excusames le plus honnêtemét que nous pûmes d'y aller, & nous le fimes asseu-

rer, que nous serions toûjours prêts à lui tendre nos respects quand il lui plairoit.

Ils y vont à l'heure marquée.

Le lendemain matin, ce Gouverneur qui s'appelloit *Riclof Van Gors*, & qui étoit fils du Général de Batavia nous envoya querir. Nous le salüames dans une grande Salle pavée de pierres noires & blanches. Le Commandant qui nous avoit amenez de *Manaar* lui tenoit compagnie, & étoit venu pour lui succeder. Il y avoit aussi à un des coins de la même Salle trois ou quatre des principaux Officiers de la ville, tête nuë. Aprés nos complimens, il témoigna beaucoup de joye de nous voir échappez de la servitude, & il nous protesta qu'il avoit fait ses efforts pendant nôtre esclavage, pour nous faire rendre la liberté & qu'il étoit extrêmement fâché, de ce que nous n'en joüissions pas par son moyen.

En

En suite s'appercevant que je parlois Portugais, il s'informa particulierement de l'état du Royaume, qu'il connoissoit pourtant aussi bien que nous, sur quoi je lui donnay toute la satisfaction qu'il pouvoit souhaitter. Il me demanda si le Roi avoit des enfans, & je luy répondis que non. Il voulut sçavoir, quels étoient ses plus proches parens & si le peuple avoit de l'affection pour luy : je l'asseuray sur ces deux articles que les premiers avoient été immolez à sa fureur, & que ses sujets le haïssoient à cause de ses cruautez. Le Commandant de *Manaar* me pria de lui dire, quelles Places étoient fortifiées dans l'Isle, & quelle Armée il pourroit lever dans une occasion ; à quoi je satisfis en disant, que les montagnes & les bois du Royaume en faisoient toute la force, & qu'il pouvoit mettre sur pied environ trente mille

Questions faites par le Gouverneur.

hommes. Sur la question qu'on me fit, à qui appartiendroit le Royaume aprés la mort du Roi? Je repliquay que je croyois que les peuples se rendroient aux Hollandois, avec lesquels ils souhaittoient d'avoir commerce; que j'avois remarqué que les Chingulays dans leurs discours loüoient leur Justice, leur Police & leur generosité, & qu'enfin ils faisoient paroître pour eux une estime toute particuliere. On s'enquit aprés cela de la maniere dont le Roy traitoit les François, & s'ils avoient fait quelques progrés en traittant avec ce Prince; à quoi je fis réponse, comme on verra dans la suite, en parlant de ceux de cette nation qui sont en ce païs-là.

Quelques-uns de ces Officiers qui étoient chez le Gouverneur me témoignerent qu'ils voudroient bien sçavoir, comment on faisoit mourir les malfaiteurs;

comment nous avions été pris & traitez ; en quelle Province on nous avoit releguez ; à quoi je m'étois attaché pendant le temps de mon esclavage ; quel commerce faisoient les Chingulays ; si je voulois retourner en Angleterre ; combien d'Anglois portoient encore les fers chez *Radga Singa* ; si ce Monarque estimoit les deserteurs Hollandois ; s'il se trouvoit beaucoup de Portugais sur ses terres ; quel chemin nous avions tenus en nous enfuyant ; & si les passages étoient gardez aussi étroittement qu'on le publioit.

Je répondis amplement à toutes ces questions, & le Gouverneur, le Commandant, & les Officiers me firent connoître qu'ils étoient satisfaits de la conversation qu'ils avoient euë avec moy.

Cet entretien étant achevé, le Gouverneur me demanda ce Gou-

vernur prie l'Auteur d'aller avec lui à Batavia.

que je voulois faire. Je lui répondis que je souhaitois de passer au Fort St. George, à quoi il consentit de bonne grace : mais il ajoûta que puis qu'il n'y avoit pas encore de Vaisseau prêt à faire voile de ce côté-là, il me conseilloit d'aller avec lui à Batavia, où son pere seroit ravi de me voir.

On leur donne des habits neufs & de l'argent.

Quoi que cette proposition ne me pleust pas, je n'osay pourtant le lui témoigner. Au contraire, je lui dis que je le suivrois où il voudroit, & que je tiendrois à grand honneur de l'accompagner dans son voyage. Il envoya aprés cela querir un Capitaine Hollandois, chez qui il nous fit loger, lui commandant de nous faire faire des habits, tels que nous les voudrions. Outre cela, sçachant que nous manquions d'argent il nous en donna, & il m'asseura que tant que nous serions avec lui il donneroit or-

dre que nous ne manquassions de rien.

En effet il nous tint parole, & ma joye auroit été toute pure, si mon compagnon n'étoit pas retombé extrêmement malade de la fiévre. Je crus pendant quelque temps qu'il mourroit, mais sa complexion vigoureuse & les soins & les remedes des Medecins du Gouverneur le tirerent enfin d'affaire, avant que nous fussions prêts à partir pour Batavia.

Le Compagnon de l'Auteur retombe malade & est enfin gueri de la fiévre.

Durant nôtre sejour à Columbo j'écrivis à mes amis prisonniers à Ceylan, & je leur marquay particulierement la route que nous avions tenuë, leur conseillant de la suivre, si jamais ils pouvoient s'échapper. Je laissay ma lettre au nouveau Gouverneur qui me promit de chercher les moyens de la faire tenir, me priant de souffrir qu'il la fist auparavant traduire en Flamand, afin qu'elle pust

L'Auteur écrit aux Anglois prisonniers à Cande.

aussi être utile aux prisonniers de sa Nation. La conversation que nous avions euë auparavant fut aussi mise en Portugais, & je fus supplié pour sa satisfaction de la signer, à quoi je consentis volontiers.

Ils s'embarque pour Batavia.

Enfin, aprés avoir demeuré vingt-deux jours à Columbo nous nous embarquames pour Batavia, au bruit de toute l'artillerie de la ville. Nous portions le Pavillon au grand Mât, dans un Vaisseau de huit cens tonneaux. Nous faisions tous les jours grand chere à la Table du Gouverneur sur laquelle on servoit dix ou douze plats de viandes excellentes, accompagnées de toutes sortes de vins delicieux. Nous mîmes à la voile à Columbo le vingt-quatriéme de Novembre, & nous jettames l'ancre devant Batavia, le cinquiéme de Janvier suivant, ayant eu le meilleur passage du monde.

Jusques-là, nous avions eu tout sujet d'être satisfaits du fils du General de Batavia, mais son pere encherit encore sur toutes ses honnêtetez à nôtre arrivée. Car lors que nous lui fûmes présentez, il me prit par la main & nous dît que nous étions les tres-bien venus, qu'il remercioit Dieu de nôtre délivrance miraculeuse; que nous pouvions faire fond sur sa bourse, tout le temps que nous voudrions demeurer chez lui; & qu'il étoit marri de ce que le Roy de Cande avoit refusé de nous mettre en liberté, quoi qu'il l'en eust fait souvent solliciter.

Il est bien reçu du General.

Nous remerciames son Excellence de toutes ses bontez, & je luy dis que nous ne sçavions les bons offices qu'il avoit voulu nous rendre, & que tant que nous vivrions nous en garderions cherement la me-

moine, & que nous prierions Dieu pour lui.

On leur donne à l'un & à l'autre des habits & de l'argent.

Le même jour il commanda à son Tailleur de nous faire à chacun une paire d'habits, & il nous donna de l'argent, pour acheter toutes les choses qui nous étoient necessaires, & même pour nous divertir. On nous logea dans le Château chez le Capitaine, & presque tous les jours le Général nous faisoit venir & manger à sa Table, avec Madame sa femme, qui étoit toute couverte de Perles & de Diamants. Quelquefois son fils, ses Belles filles & les étrangers qu'il consideroit mangeoient avec lui, & cependant les Trompettes, les Tambours & toutes sortes de musique charmoient les oreilles de la compagnie.

On s'étoit informé de moi à Columbo, de l'état du Royaume de Ceylan, & on fit encore la même chose à Batavia. On

écrivit tous les memoires que je donnay, mais je refusay de les signer, parce que ceux qui les avoient recueillis de ma bouche, les avoient écrits en Flamand. A la fin, pour satisfaire le Général, je donnay un Certificat sous ma propre main, par lequel j'asseurois, que ce que j'avois déclaré du païs de Ceylan étoit veritable, ce qui satisfit entierement le Général.

L'Amiral leur offre passage dans son Vaisseau pour retourner en Angleterre.

Sur ces entrefaites, le plus jeune fils du Général fut nommé Amiral de la Flotte qui devoit retourner cette année là en Hollande. Il eut la bonté de m'offrir passage & sa table dans son Vaisseau, & il me sollicita puissamment de prendre cette occasion de repasser en Angleterre, m'asseurant que Mrs. les Etats seroient ravis de conferer avec moy des affaires de Ceylan.

Je fus quelques jours à balan-

Ils

s'embarquent à Bantam dans le Cesar.

cer si j'embrasserois ce parti; mais deux Vaisseaux Marchands de nôtre Nation étant arrivez de Bantam à Batavia, je fis nos excuses à Monsieur de Ricklof, & je le suppliay de nous permettre de nous retirer à Bantam. Monsieur l'Amiral nous accorda civilement cette liberté; & nous étant embarquez, nous arrivâmes en cette ville-là, où l'Agent Anglois nous régala parfaitement bien pendant quelques jours, aprés quoi nous nous embarquames pour Londres dans le Vaisseau appellé le Cesar, où la providence de Dieu nous fit arriver heureusement au mois de Septembre.

CHAPITRE XIII.

Où il est traité des autres Nations, & particulierement des Européennes, qui sont dans le Royaume de Ceylan. Des Portugais, & des Hollandois.

APrés avoir parlé des Anglois du Royaume de Candeoù Ceylan, j'ay dessein de traiter des autres Nations de l'Europe, qui y demeurent volontairement ou par contrainte, & qui se reduisent aux Portugais, aux Hollandois, & aux François. Mais auparavant je prie le Lecteur de me permettre de l'entretenir d'un certain peuple qui habite l'Isle, je veux dire des Malabares, parce qu'ils sont étrangers & originaires d'un autre païs, & que j'en ay déja touché quelque chose.

Malabares habitans de l'Isle.

Ces Malabares sont habitans volontaires du Royaume, & vivent dans une petite Province, au Septentrion des Côtes qui dépendent du Roy, entre ses Etats & ceux des Hollandois. La Riviere de *Carunda VVy* les separe des Terres de *Radga Singa*, & nous passâmes au travers de ce païs-là, en nous enfuyant. Ils ont un langage particulier entre eux, de sorte que les Chingulays & eux ne se peuvent entendre.

Leur Prince.

Ils ont un Prince appellé *Coilat VVanea*, qui ne dépend ni du Roi de Cande, ni des Hollandois, & qui paye seulement une espece de Tribut d'Elephans à ces derniers. Il y a une grande union entre le Roi & eux; jusques-là, que la derniere fois que *Radga Singa* envoya une Armée contre les Hollandois, *Coilat VVanea* lui donna passage dans ses Etats, & commanda ses forces en personne, lors qu'elles pri-

rent quelques Forts bastis par ces Européens.

Comment il gouverne ses peuples.

Ses sujets lui sont extrêmement soumis, & ils lui payent plus d'impostes que les Chingulays ne font à leur Roi. Il n'est pas fort cruel, & il entretient à ses dépens ses Soldats, soit en paix, soit en guerre. Il prend une certaine quantité de grain de chaque champ semé, & cela suffit pour la nourriture de ses troupes.

Leurs marchandises & commerce.

Les Commoditez de ce païs-là sont des Elephans, du Miel, du Beurre, du Lait, de la Cire, des Vaches & du bêtail sauvage. Ils ont une grande abondance de ces trois dernieres choses. Pour ce qui est du grain, il y est un peu plus rare que chez les Chingulays. On ne trouve point de Cotton parmi eux, & tous les ans ils menent du Bêtail dans la Province de *Neure Caulava*, qu'ils vendent ou troquent pour du grain, du Cotton, ou de

la toile de Cotton dont ils font des habits beaucoup mieux que les Chingulays. Ils tirent des Hollandois du sel, du poisson sallé, des Bassins de cuivre & diverses autres denrées qu'ils ont à meilleur comptes que dans les terres du Roi de Cande.

Des Portugais & de leur commerce dans ce Royaume-là.

Je viens à cette heure aux Nations de l'Europe, & je commence par les Portugais, parce qu'ils sont établis en ces quartiers-là, depuis plus long-temps.

Ils ont autrefois possedé & gouverné toutes les Costes de l'Isle pendant plusieurs années, & fait dans le païs beaucoup de Proselytes Chrêtiens qui avoient appris la langue Portugaise. Depuis ce temps-là, elle y a presque été par tout en usage, & le Roi lui-même l'entend & la parle admirablement bien. Les Portugais ont souvent fait des courses dans le païs, & même jusques à Cande Capitale de l'Isle, qu'ils

ont brûlée plus d'une fois, sans épargner ni le Palais du Roi ni les Temples. Ils s'y sont rendus si formidables, que le Roi a été forcé de leur payer un tribut de trois Elephans tous les ans, & d'acheter la paix avec eux, à des conditions desavantageuses. Néanmoins ils n'ont jamais pû se rendre Maîtres du milieu de l'Isle scituée sur des montagnes fortifiées naturellement, & ni eux ni aucune autre Puissance ne les a jamais pû reduire entierement.

Guerres entre les Portugais, & le Roi de Ceilan qui implore le secours des Hollandois.

Il y a eu de longues & de furieuses guerres, entre le Roi de Ceylan & les Portugais, & on conserve encore dans le païs la memoire de leurs actions, dont je diray quelque chose en passant. Ils ont souvent incommodé le Roi par les courses qu'ils ont faites sur ses terres, & souvent aussi ils y ont fait de grandes pertes. Mais enfin, aprés plusieurs batailles données de part & d'autre,

tre, le Roi se sentant affoibli, il eut recours aux Hollandois qui ayant joint leurs armes aux siennes, battirent les Portugais, & les chassérent absolument des Places qu'ils avoient prises, retenant ces conquêtes pour récompense de leurs peines, dans lesquelles il se sont puissamment établis.

Le Roy invite les Portugais à s'établir dãs son païs.

Aprés la reduction de Columbo qui étoit la derniére Place tenuë par les Portugais, le Roy publia, que tous ceux de cette Nation, qui voudroient habiter ses terres y seroient reçûs & traitez mieux que ses propres Sujets. Sur cette assurance plusieurs familles préferans la domination de ce Prince à celle des Hollandois, s'établirent à Cande Uda, où on leur accorda des priviléges considerables. Depuis ce temps-là, ils ont eu la liberté de trafiquer par tout le païs, sans obstacle, & sans payer aucuns droits de Doüanne;

Il leur donne de grands priviléges.

& ils ont été de tous les *Blancs*, ceux que le Roi a le plus favorisez. Il y eut aussi quelques Portugais de qualité qui embrassérent son service, & dont il s'est défait selon sa coûtume ordinaire de recompenser les Grands. Pour ce qui est des esclaves & de plusieurs du commun peuple que les bons Marchands avoient amenez avec eux, on leur permit aussi de faire ce qu'ils pourroient pour gagner leur vie ; les uns distillerent du *Rack*, les autres tinrent des Tavernes, & chacun enfin s'attacha au trafic qu'il jugea le plus propre pour gagner sa vie.

Leurs Généraux.

Je viens à cette heure aux Généraux Portugais dont j'ay promis de parler, & qui ont vécu sous le Roi qui regne aujourd'hui.

Constantin Sa.

Constantin Sa, Général des Armées Portugaises, en entrant dans les terres de Ceylan s'y rendit d'abord redoutable. Tout lui

céda, & ne trouvant aucune réſiſtance, il perça juſqu'à la Capitale de l'Etat, qu'il prit & reduiſit en cendres. Le Roi étonné de la rapidité de ſes ſuccés, lui fit ſçavoir qu'il étoit preſt de ſe rendre ſon Tributaire, s'il vouloit accorder la paix à ſes peuples. Mais Conſtantin aveuglé de ſa bonne fortune répondit que non ſeulement il faloit qu'il payaſt tribut, mais qu'il ſe rendiſt auſſi eſclave du Roi de Portugal ſon Maître. Cette fiere réponſe mit tellement en colére *Radga Singa*, qu'il jura qu'il répandroit juſqu'à la derniére goute de ſon ſang, plûtôt que de faire une telle baſſeſſe. Cependant comme il ne ſe ſentoit pas en état de reſiſter à force ouverte, il gagna divers Officiers Chingulays qui étoient dans l'armée Portugaiſe, qui lui promirent de ſe jetter dans ſon parti, à la premiére bataille qu'il faudroit donner. En effet, ils lui tinrent

parole, & un jour qu'on étoit sur le poinct d'en venir aux mains, ils se revoltérent & tournérent face contre les Portugais, avec les troupes qu'ils commandoient. *Radga Singa* avoit vingt ou trente mille hommes, qui se voyant renforcez de ce nouveau secours, attaquérent leurs ennemis avec tant de courage, qu'ils les défirent entiérement, sans vouloir donner quartier à personne. Constantin désesperé s'enfuit, mais se voyant poursuivi & sur le point de tomber entre les mains de ses ennemis, il se tua avec un poignard qu'il arracha de la ceinture d'un de ses valets qui s'étoit approché, pour lui donner un verre d'eau qu'il avoit demandé à boire.

Il est défait & perd la vie.

Louïs Tissera succéda à Constantin Sa. C'étoit un homme vain & entêté de son propre mérite. Un jour marchant pour livrer bataille à *Radga Singa*, il jura qu'il lui feroit manger du

Louïs Tissera, traité comme il avoit menacé de traiter le Roi.

Coracan Tallipa, qui est le plus amer & le plus mauvais de tous les mets de Ceylan. Mais le Roi l'ayant vaincu il le fit enchaîner dans les prisons ordinaires, où tant qu'il vécut il ne mangea que du *Coracan Tallippa*, recevant le même traitement qu'il avoit voulu faire aux autres.

Simon Carée, fort cruel.

Le troisiéme Général des Portugais fut Simon Carée, Chingulay, & Chrêtien. Il étoit brave, mais cruel particuliérement aprés la victoire. J'ay ouï dire qu'il avoit accoûtumé de forcer les femmes à tuër leurs enfans, & à les piler en suite dans les mortiers où elles battoient leur grain.

Caspar Figari.

Gaspar Figari fut fils d'un Portugais & d'une Chingulaise, & le dernier de leurs Géneraux à Ceylan. Son courage étoit au dessus du commun, mais il étoit aussi cruel que Carée son prédécesseur. Il faisoit pendre les pri-

sonniers par un pied, & il commandoit qu'on les tirast par l'autre, afin de les déchirer en deux pieces. Il portoit par tout une hache enveloppée d'un morceau de linge blanc, sous le trenchant de laquelle il faisoit passer ceux qu'il soupçonnoit de ne lui être pas fideles. J'ay vû des personnes à qui il avoit fait couper la main droite pour des choses fort légeres & qui s'estimoient heureuses d'être échappées de ses mains à si bon marché.

Un jour ayant appris que le Roi s'avançoit pour le combattre, il alla se camper à *Motaupul*, dans la Province de *Hotteracourli*, à dix ou douze miles du lieu où étoit le Rendez-vous de l'Armée de ce Prince. Ses Espions l'avoient asseuré qu'il trouveroit les Chingulays en ce lieu là, à un certain jour, ce qui lui fit former le dessein de les y aller suprendre. Il se Sa Ruse.

mit donc en chemin, & étant arrivé à *Cotta Copul* où il esperoit rencontter l'Armée Royalle, il apprit qu'elle étoit encore à une journée de la sienne. D'abord il crut qu'il avoit manqué son coup : mais aprés quelques réflexions, il entreprit de poursuivre sa pointe, & étant parti en diligence, il arriva le lendemain à la pointe du jour, prés de l'Armée du Roi qu'il attaqua & défit sans beaucoup de peine. Il n'y eut qu'une Compagnie de Hollandois de la Garde de ce Prince qui fit resistance, & lui donna le temps de s'enfuïr, mais bien difficilemant, car Figari s'étant rencontré dans le combat prés de lui & l'ayant connu, il lui dit en Langue Chingulaise *Houre*, c'est à dire, mon Frere, arrête, je te veux parler. Mais le Roy fut sourd à ces paroles, & il ne cessa de courir, jusqu'à ce qu'il fust en lieu de seureté.

Il défait l'armée du Roi.

Il prend Colum

Ce vaillant homme si souvent

vainqueur des Chyngulays n'eut pas le même bonheur, en combattant contre une autre Nation de l'Europe. Lors que les Hollandois assiégerent Columbo, il se mit en campagne, pour leur faire lever le siége. On l'avertit en partant de prendre garde à luy, & de considerer qu'il alloit combattre des soldats & non pas de miserables Chingulays. Mais se moquant des avis qu'on luy donnoit, il répondit qu'il les traiteroit, comme il avoit fait les autres. Les Hollandois ayant appris son dessein, allérent au devant de luy & le combattirent. Mais auparavant ils se servirent contre luy d'un stratagême, dont il ne se doutoit pas. Ils placérent quelques piéces de Campagne à leur Arrieregarde, & aprés quelques legeres escarmourches ils firent semblant de s'enfuïr. Figari les croyant vaincus les poursuivit, jusqu'à ce qu'étant prés du Canon, ils s'ouvrirent à droite

bo & est fait prisonnier.

& à gauche ; & alors le Canon tonna furieusement sur son Armée, & les Hollandois l'ayant enveloppé de toutes parts, ils mirent son Armée en deroute & le rechassérent dans Columbo, où il fut fait prisonniers, lors que la Place se rendit à eux. Quelque temps aprés, ils l'envoyerent à Goa, où il mourut.

Les Hollandois ayant pris la Place des Portugais dans l'Isle de Ceylan, s'y trouverent si bien, qu'ils refuserent d'en sortir, lors que le Roy les en fit prier. Il les avoit fait venir de Batavia, pour l'aider contre les Portugais; mais la guerre étant finie, ils se fortifiérent si bien sur les Côtes, que depuis ce temps, là, jusqu'à présent, ils en sont demeurez possesseurs, quelques efforts qu'il ait fait pour les en chasser.

Haine du Roy, pour les Hollandois

On ne sçauroit exprimer la haine qu'il porte à cette Nation, & le siege de Columbo en est la cause. En 1655. le Roy ayant fait

fait une ligue avec les Hollandois, il fut resolu que les Chingulays & eux assiégeroient cette ville-là, & qu'aprés qu'elle seroit prise, elle seroit remise entre les mains du Roy. Ce Prince assista en personne à ce siége, où ses troupes se signalerent particulierement. Mais aprés la reddition de la Place, il arriva quelque broüillerie entre luy & ses Confederez, jusques-là qu'on en vint aux mains, au lieu de la luy livrer, comme on étoit convenu, & qu'il fut contraint de se retirer avec son Armée, aprés avoir perdu en combattant contre eux son bagage & son équipage. Depuis ce moment-là il a conçû pour ces voisins une haine mortelle, & il a defendu à ses sujets sous peine de mort, d'avoir aucun commerce avec eux. Souvent ses troupes les surprennent, & si elles remportent l'avantage, elles ne donnent quartier à personne. Il fait

couper les têtes aux morts aprés le combat, & on les attache à des arbres aux environs de la ville de Cande. S'il fait des prisonniers, il les retient dans un esclavage perpetuel, sans qu'ils ayent la moindre esperance d'en jamais sortir.

Il prend le Fort de Bibligon.

Je ne puis m'empêcher de raconter l'adresse dont il se servit pour se rendre Maître du Fort de *Bibligon*, dans la Province de *Habberagon*. Les Chingulays tenoient ce Fort assiégé, & sçachant que les Hollandois avoient fait un Canal qui aboutissoit à une petite riviere qui s'y degorge, & leur fournissoit de l'eau, il trouva moyen, à la faveur de son canon, de le combler, & de détourner aussi cette riviere, de sorte que dans la suite du siége, ils n'en purent plus recouvrer de ce côté là. Ils firent aussi une grande quantité de fascines qu'ils entasserent les unes sur les autres, à une certaine

distance, à l'entour de la Place. Leur dessein étoit d'en faire un monceau aussi haut que les murailles du Fort qui étoient aussi de bois, & de les en approcher toutes les nuits, jusqu'à ce que ces matieres combustibles étant jointes ensemble, on y pust mettre le feu, & ruiner par cette voye ces deffenses des assiégez. Il y avoit aussi un arbre appellé *Bo-gahah* assez prés du Fort, sur lequel ils planterent quelques pieces de canon, qui foudroyoient tout ce que les ennemis leur opposoient. D'ailleurs, comme les toits des maisons étoient couverts de chaume, ils tirérent tant de fléches enflammées, que la Garnison fut obligée de les découvrir & de souffrir les incommoditez de la pluye & du froid, au milieu de l'hyver, & de se rendre enfin au Roy, qui leur accorda la vie. Tous ceux qui étoient dans le Fort furent faits prisonniers, sans

avoir été pillez, & le Roy ayant fait venir devant luy les Officiers de la Garnison, il leur fit rendre leurs armes; aprés quoi, on démolit *Bibligon* & il retourna à Cande Uda avec le canon des Hollandois, où il est encore à present monté sur de trés-beaux affusts.

Les prisonniers furent menez dans le païs d'*Ovvah*, à deux ou trois journées du Fort, sous une bonne garde, ou aprés avoir dépensé l'argent qu'on ne leur avoit pas ôté, ils moururent la plûpart de faim, car de quatre vingt-dix qu'ils étoient, il n'en restoit plus que vingt-cinq en vie en un tres-pitoyable état, lors que je partis de Ceylan.

Ambassadeurs chez le Roi de Ceilan.

Le Roy de Ceylan a plusieurs Ambassadeurs à sa Cour, mais ils y sont traitez en esclaves. Ils ont des Gardes, qui ne leur permettent de parler à personne; parce que c'est la coûtume du païs. On leur apporte à manger

de la table du Roy, & toutes les meilleures viandes du païs leur sont presentées. Lors qu'ils ont passé quelques années dans cette espece d'esclavage, leurs Gardes leur donnent un peu plus de liberté, & souffrent qu'ils reçoivent visite & que quelquefois ils aillent se promener par la ville. Quand le Roy croit qu'ils sont entierement accoûtumez aux manieres du païs, il leur envoye des femmes esclaves pour tâcher de les charmer par leurs caresses & leur faire oublier leur patrie. Et je me souviens d'avoir ouï dire, qu'il en gagna une fois une par cette sorte de moyen, comme je raconteray tout à l'heure.

Depuis le commencement de ma captivité jusqu'à l'heure de ma délivrance, le Roy a detenu cinq Ambassadeurs, sans compter deux autres qu'il a renvoyez, desquels je toucheray deux mots en passant. Le Roy retient divers Ambassadeurs.

Le premier qui fut retenu.

Le premier avoit été envoyé par les Hollandois, avant que ses peuples se soulevassent contre luy. Il étoit demeuré dans la ville pendant la rebellion. Mais aprés qu'elle fut éteinte, le Roy qui étoit dans la montagne de *Gauluda*, l'envoya querir, & luy ayant donné des Gardes, pour l'observer dans cet affreux séjour, il en partit pour aller tenir sa Cour à *Digligy*, où elle est encore à present. Durant ce temps-là, une femme Chingulayse ayant eu querelle avec son mary, elle le quitta & se retira chez cet Ambassadeur. Elle étoit belle & avoit de l'esprit, & il n'en fallut pas davantage au Hollandois pour l'aimer passionnement. Mais comme il vit qu'il ne pouvoit joüir d'elle, il écrivit au Roy, & luy promit d'embrasser son service, s'il vouloit obliger cette femme à luy accorder les dernieres faveurs. Ce Prince qui ne demandoit pas

mieux que de le retenir, luy envoya la Chingulaise; & pour montrer l'estime qu'il faisoit de luy, il le fit venir à la Cour avec sa Maîtresse, où en arrivant il fut logé dans une maison magnifique, & regalé aux dépens de sa Majesté, qui leur fit à l'un & à l'autre de fort riches presens. Mais le lendemain de la jouissance, la belle luy fût ôtée, sans qu'il ait pû jamais la revoir depuis ce temps là. Le Roy luy donna la Charge de Surintendant de ses Charpentes & de ses Forges & luy permit de faire sa residence dans Cande Uda. Quelque temps aprés. *Radga Singa* ayant resolu d'assiéger le Fort d'*Arundery* bâti & possedé par les Hollandois, cet Ambassadeur en eut le vent, & le fit secrettement sçavoir au Gouverneur de la Place, par une lettre qu'il luy écrivit. La réponse fut interceptée & apportée au Roy, par laquelle il étoit remercié de sa

Le Roy lui fait des presens.

fidelité envers la Nation & exhorté à continuer d'en donner des marques dans les occasions. Le Roy ayant reçû cette lettre, l'envoya querir, & luy commanda de la lire : mais cet homme s'en étant excusé, sous pretexte qu'elle étoit si mal écrite, qu'il ne la pouvoit déchifrer, on fit venir un Interprete qui l'expliqua & prouva son crime. Aprés la lecture de cette lettre, le Roy indigné luy reprocha, *qu'il l'avoit servi par crainte, & qu'il avoit servi les Hollandois par affection* ; & sans vouloir écouter ses justifications il l'envoya aussi-tôt au supplice.

Il le fait mourir.

Le second Ambassadeur fut *Henri Draak* honnête homme & ami particulier des Anglois. En 1664, il interceda pour nous auprés du Roy de Ceylan, afin qu'il nous rendît la liberté, dans le même temps que le Chevalier *VVinter* écrivit aussi à ce Prince

Henri Draak, second Ambassadeur, & sa mort.

en nôtre faveur. *Radga Singa* l'estimoit extrêmement, & il le retint dans ses Etats, jusqu'à sa mort, aprés laquelle il renvoya son corps à Columbo dans un Palankin, avec des personnes de sa part, pour faire des complimens de condoleance aux Hollandois, sur la perte qu'ils avoient faite.

Le troisiéme fort du Royaume par une vigoureuse resolution.

Peu de temps aprés la prise du Fort d'*Arundery*; en 1670. les Hollandois envoyerent un autre Ambassadeur à Cande, pour tâcher d'obtenir la paix. Ce fut le premier qui introduisit la coûtume d'apporter des lettres de créance sur la tête, pour marquer un plus grand respect. Le Roy le combla d'honneurs & le fit habiller à la Chingulaise, ce qui n'a jamais été pratiqué ni auparavant ni depuis luy. Mais aprés avoir esté longtemps sans rien obtenir, il fit demander son congé qu'on differa de luy accorder de jour en jour.

A la fin voyant que cette affaire traînoit en longueur, il resolut de partir à un certain jour disant, *que son prédecesseur étoit mort en femme en ce païs-là, mais qu'on verroit qu'il y mourroit en homme de cœur.* En effet, ce jour étant venu, il mit son épée au côté, & alla aux portes du Palais Royal, ou ayant ôté son chapeau & fait une reverence, comme si le Roy étoit devant luy, il fit un compliment & remercia sa Majesté de l'honneur qu'il luy avoit fait. Aprés cela, il partit courageusement, suivi de trois Négres qui le servoient. On croyoit que le Roy le feroit arrêter & le puniroit de cette temerité, mais il en arriva autrement, car soit qu'il admirast son courage ou qu'il eust quelques raisons particulieres pour ne luy pas faire de violence, il le laissa aller, & envoya même un Grand de sa Cour pour le conduire

jusques dans les terres des Hollandois.

Celuy qui vint ensuite s'appelloit *Jean Baptiste*. C'étoit un adroit Courtisan, que le Roy aimoit à cause de sa moderation. Jamais ce Monarque ne montra tant de bonne volonté pour aucun Ministre, que pour celuy-cy. Il luy donna des esclaves de l'un & de l'autre sexe, il fournit sa maison de toutes choses necessaires, & il n'épargna ni soins ni caresses, pour adoucir l'amertume de son honorable captivité, en attendant qu'il luy plût de le renvoyer. Le quatriéme, d'une humeur complaisante.

Le dernier Ambassadeur y arriva de mon temps, & fit present au Roy d'un Lion. Il avoit crû qu'il en feroit grand cas, mais il se trompa. Car comme le Roy vit que ce n'étoit qu'un Lionceau qui ne répondoit point à l'idée qu'il s'en étoit formée, il relegua l'Ambassadeur & son Lion dans la Province d'*Ouda-* Le cinquiéme presente un Lion au Roy.

Pollat, à vingt miles de la Cour. Au bout de quelque temps ce pauvre exilé ennuyé de sa prison & de se voir à toute heure environné de Gardes, entreprit de se sauver, mais ayant été repris, le Roy ordonna qu'on l'amenât à la ville dans une maison éloignée de la Cour, avec promesse qu'il auroit Audience. Mais il ne fut pas long temps sans s'appercevoir qu'on ne songeoit pas à luy, car plus il pressoit qu'on luy tint parole & plus étroitement il étoit empêché de sortir. Enfin, s'étant un jour échappé, il prit le chemin du Palais du Roy, resolu de se presenter devant luy. Un moment aprés, ses Gardes qui avoient appris où il étoit allé le poursuivirent & l'arrêterent, & le Roy cependant en ayant été averti lui envoya commander sur peine de la vie de retourner promptement chez luy, où il demeura encore du-

rant plusieurs semaines, desesperé du mauvais succés de son Ambassade, qui aboutit enfin à avoir une fois Audience, mais sans joüir de la liberté de retourner à Columbo chez les Hollandois.

Nombre des Hollandois à Ceylan.

On peut compter dans l'Isle de Ceylan cinquante ou soixante Hollandois, entre lesquels il y a des Ambassadeurs, des prisonniers de guerre, des fugitifs, & des malfaiteurs, qui se sont sauvez des mains de la justice. Toutes ces personnes sont entretenuës aux dépens du Roy, qui donne moins aux deserteurs qu'aux autres, parce qu'il est persuadé que ce ne sont que des fripons.

Une fois il y eut un Hollandois qui se presenta au Roy si plein de vin, qu'à peine pouvoit-il parler. Il s'étoit auparavant en plusieurs rencontres montré devant luy en cet état; mais comme il l'aimoit, il avoit toû-

jours fait semblant de ne pas s'appercevoir de ce défaut. Ce jour-là soit que ce Prince fust de mauvaise humeur, ou qu'il ne pût plus souffrir l'action de cet homme, il luy demanda rudement, *Pourquoy il se montroit à luy, si rempli de vin qu'il ne pouvoit luy rendre à cette heure-là le moindre service.* Ces paroles parurent aux assistans le presage de la foudre qui alloit tomber sur luy; mais il en arriva tout autrement, car ce Hollandois ayant répondu hardiment, *qu'aussi-tost que sa mere luy ôta le lait, elle luy donna du vin, & que depuis cela il n'avoit bû autre chose*, le Roy se prît à rire & le laissa-là, disant qu'il étoit aussi naturel aux Européens de boire du vin, qu'aux enfans de boire du lait.

CHAPITRE XIV.

Où il est parlé des François & des raisons pour lesquelles le Roy retient les hommes blancs dans ses Etats. Et de l'exercice de la Religion Chrêtienne, entre les Chrêtiens.

EN 1672. ou 1673. quatorze gros vaisseaux François arriverent dans l'Isle de Ceylan, pour y établir un commerce. Monsieur de *la Haye* Amiral de cette Flotte moüilla au Port de *Cottiar*. De là il envoya trois personnes en Ambassade au Roy de Cande: qui les traita magnifiquement. Il leur fit present à chacun d'une chaîne d'or, d'une épée damasquinée & d'un beau fuzil. Aprés cela il renvoya un de ces Messieurs à l'Amiral, avec une réponse à ses lettres. Cet heureux commence-

Arrivée des François avec une Flotte.

ment encouragea Monsieur de *la la Haye* à envoyer au Roy un Ambassadeur en Chef, accompagné de six autres François pour resider à sa Cour, jusqu'au retour de la Flotte qui devoit aller trafiquer le long des Côtes.

Le Roy leur donne des provisions & permet qu'ils bâtissent un Fort.

Avant que cette Flotte partit, le Roy la fit pourvoir de toutes les provisions que le païs pouvoit fournir. Il permit aux François, non seulement de bâtir un Fort dans la Baye; mais il donna de ses gens pour les aider. Mais au bout de quelque temps l'Amiral voyant que ses provisions diminuoient, & que celles qu'il tiroit du païs ne suffisoient pas pour nourrir sa Flotte, il resolut de faire route vers les Côtes de *Coromandel*, aprés avoir promis au Roy par son Ambassadeur, qu'il retourneroit bientôt. Cependant il ne tint point parole, car ayant mis des soldats dans le Fort en partant, il n'y est jamais revenu depuis ce

temps-là. Quelques-uns croyent qu'il perit dans une tempête, & d'autres, qu'il fut coulé à fond par les Hollandois. En partant l'Amiral envoya des riches presens au Roy, mais il ne voulut point les recevoir pour l'heure, de peur qu'on ne crût qu'il manquoit de quelque chose. Enfin le temps auquel Monsieur de *la Haye* avoit promis de retourner étant expiré, & personne n'ayant de ses nouvelles, il refusa avec indignation ces mêmes presens, étant irrité au dernier point, de ce que les François ne revenoient pas. Ce Fort de *Cottiar* fut peu de temps aprés surpris par les Hollandois.

L'Ambassadeur de France offense le Roy.

Mais pour en revenir à l'Ambassadeur & à ses gens, il alla un jour avec eux à cheval, de *Cottiar* à Cande, où il vouloit faire sa residence. Il n'avoit donné avis de son dessein à personne de la Cour. Néanmoins le Roy ayant appris qu'il étoit en chemin,

il ordonnâ qu'on luy préparât promptement une maiſon, il envoya audevant de luy quelques-uns de ſes principaux Officiers pour l'y conduire. Il avoit apporté des preſens pour le Roy, dont il faiſoit beaucoup de parade, & étant prés de la ville, ſes conducteurs le voulurent diſſuader de faire ſon entrée à cheval, parce que ce n'étoit pas la coûtume. On luy repreſenta que le Roy trouveroit ſon action fort mauvaiſe ; mais plus on voulut l'en détourner, & plus il s'obſtina, de ſorte qu'on fût contraint de le laiſſer faire. En cet état, luy & ſa ſuite paſſerent devant le Palais du Roy qui ne témoigna point pour lors qu'il étoit piqué de ce procedé.

On le fait attendre dãs une Salle, en attendant que le

L'Ambaſſadeur mit pied à terre chez luy où il fut ſplendidement traité avec toute ſa ſuite. Pendant quelques jours, on fournit ſa maiſon aux dépens du Roy, de tout ce qui ſe trouva de

meilleur dans le païs : & lorſqu'on le vint prendre pour aller à l'Audience de ſa Majeſté, il y fut conduit par les principaux de la Cour en grande cérémonie. Le Roy ne donne jamais Audience aux Ambaſſadeurs que de nuit: & avant que d'y être admis, on les conduit dans une Sale, où ils attendent qu'il les envoye querir. Ce nouveau Miniſtre ayant été traité ſelon cette coûtume, & obligé d'attendre une heure ou deux ſans être introduit, crut qu'on l'avoit amené-là, pour luy faire un affront. Dans cette penſée il ſortit bruſquement & reprit le chemin de ſon Hôtel. Mais étant deſcendu dans la Cour du Palais, quélques gens voulurent le retenir en oppoſant des Elephans à ſon paſſage. Cet obſtacle acheva de le mettre en fureur; il mit la main ſur la garde de ſon épée, & il épouvanta tellement par cette action ceux qui vouloient l'ar-

Roy ait le loiſir de lui donner audience.

Il s'impatiente & ſe retire ſans voir le Roy.

rêter, qu'ils furent contraints de le laisser passer.

Le Roy irrité le fait enchaîner

Le Roy ayant été averti de sa hardiesse, en fut si choqué, qu'il commanda que l'Ambassadeur & tous les autres François fussent battus & enchaînez trés étroitement, à l'exception de deux Gentilshommes qui n'étoient point de sa suite. On l'alla prendre aussi-tôt chez luy, où selon l'ordre du Roy il fut désarmé & traité rigoureusement. Pour ce qui est du reste de ceux de sa suite, ils en furent quittes à un peu meilleur marché, car ayant trouvé les moyens de faire representer au Roy, qu'étant Domestiques de l'Ambassadeur, ils avoient été obligez d'obéïr à ses ordres, il commanda qu'on les mît en liberté : mais il ne voulut que six mois aprés pardonner à leur Maître & le tirer des fers, à l'intercession de quelques uns de ses favoris.

Il fait sortir de prison, tous ceux de la suite de l'Ambassadeur.

Cependant il ne laisse pas d'é-

tre toûjours regardé comme prisonnier, & ses gens chagrins de la misére où il les avoit plongez l'abandonnerent & se retirerent l'un d'un côté, & l'autre de l'autre. Le Roy leur donna la liberté de demeurer dans la ville, où ils furent nourris à ses frais & dépens. J'ay connu trois de ces Messieurs, l'un s'appelloit *Du Plessis*, l'autre *Blame*, & le nom du troisiéme est échappé de ma memoire. Ils furent tous trois établis par le Roy pour avoir soin de son meilleur cheval, en qualité de ses Ecuyers; mais quelque temps aprés, ce cheval étant mort, il se mit en tête, que leur négligence l'avoit fait mourir, & sans vouloir permettre qu'ils se justifiassent, il envoya les Sieurs *Du Plessis* & *Blame* pour être prisonniers & enchaînez dans les montagnes, & il épargna le troisiéme à cause de sa jeunesse.

Un peu auparavant que je par- Il tâche de recō

cilier l'Ambassadeur & ceux qui étoient venus avec luy.

tisse de Ceylan, le Roy entreprit de reconcilier l'Ambassadeur & ses gens. Dans cette vûë, il les envoya querir, & leur dit que l'inimitié qui regnoit entre eux étoit scandaleuse, particulierement dans un païs étranger, où toutes sortes de raisons les obligeoient à vivre ensemble dans une étroitte concorde; que s'ils aimoient Dieu, leur Roy, & luy même, ils renonceroient à leurs animositez, & qu'il leur conseilloit de retourner avec l'Ambassadeur, & de luy donner à l'avenir, tout sujet d'être satisfait de leur conduite.

Cet avis, ou plûtôt cet ordre étoit juste, & il fallut y obéir, ou du moins en faire semblant. Ils se retirérent donc tous ensemble, & étant arrivez chez l'Ambassadeur, ils y furent regalez aux dépens du Roy. Mais aprés le repas, ils retournerent chacun chez soi, aussi envenimez que jamais contre son Excellence,

dont l'humeur imperieuse étoit insupportable. On croyoit que ce Prince se vangeroit de cet affront, ou que du moins il leur ôteroit la portion des vivres qu'il leur fait donner tous les jours; mais je ne puis dire, comment il en usa, parce que ce fut en ce temps-là que je me sauvay de Ceylan.

A mon retour en Angleterre, j'écrivis une lettre à l'Ambassadeur de France à Londres, dans laquelle je luy fis connoître le triste état de ces pauvres gens, pour en avertir leurs parens, & leur faire chercher les moyens de les delivrer. Voicy la copie de cette lettre.

L'Autheur écrit à Londres à l'Ambassadeur de France, au sujet des François prisoniers à Ceylan.

MONSEIGNEUR,

Je prens la liberté de mander à vôtre excellence, qu'ayant esté prés de vingt ans prisonnier dans l'Isle de Ceilan, j'y ay connu un

Ambassadeur de France & quelques personnes de sa suite. Ils sont huit en tout ; & Mr. de la Haye *étant arrivé avec la Flote, dans le Port de* Cottiar *ou de* Trinquemale, *en* 1672, *il envoya ces Messieurs au Roy de ce païs-là, qui depuis ce temps, jusqu'à cette heure, les retient dans un dur esclavage. Et comme je sçais qu'il est impossible de faire tenir des lettres de ces quartiers-là, en aucun lieu de l'Europe, la compassion que j'ay de leur état m'a poussé à vous écrire, & à vous supplier, si cela se peut d'en donner avis à leurs amis. Je ne sçais pas le nom de cet Ambassadeur, mais je connois un de ses parens, nommé* de Serle, *& Mrs.* du Plessis *& de* la Roche, *Gentilshommes de sa suite. Je connois aussi tous les autres de vûë, & je puis assurer vostre Excellence, qu'elle fera une action charitable, en avertissant ceux à qui ils appartiennent, du lieu où ils sont &*

des

des maux qu'ils y souffrent. Au reste, si vôtre Excellence veut être informée plus particulierement de ce qui les regarde, je me donneray l'honneur d'aller recevoir ses commandemens, quand il luy plaira, Je suis,

MONSEIGNEUR,

Vôtre, &c.

L'Ambassadeur ayant reçû cette lettre, & appris où je logeois, m'envoya querir; & dans un entretien que j'eus avec luy, je luy donnay toutes les lumieres dont j'étois capable sur cette affaire.

Je viens maintenant à examiner les raisons qui obligent le Roy de Ceylan à retenir les Européens dans ses Etats. Ce ne peut pas être, pour aucun avantage, car ils luy sont à charge, bien loin de luy être utiles, puis qu'il les nourrit à ses frais & dépens, & à ceux de ses peuples qui en sont beaucoup incommodez. Ce n'est pas non plus par-

Pourquoi le Roy de Ceylan retient les Européens.

ce qu'il espere tirer d'eux une rançon considerable, car il ne se soucie ni de l'or ni de l'argent. Il y a apparence, que c'est plûtost parce qu'il les aime & que leur compagnie luy est agréable : & ce qui me confirme dans cette pensée, c'est qu'il ne prend pas garde de si prés aux fautes qu'ils commettent, comme à celles dont ses sujets sont coupables envers luy. C'est ce qu'on peut remarquer par sa maniere d'agir avec sa Garde Européenne, dont il souffre l'yvrognerie & le relâchement dans son devoir, ce qu'il punit rigoureusement dans les Chingulays. Néanmoins à l'égard des Européens, il employe souvent la ruse pour les rendre plus actifs & plus diligens à le servir.

Sa bonté pour eux.

Cette garde étrangere a pour Commandans un Hollandois & un Portugais. Ils font sentinelle nuit & jour aux portes des Magazins du Roy, qui sont éloi-

Ils gardent les Magazins du Roy.

gnez de la Cour, où ce Prince les fait mettre, afin que personne ne les entende jurer & ne soit témoin des fautes dans lesquelles la boisson les fait tomber.

Un jour un jeune Chingulay ayant commis quelque faute, le Roy le leur envoya afin qu'ils le gardassent exactement. Cette confiance qu'il prenoit en eux les obligea à veiller de prés, de peur que le prisonnier n'échappast; & durant deux ans qu'il fut entre leurs mains, ils ne le quitterent presque point de vûë, de sorte qu'il apprit le Portugais & le Flamand. Au bout de ce temps-là, le Roy, pour des raisons qu'on n'a jamais sçûës, fit mourir ce jeune homme, qui fut fort regretté. Mais on sçut peu aprés, qu'il leur en avoit confié la garde pour leur donner de l'occupation & les empêcher de boire, leur ayant fait dire, que s'il s'enfuyoit il les feroit tous perir, & il avoit même voulu

Son addresse à les engager à mieux faire leur devoir.

qu'il n'eust que les mains liées, afin qu'ils fussent plus soigneux & plus circonspects dans leur devoir.

Il a du penchant pour les Européens

Ce qui fait encore paroître qu'il a de l'inclination pour les Européens, c'est qu'il leur donne des Charges & des Emplois qui sont souvent au dessus de leur capacité & de leur merite.

La couleur blanche est la plus estimée dans l'Isle.

D'ailleurs, generalement dans tous les Etats les Blancs sont plus estimez que les Négres; & le peuple y croit que les Dieux sont blancs, & que lors que les ames des bienheureux ressusciteront, elles seront blanches comme de la neige.

Privileges des Blancs sur les naturels du païs.

On peut ajoûter pour preuve de sa bonne volonté pour les Blanc, les privileges qu'il leur accorde, la liberté qu'ils ont de s'habiller comme ils veulent, de mettre sur leurs habits de l'or, de l'argent ou de la soye, d'avoir des bas & des souliers, de porter l'épée au côté, & de

blanchir leurs maisons avec de la chaux, n'étant permis à aucun Chingulay de faire la moindre de ces choses.

Le Roi aime à leur parler.

Quelquefois il les fait venir à son Palais, où il a de longs entretiens avec eux, particulierement avec les Ambassadeurs. A voir de la maniere que les peuples nous traitent, il semble que nous soyions leurs Maîtres & eux nos esclaves. Ils sont obligez de nous fournir à manger, & j'ay vû des Magistrats & des Gouverneurs dire à de pauvres gens, que le Roy vouloit qu'ils vendissent plûtôt leurs femmes & leurs enfans pour nous acheter à manger, que de nous laisser manquer de la moindre chose.

Etat du Christianisme en ce païs-là.

J'ay remarqué avec un sensible déplaisir, que les Chrêtiens, n'ont presques point de Religion en ce païs-là. Ils n'ont ni Temples, ni Prêtres, ni aucun jour particulier pour s'assembler afin de prier Dieu les uns avec les autres. Cha-

cun lit & prie Dieu chez luy, quand il veut & selon qu'il se trouve disposé à s'aquiter de ce devoir. Ils sanctifient le Dimanche seulement en s'abstenant de travailler & daller boire dans les Tavernes. Ils retiennent l'usage du Baptême ; & comme ils n'ont point des Prêtres pour baptizer leurs enfans, ils font cette Cérémonie eux-mêmes avec de l'eau, au nom du Pere, du Fils & du Saint Esprit, leur donnant des noms des Chrétiens. Quand ces enfans commencent à devenir grands, on leur enseigne à lire & à dire quelques mots des prieres, & rien autre chose.

Ils ne sont ni Payens ni Idolâtres ; & pour preuve qu'ils adorent Jesus-Christ, ils montrent des Chapelets & des Croix, qu'ils ont coûtume de porter pendus à leur cou. J'ay pourtant vû quelques personnes qui étant malades offroient du ris à des

Idoles faites de terre & dansoient devant elles, mais c'étoient des Indiens nez en d'autres païs, sans la moindre teinture du Christianisme. Je n'ay jamais ouï dire, qu'aucuns Chrétiens ayent frequenté les Eglises des Idolatres, pour y faire leurs devotions. Le Jesuite *Vergonce* cependant dont j'ay déja parlé, y alloit souvent, & y mangeoit les restes de leurs sacrifices qu'il consideroit, disoit-il, comme des viandes communes & des creatures de Dieu, en quoi tous les Chrétiens de l'Isle le blamoient extrêmement. Néanmoins d'ailleurs, il avoit beaucoup d'attachement à sa Religion, comme il paroît par une réponse qu'il fit au Roy, qui le sollicitoit de s'attacher à sa personne & de quitter la Robbe & le Bonnet de Jesuite, comme venoient de faire deux Portugais, car se voyant pressé, il luy dit vigoureusement, qu'il se glorifioit plus de ce vieux habit

Un Jesuite mange des viandes consacrées aux Idoles.

& du nom de Jesus Christ, que de tous les honneurs qu'il luy pouvoit presenter.

Ce Jesuite mourut fort âgé, & trés-estimé du Roy, & les deux Portugais perirent l'un d'un Cancer, & l'autre d'une mort violente. Le plus vieux desquels laissa chez luy en mourant environ trente ou quarante livres, dont le Roy s'empara.

Le Roy permet aux Portugais de bâtir une Eglise.

Il n'y a plus à cette heure de Prêtres Portugais dans l'Isle. On leur permit une fois de bâtir une Eglise dans la ville de Candé, mais le Roy ayant appris qu'ils ne vivoient pas regulierement, il la fit abattre, & depuis ce temps-là, il n'y en a plus eu du tout.

Les Protestans & les Catholiques Romains y vivent en fort bonne intelligence les uns avec les autres, & il n'y a enfin dans Ceylan, que la Religion des Idolatres.

FIN.

TABLE

TABLE

Des Matiéres, contenuës dans la Premiére & Seconde Partie de ce Livre.

A.

A Beilles de diverſes ſortes, 106.

Abeilles qui font leur miel ſur le haut des arbres, 107. On les mange avec le miel. *ibid.*

Allout-neur, Ville de Cande Uda. 20

Ambaſſadeurs Chez le Roi de Ceylan. 340

Amurogdbuiro. Ville dans la partie Septentrionale du Royaume. 24

Animaux de diverſes ſortes. 89

Anglois commencement de leur défiance dans l'Iſle, 144. On laiſſe pourrir leurs hardes ſans les toucher, 151. Cauſe probable de leur priſe, 152. Ils eſſayent en vain de ſe ſauver, 153. Le peuple a pitié d'eux, 154. On les ſepare dans diverſes villes, 155. Ils ſont bien traitez dans leur marche à travers des bois, 156. Les Villes habitées, 157. On les mene prés de Cande où on les ſepare, 158. Ce qu'ils deviennent, 173. On les éloigne les uns des autres & on leur permet enfin de ſe revoir, 174. On ne les force point à travailler, 175. Leur induſtrie pour avoir des habits, 176. A quoy ils s'appliquerent, 177. Ils y veulent faire les maîtres, 178. Satisfaction qu'un Potier fit à un d'eux pour l'avoir battu, *ibid.* Leurs batte-

rie entr'eux & les Chingulays, 179. On parle de leur délivrance, 203. On les fait venir à Cande, 204. On les assure de leur liberté, *ibid.* Ils refuserent tous de servir le Roi, 206. Ils sont obligez de mendier, 214. On les renvoye dans de nouveaux quartiers où ils travaillent & vivent avec plus de liberté, ibid. Leur conference, sçavoir s'il est permis de se marier avec des Idolatres, 233. Commerce qu'ils font. 235

Anglois d'un vaisseau appellé Marchand de Perse prisonnier dans l'Isle avant l'Autheur, 188. Ils sont presentez au Roi, 190. Ils croyent d'être mis en liberté, 191. Action ridicule qu'ils font; 192. Ils dérobent une vache qu'ils tuënt, *ibid.* Autre marque de leur licence, 193. Ce que deviennent deux jeunes Anglois pris au service du Roi, 194. le Roi ordonne

que tous les Anglois du Marchand de Perse soient bien traitez. 198

Anglois (divers) ils s'engagent au service du Roi, 238. On leur donne de l'argent & des habits, 240. Le Roi ne leur tient pas parole, 241. Ils vivent miserablement. *ibid.*

Araignée de la grosseur du poing. 131

Autheur (l') l'occasion de son voyage dans l'Isle de Ceylan, 140. La fiévre qui l'avoit travaillé pendant seize mois dans sa captivité le quitte, 169. Comment il trouva une Bible Angloise, 170. Sa joye à la veuë de ce livre, 171. Le Chingulay la luy donne pour un bonnet fait à l'aiguille 172. Voit ses Camarades aprés un an de séparation, 180. Ils luy conseillent de faire des bonnets à l'aiguille comme eux & à demander du ris crud, 181. Peine qu'il a d'obtenir

ce ris, 182. Il traite avec le peuple de sa subsistance, 183. Il bâtit une maison, 185. Il s'applique au trafic, 186. Dessein de s'enfuïr avorté, 187. Il bâtit une maison dans la Province de *Handapondovvn*; 216. Le peuple luy conseille de se marier, 217. il fait semblant d'écouter leurs conseils, 218. Il demeure deux ans en ce lieu-là, 219. Il est forcé d'abandonner sa maison suivi de trois de ses compagnons qui étoient dans la même Province que luy. 220. Ils sont menez dans une méchante ville, 221. Le Roy leur envoye dire de prendre courage, 222. On les y met pour châtier le peuple, 223. Ils se lassent de cette demeure. 224

Auteur (l') retourne à son ancienne demeure par adresse, 225. Il s'y retablit peu a peu, 226. Il resout de la quitter, 227. on luy veut vendre une

terre, 227. Sa situation, 228. Il l'achette, *ibid.* Il bâtit une maison, 229. Il retourne à *Laggendenny* pour un peu de temps, puis revient à *Elladat*, 230. Il retient trois de ses Camarades pour demeurer avec luy, *ibid.* Leur liberté de trafiquer, 231. deux de ses compagnons se marient, 232. Il se determine à ne se pas marier, 235. Il entreprend un nouveau commerce, 243. Il se fait assigner la portion qu'il avoit à *Laggendenny*, sur les provisions du Roi, 245. Ce qui le met en danger, *ibid.* il a ordre d'aller trouver le Roi, 247. Il demeure chez un Anglois de sa connoissance, 251. Il retourne chez luy, mais il est encore mandé de la Cour, 252. voyant qu'on ne l'envoye point querir il retourne chez luy & reprend son ancien trafic, 253.

Auteur (l') avec son amy concertent les moyens de s'enfuïr, 254. Ils concluent de prendre la route du Nord du païs, 255. Ils marchent trois jours durant vers le Nord, 257 Ils sont obligez de s'en retourner, 258. Ils se remettent en chemin à diverses fois & ne peuvent executer leur dessein, *ibid.* Ils ne trouvent que de l'eau puante à boire qui leur cause des fiévres malignes, 259. Ils apprennent un secret pour empêcher le mauvais effet de ces eaux, 260. l'Autheur rencontre son Négre qui s'engage de les mener chez les Hollandois, 261. Ils marquent un temps pour cela, *ibid.* Ils en sont empêchez par une maladie de l'Autheur, *ibid.* Ils vont au rendez-vous aprés sa gueriſon, 262. Ils n'y trouvent point son Négre & s'en retournent. 262.

Auteur (l') avec son amy leur

derniere entrepriſe de s'enfuïr qui leur réüſſit, 264. Chemin qu'ils prennent, 265. Ils ſe propoſent d'aller à *Anarogdburro*, 266. Ils ſe detournent & leur chemin pour éviter les Officiers du Roi, *ibid.* Ils ſe trouvent obligez de paſſer par la maiſon du Gouverneur de la Province de *Colluvilla*, 268. Precaution qu'ils prennent pour ne ſe pas rendre ſuſpects, *ibid.* Danger qu'il y a de paſſer par le païs des Malabares, 271. Ils s'arrêtent encore chez le Gouverneur de peur de ſe faire ſoupçonner, *ibid.* Accident qui leur cauſe beaucoup de frayeur, 272. Ils ſe tirent du mauvais pas où ils étoient, 274. Ils partent de chez le Gouverneur, *ibidem* rencontre qu'ils font d'une riviere qu'ils croyent propre pour leur fuite, 276. Ils arrivent à *Anarogdburro*. Deſ-

cription de cette Place, *ibid.* Le peuple est étonné de les voir, 277. Le Gouverneur de la Place les interroge, 278. Est satisfait de leur réponse, 280. Preparatifs pour poursuivre leur voyage, 281. Ils prennent resolution d'aller à *Manaar* Port des Hollandois, *ibid.* Ils rebroussent chemin vers la riviere, 284. Ils prennent congé du Gouverneur, 285. ils se mettent en chemin, *ibid.* Ils arrivent à la riviere qu'ils se determinent de suivre, 287. Ils marchent jusqu'à la nuit & rencontrent un Elephant, 288. Ils se trouvent dans des petits villages, 290. Ils ont peur d'être vûs & se cachent dans le creux d'un arbre, 291. Ils se tirent de ce peril, *ibid.* Ils craignent la réncontre des Sauvages, 292. Ils entendent les cris de leurs femmes, 293. Difficulté qu'ils trouvent en marchant sur le

bord de l'eau, 294. Description de ce cette riviere, *ibid.* Comment ils se garantissent des bêtes sauvages, 296. Ils passent la riviere qui separe le Royaume de Ceylan des terres des Malabares, 297. Rencontre qu'ils font des lieux habitez. *ibid.* Deux Malabares se presentent à eux, 298. Ils les traittent humainement, 300. Ils s'excusent de les mener au fort des Hollandois, 301. Un d'eux les guide deux ou trois miles & les laissent-là, 302. Rencontre qu'ils font d'un autre homme qui leur apprend qu'ils sont sur les terres des Hollandois, 303. Leur arrivée au Fort de *Sarrepa*, 304. ils y sont trés-bien reçûs & envoyez à *Manaar*, 306. On leur propose d'aller à *Janaspatan*, *ibidem.* Le peuple accourt pour les voir, 307. Ils ont ordre de demeurer encore quelques jours à

Manaar, 308. Ils s'embarquent avec le Gouverneur pour Columbo, *ibid.* On s'étonne de les voïr à Columbo, 309. Ils ont ordre d'aller voir le Gouverneur, 310. Questions faites par le Gouverneur, 313. Il les prie d'aller avec luy à Batavia, 316. On leur donne des habits & de l'argent, *ibid.* L'amy de l'Autheur retombe malade & est enfin gueri de la fiévre. 317

Autheur (l') écrit aux prisonniers Anglois à Cande, 317. Ecrit à son arrivée en Angleterre à l'Ambassadeur de France à Londres au sujet des prisonniers François à Ceylan, 359. Il s'embarque pour Batavia. Il est bien reçû du Général, 318. on leur donne des habits & de l'argent, 319. l'Amiral leur offre passage sur son vaisseau pour retourner en Angleterre, 321. Ils s'embarquent à Bantam sur le Cesar

& arrivent heureusement à Londres. 322

B.

Badoula Ville de Cande Uda 21

Bailliages chacun est separé par de grands bois. 8

Bétel (arbre des noix de) 55. Ses feüilles, 56. Sa pellicule, *ibid.* A quoi elle leur sert, 57. Son bois. 108

Bêtes fauves comment on les prend. 113

Bintam description de ce païs. 21

Bogahah ou arbre Dieu. 78

Bourgs comment ils sont bâtis, 28. Il y en a une bonne partie qui tombent en ruïne. 29

C.

Cande Ville capitale du païs. 18

Canelle (arbre qui porte la) 69. De son écorce, 70. De

ſon bois, *ibid.* Et de ſon fruit. 71

Capitaine (le) du vaiſſeau où étoit l'Autheur pris avec ſept des ſiens, 145. Son ordre à ceux du vaiſſeau, 149. Il envoye ſon fils Auteur de ce livre à ſon vaiſſeau, 150. Refus de l'équipage d'entrer dans la riviere, *ibidem.* Son ordre pour faire partir le vaiſſeau, 151. Il eſt logé avec ſon fils & deux autres, 158. On le mene avec ſon fils à *Coosvvat*, 159. Ils manquent d'argent, mais n'on pas de proviſions, 160. A quoy il paſſoit le temps, 162. Il tombe malade & ſon fils auſſi, *ibidem* ſes regrets, 163. Leur maladie continue, *ibidem.* Deſobéiſſance d'un Négre qu'ils avoient, 164. Ses diſcours avant ſa mort, 165. Sa mort, 166. Comment il fut enterré. 167

Carée (*Simon*) Général des Portu-

gais fort cruel. 332
Carovula (serpent appellé.) 130
Caracan grain qui leur sert en place de ris. 48
Ceylan (Roi de) sa lettre supposée au Capitaine Anglois, 142. Son ordre de mener les Anglois à Cande, 155. Il apprend la mort du Capitaine, 168. Il justifie les Anglois de l'Accusation de l'avoir abandonné dans un soulevement de son peuple, 212. Il invite les Portugais à s'établir dans son Royaume, 328. Il leur donne de grands privileges, *ibid.* Haine du Roi pour les Hollandois, 336. prend le Fort de *Bibligon*, 338. Il est irrité contre l'Ambassadeur de France & le fait enchaîner, 356. Il fait sortir de prison ceux de la suite de cet Ambassadeur, *ibid.* Il tâche de le reconcilier avec ceux de sa suite. 358
Ceylan (Roy de) pourquoy, il

retient les Européens dans ſes Etats, 361. Son adreſſe pour les obliger à le mieux ſervir, 363. Il a du penchant pour eux, 364. Il aime à leur parler. 365

Ceylan (l'Iſle de) ſa deſcription, 1. & ſa diviſion generale, 4. Difference des ſaiſons dans cette Iſle, 15. Quelles parties de l'Iſle eſt peuplée & ſaine, 11. Endroits les plus ſujets aux pluyes, 16. Il eſt montagneux, mais abondant en belles rivieres, 8. Il eſt fort couvert de bois, 10. eſt naturellement fort, 13. Sa production. 30

Charruës leurs deſcriptions & des autres inſtrumens, 39. Commodité de ſes charruës. 40

Chingulay (un) puny pour avoir battu un Anglois. 236

Chingulays [les] s'emparent du grand bateau du vaiſſeau où étoit l'Autheur, 146. Ils ſe

revoltent contre leur Roi, 207. danger que courent les Anglois dans ce soulevement, 208. Ils les entraînent avec eux, 209. Ils leur donnent de l'argent afin de les servir, 210. Ils se retirent ne voulant pas prendre part dans ces broüilleries, 211. Les Rebelles voyant leur coup manqué apprehendent le Roi, 212. Respect qu'ils portent aux Anglois. 236

Christianisme (état du) dans le Royaume de Ceylan. 366

Constantin Sa Général des Portugais, 329. Il est défait & perd la vie. 331

D.

Daims qui ne sont pas plus gros qu'un lievre. 90

Daim blanc comment on le prit. 91

Digligly-Neur, Résidence ordinaire du Roi de Ceylan. 23

Dissauva ou Officier du Roi de Ceylan sa ruse pour surprendre le vaisseau de l'Auteur, 87. Son retour vers le Roi. 90

Donnekaya Arbrisseau. 74

Draak (*Henry*) Ambassadeur Hollandois prés du Roi de Ceylan, & sa mort. 344

E.

Elephans comment on les prend, Leur sagacité, Dommage qu'ils causent. 96

Elephans qui executent les malfaiteurs, 98. leurs maladies, *ibid.* Divertissemens auxquels on les applique. 99

Européens dans le Royaume de Ceylan, bonté du Roi pour eux, 361. Ils gardent ses Magasins, *ibid.* Leurs privileges sur les naturels du païs. 364

F.

Figari (*Gaſpar*) Général des Portugais dans l'Iſle, 332. Sa ruſe, 333. Il défait l'Armée du Roi, 334. Il perd Columbo & eſt fait priſonnier. 335

Fleur qui leur ſert d'horloge. 86

Fourmis de diverſes ſortes. 99

Fourmis (de ſorte de) qui pique cruellement. 102

François leur arrivée avec une Flotte dans l'Iſle de Ceylan, 351. Le Roi leur donne des proviſions & permet qu'ils bâtiſſent un Fort. 352

France (Ambaſſadeur de) auprés du Roy de Ceylan, il offence le Roy, 253. Il le fait attendre dans une Sale attendant qu'il ait le loiſir de luy donner audience, 354. Il s'impatiente & ſe retire ſans voir le Roi. 355

Fruits qui croissent dans l'Isle, ils en ont de diverses sortes & fort delicats, 52. Les meilleurs appartiennent au Roi. Il y en a de diverses autres sortes qui croissent dans les bois, 62

Fruits communs avec les autres parties des Indes, 62. Fruits pour des sauces. 83

G.

Gauluda montagne ainsi appellée. 24

Gerende (serpent appellé.) 131

Grands (les) de la Cour du Roi de Ceylan ordonnent aux prisonniers Anglois de venir tous les jours aux Palais recevoir les ordres du Roi. 207

Grains comment ils les préparent lorsqu'ils veulent semer. 42

Grains de diverses sortes que produit le païs. 31

H.

Habitans (les) de Ceylan ne prennent point d'ombrage de l'arrivée des Anglois dans leur Isle. 141

Hamalel montagne ainsi appellée par les Naturels du païs & par les Portugais *Pointe d'Adam.* 11

Herbes bonnes à boüillir. 83

Herbes & plantes qu'ils ont comme en Europe. 84

Herbes medecinales. *ibid.*

Hickanella, (serpent appellé.) 131

Hollandois bâtissent un fort proche de l'endroit où l'Auteur avoit bâti une maison, 219. Le Roi le prend peu de temps aprés. *ibid.*

Hollandois leur nombre à Ceylan. 349

Hollandois (divers Ambassadeurs,) auprés du Roy de Ceylan, 340. Du premier qui fut

retenu, 342. Le Roi luy fait des presens & le fait mourir, 343. Un troisiéme sort du Royaume par une vigoureuse resolution, 345. Un quatriéme d'une humeur complaisante, 347. Et un cinquiéme qui presente au Roi un Lion. *ibid.*

I.

Jack sorte de fruit. 59
Jombo autre sorte de fruit. 61
Jesuite [un] mange des viandes consacrées aux Idoles. 367

K.

Ketule arbre qui rend un jus delicieux, 66. son écorce propre à faire des cordes, 68. Proprieté & usage de son bois. 69
Kobbera-Guion animal comme un Alligator, 132

L.

Labourage (du premier) qu'ils font, 41. & du second. 42
Leavvava. Port de Mer qui produit quantité de sel, 26. Sa description. 27

M.

Maladies & mortalitez dans le Païs. 161
Man, Anglois prisonnier dans l'Isle, sa fin lamentable. 196
Malabares habituez dans l'Isle de Ceylan, 324. De leur Prince *ibid*. Comment il gouverne ses peuples, 325. Leurs marchandises & commerce. *ibidem*.
Mavelagongue grande Riviere de Ceylan. 8
Mineraux & autres denrées de l'Isle. 136
Moung, graine semblable à nos vesses. 51

UB Mannheim DFG

N.

Nellemby, Ville dans la Province d'*Ondipallar*. 20
Noix de Bétel. 54
Noya (serpent appellé le) 127. Fable qui se raconte de ce serpent & d'un autre appellé le *Polonga*. 128

O.

Oiseaux de diverses sortes. 118
Oiseau qu'on peut apprendre à parler. 119
Oiseaux admirables pour leur couleur. *ibid.*
Oiseau étrange. 120
Oiseaux de riviere semblables aux Canards & aux Cygnes: 121
Omb, graine qui vient dans le Païs. 51
Orula, Arbre qui porte un fruit purgatif & sert à la teinture. 72
Ova Matteral, Seigneur Chin-

gulay, fait entendre à l'Autheur que le Roy luy veut donner de l'emploi qu'il refuse, 248. Reponse de l'Autheur à ce Seigneur, 249. Il le renvoye a un autre Officier. 250
Ovvah, Province dans l'Isle. 22

P.

Paons comment ils les font prendre. 122
Pierres precieuses qui se trouvent dans l'Isle. 135
Pimberah (serpent appellé) sa grosseur prodigieuse. 125
Poissons qu'ils ont. 122
Poissons comment ils les prennent dans les rivieres. 124
Poissons nourris pour le divertissement du Roi. 124
Polonga (serpent appellé le) 126
Portugais (des) & de leur commerce dans ce païs-là, 326. Guerre entre eux & le Roi de Ceylan qui implore le secours

des Hollandois, 327. De leurs Géneraux, 329. Le Roi leur permet de bâtir une Egliſe. 218
Pointe d'Adam, montagne ainſi appellée par les Portugais, & *Hamalel* par les Naturels du païs. 11
Portaloon, Port de Mer qui fournit du ſel. 26

R.

Rattan arbriſſeau, 76. Son fruit. *ibid.*
Racines bonnes à manger. 80
Rillovvs, Singes ainſi appellez qui font beaucoup de ravage. 112
Ris, il croît dans l'eau, 31. Reſervoirs d'eau qu'il ont pour le faire croître, 36. Il en croît auſſi dans la bourbe. 38
Ris (autre ſorte de) qui croit hors de l'eau. 38
Ris, maniere de le fouler, 46. Ceremonie qui ſe pratique en cette occaſion. *ibid.*

S.

Sangſues qui ſont ſous l'herbe & qui s'attachent aux jambes des voyageurs, 108. Remedes contre ces ſangſues. *ibid.*
Sanglier (chaſſe du) 115
Semer (la maniere de) Ils ſement en divers temps & recueillent tout à la fois. 36
Semailles (ſaiſon pour les) & pour la moiſſon. 39
Serpens de diverſes ſortes. 125
Singes de pluſieurs ſortes. 111
Smart, Anglois priſonnier dans l'Iſle, ſa diſgrace auprés du Roi. 195

T.

Tanna, ſorte de grain. 49
Tallipot (arbre appellé) uſage admirable de ſa fueille, 64. Sa moëlle bonne à manger. 66
Terres comment on les applanit, 33. Comment ils les préparent

aprés qu'elles ont été labourées. 42
Terre, maniére d'y travailler. 39
Terroir (nature du) de l'Isle de Ceilan. 11
Tissera Louis) Général des Portugais traité comme il avoit menacé de traiter le Roi. 331
Tollaguion, animal qui ressemble au *Kobberaguion*. 134

V.

Vassal, Anglois prisonniers dans l'Isle, sa prudence à l'occasion de quelque lettres, 199. Le Roi les luy fait lire, *ibid.* Entretien particulier qu'il eut avec le Roi. 202
Varnham (*Richard*) Anglois son emploi auprés du Roy de Ceylan. 237
Villes principales de l'Isle, il n'y en a que cinq, 17
Villes ruïnées. 24

W.

Wanderovvs, Singes ainſi appellez. 112

Yacos (fourmis ainſi appellées) qui font de grands degats, 103. Beauté de leurs petites loges. 105

Fin de la Table des Matieres de la Premiere & Seconde Partie.

4 H

III, 2, 6

UB Mannheim DFG